

НБ ОНУ імені І.І.Мечникова

НБ ОНУ імені І.І.Мечникова

Ex Libris *Clément*
1663

PASSIONS D.

DE L'AME.

PAR

RENE' DES CARTES.



Sur la Copie imprimée à Amsterdam

A P A R I S,

Chez ANTOINE DE SOMMAVILLE,
au Palais, dans la Petite Salle,
à l'Escu de France.

M. D C. L.

НБ ОНУ імені І. Мочушков

LETTRE PREMIERE,
A Monsieur
DES CARTES.



MONSIEUR,

I'a vois esté bien aisé de vous voir à Paris cét Esté dernier, pource que ie pensois que vous y estiez venu à dessein de vous y arrester, & qu'y ayant plus de commodité qu'en aucun autre lieu pour faire les experiences, dont vous a vez témoigné a voir besoin afin d'achever les Traictez que vous a vez promis au public, vous ne manquerez pas de tenir vostre promesse, & que nous les verrions bien-tost imprimer. Mais vous m'a vez entierement osté cette joye, lors que vous estes retourné en Hollande: & ie ne puis m'abstenir icy de vous dire, que ie suis

* 2 en-

14

601

1946

K

encore fasché contre vous, de ce que vous
n'avez pas voulu avant vostre depart
me laisser voir le Traicté des Passions,
qu'on m'a dit que vous avez composé;
outre que faisant reflexion sur les paroles
que j'ay leuës en une Preface qui fut jointe
il y a deux ans à la version Françoise de
vos Principes, où apres avoir parlé suc-
cinctement des parties de la Philosophie
qui doiuent encore estre trouuées, avant
qu'on puisse recueillir ses principaux
fruits, & avoir dit, que vous ne vous
désiez pas tant de vos forces, que
vous n'osassiez entreprendre de les
expliquer toutes, si vous aviez la
commodité de faire les experien-
ces qui sont requises pour appuyer
& iustifier vos raisonnemens; Vous
adjoustez, qu'il faudroit à cela de
grandes despenses, auxquelles un
particulier comme vous ne scau-
roit suffire, s'il n'estoit aydé par le
public; Mais que ne voyant pas que
vous deviez attendre cette ayde,
vous pensez-vous devoir contenter
d'estu-

d'estudier d'ores-en-avant pour vo-
stre instruction particuliere; & que
la posterité vous excusera, si vous
manquez à travailler desormais
pour elle: Je crains que ce ne soit main-
tenant tout de bon que vous voulez en-
vier au public le reste de vos inventions,
& que nous n'aurons iamais plus rien
de vous, si nous vous laissons suivre vo-
stre inclination. Ce qui est cause que
ie me suis proposé de vous tourmenter un
peu par cette Lettre, & de me vanger
de ce que vous m'avez refusé vostre Trai-
cté des Passions, en vous reprochant li-
brement la negligence, & les autres
deffauts, que ie iuge empeschér que vous
ne fassiez valoir vostre talent, autant
que vous pouvez, & que vostre de-
voir vous y oblige. En effect ie ne
puis croire que ce soit autre chose que vo-
stre negligence, & le peu de soin que
vous avez d'estre utile au reste des hom-
mes, qui fait que vous ne continuez
pas vostre Physique. Car encore que ie
comprenne fort bien qu'il est impossible
* 3 que

que vous l'acheviez, si vous n'avez plusieurs experiences, & que ces experiences doiuent estre faites aux frais du public, à cause que l'utilité luy en re viendra, & que les biens d'un particulier n'y peuvent suffire; Je ne croy pas toutesfois que ce soit cela qui vous arreste, pource que vous ne pourriez manquer d'obtenir de ceux qui disposent des biens du public, tout ce que vous scauriez souhaiter pour ce sujet, si vous daigniez leur faire entendre la chose comme elle est, & comme vous la pourriez facilement représenter, si vous en aviez la volonté. Mais vous avez toujours vescu d'une façon si contraire à cela, qu'on a sujet de se persuader que vous ne voudriez pas mesme recevoir aucune ayde d'autruy, encore qu'on vous l'offriroit: & neantmoins vous pretendez que la posterité vous excusera, de ce que vous ne voulez plus travailler pour elle, sur ce que vous supposez que cette ayde vous y est necessaire, & que vous ne la pouvez obtenir. Ce qui me donne sujet de penser, non seulement que vous estes

estes trop negligent: mais peut estre aussi que vous n'avez pas assez de courage pour esperer de parachever, ce que ceux qui ont leu vos escrits attendent de vous; & que neantmoins vous estes assez vain pour vouloir persuader à ceux qui viendront apres nous, que vous n'y avez point manqué par vostre faute: mais pource qu'on n'a pas reconnu vostre vertu comme on de voit, & qu'on a refusé de vous assister en vos desseins. En quoy ie voy que vostre ambition trouue son compte, à cause que ceux qui verront vos escrits à l'avenir, iugeront par ce que vous avez publié il y a plus de douze ans, que vous avez trouvé dès ce temps-là tout ce qui a jusques à present esté veu de vous, & que ce qui vous reste à inventer touchant la Physique, est moins difficile que ce que vous en avez desia expliqué; en sorte que vous auriez pu depuis nous donner tout ce qu'on peut attendre du raisonnement humain pour la Medecine, & les autres usages de la vie, si vous aviez

en la commodité de faire les experien-
ces requises à cela; & mesmes que vous
n'avez pas sans doute laissé d'en trou-
ver une grande partie: mais qu'une ius-
te indignation contre l'ingratitude des
hommes, vous a empesché de leur fai-
re part de vos inventions. Ainsi vous
pensez que desormais en vous reposant,
vous pourrez acquerir autant de reputa-
tion que si vous travailliez beaucoup;
& mesmes peut estre un peu d'avanta-
ge, à cause qu'ordinairement le bien
qu'on possède est moins estimé que celui
qu'on desire, ou bien qu'on regrette.
Mais ie vous veux oster le moyen d'ac-
querir ainsi de la reputation sans la meri-
ter: & bien que ie ne doute pas que vous
ne sachiez ce qu'il faudroit que vous
eusiez fait, si vous aviez voulu estre
aidé par le public, ie le veux neantmoins
icy escrire; & mesmes ie feray impri-
mer cette Lettre, afin que vous ne puis-
siez pretendre de l'ignorer; & que si
vous manquez cy-apres à nous satisfai-
re, vous ne puissiez plus vous excuser sur
le

le siecle. Sçachez donc que ce n'est pas
assez pour obtenir quelque chose du pu-
blic, que d'en avoir touché un mot en
passant, en la Preface d'un Livre, sans
dire expressément que vous la desirez &
l'attendez, ny expliquer les raisons qui
peuvent prouver, non seulement que vous
la meritez: mais aussi qu'on a tres-
grand interest de vous l'accorder, &
qu'on en doit attendre beaucoup de pro-
fit. On est accoustumé de voir, que tous
ceux qui s'imaginent qu'ils valent quel-
que chose, en font tant de bruit, & de-
mandent avec tant d'importunité ce
qu'ils pretendent, & promettent tant
au delà de ce qu'ils peuvent, que lors
que quelqu'un ne parle de soy qu'avec
modestie, & qu'il ne requiert rien de
personne, ny ne promet rien avec asseu-
rance, quelque preuve qu'il donne d'ail-
leurs de ce qu'il peut, on n'y fait pas de
reflexion, & on ne pense aucunement à
luy.

Vous direz peut estre que vostre hu-
meur ne vous porte pas à rien deman-
der,

der, ny à parler auantageusement de vous-mesme, pource que l'un semble estre une marque de bassesse, & l'autre d'orgueil. Mais ie pretens que cette humeur se doit corriger, & qu'elle vient d'erreur & de foiblesse, plustost que d'une honneste pudeur & modestie. Car pour ce qui est des demandes, il n'y a que celles qu'on fait pour son propre besoin, à ceux de qui on n'a aucun droit de rien exiger, desquelles on ait sujet d'auoir quelque honte. Et tant s'en faut qu'on en doine auoir de celles qui tendent à l'utilité & au profit de ceux à qui on les fait; qu'au contraire on en peut tirer de la gloire, principalement lors qu'on leur a desia donné des choses qui valent plus que celles qu'on veut obtenir d'eux. Et pour ce qui est de parler auantageusement de soy-mesme, il est vray que c'est un orgueil tres-ridicule & tres-blasphable, lors qu'on dit de soy des choses qui sont fausses; & mesme que c'est une vanité mesprisable, encore qu'on n'en die que de vrayes, lors qu'on le fait par ostentation,

& sans qu'il en reuienne aucun bien à personne. Mais lors que ces choses sont telles qu'il importe aux autres de les sçauoir, il est certain qu'on ne les peut taire que par une humilité vicieuse, qui est une espece de lascheté & de foiblesse. Or il importe beaucoup au public d'estre averty de ce que vous avez trouué dans les sciences, afin que ingeant par là de ce que vous y pouvez encore trouver, il soit incité à contribuer tout ce qu'il peut pour vous y aider, comme à un travail qui a pour but le bien general de tous les hommes. Et les choses que vous avez desia données, à sçauoir les veritez importantes que vous avez expliquées dans vos Escrits, valent incomparablement dauantage que tout ce que vous sçauriez demander pour ce sujet.

Vous pouvez dire aussi que vos Oeuures parlent assez, sans qu'il soit besoin que vous y adjoustiez les promesses & les vanteries, lesquelles estant ordinaires aux Charlatans qui veulent tromper,

sem=

semblent ne pouvoir estre bien-seantes à un homme d'honneur qui cherche seulement la verité. Mais ce qui fait que les Charlatans sont blasrables, n'est pas que les choses qu'ils disent d'eux-mesmes sont grandes & bonnes; c'est seulement qu'elles sont fausses, & qu'ils ne peuvent prouuer: au lieu que celles que ie pretens que vous devez dire de vous, sont si vrayes, & si euidemment prouuées par vos Escrits, que toutes les regles de la bien-seance vous permettent de les asseurer, & celles de la charité vous y obligent, à cause qu'il importe aux autres de les sçauoir. Car encore que vos escrits parlent assez au regard de ceux qui les examinent avec soin, & qui sont capables de les entendre: toutesfois cela ne suffit pas pour le dessein que ie veux que vous ayez, à cause qu'un chacun ne les peut pas lire, & que ceux qui manient les affaires publiques n'en peuvent gueres auoir le loisir. Il arriue peut estre bien que quelqu'un de ceux qui les ont leus leur en parle; mais quoy qu'on leur

leur en puisse dire, le peu de bruit qu'ils sçavent que vous faites, & la trop grande modestie que vous avez tousiours obseruée en parlant de vous, ne permet pas qu'ils y fassent beaucoup de reflexion. Mesmes à cause qu'on use souuent aupres d'eux de tous les termes les plus auantageux qu'on puisse imaginer, pour louer des personnes qui ne sont que fort mediocres, ils n'ont pas sujet de prendre les louanges immenses, qui vous sont données par ceux qui vous connoissent, pour des veritez bien exactes. Au lieu que lors que quelqu'un parle de soy-mesme, & qu'il en dit des choses tres-extraordinaires, on l'escoute avec plus d'attention; principalement lors que c'est un homme de bonne naissance, & qu'on sçait n'estre point d'humeur ny de condition à vouloir faire le Charlatan. Et pource qu'il se rendroit ridicule s'il usoit d'hyperboles en telle occasion, ses paroles sont prises en leur vray sens; & ceux qui ne les veulent pas croire, sont au moins incitez par leur curiosité, ou par leur

leur jalousie, à examiner si elles sont
vrayes. C'est pourquoy estant tres-cer-
tain, & le public ayant grand interest
de sçavoir qu'il n'y a iamais eu au mon-
de que vous seul (au moins dont nous
ayons les escrits) qui ait descouvert les
vrais principes, & reconnu les premie-
res causes de tout ce qui est produit en
la nature; Et qu'ayant desia rendu rai-
son par ces principes, de toutes les choses
qui paroissent & s'observent le plus com-
munément dans le monde, il vous faut
seulement avoir des observations plus
particulieres pour trouver en mesme fa-
çon les raisons de tout ce qui peut estre
utile aux hommes en cette vie, & ainsi
nous donner une tres-parfaite connois-
sance de la nature de tous les mineraux,
des vertus de toutes les plantes, des pro-
prietez des animaux, & generalement
de tout ce qui peut servir pour la Medeci-
ne & les autres Arts. Et en fin que ces
observations particulieres ne pouvant
estre toutes faites en peu de temps sans
grande despense, tous les peuples de la
terre

terre y de vroient à l'en vi contribuer,
comme à la chose du monde la plus im-
portante, & à laquelle ils ont tous égal
interest. Cela dis-je estant tres-certain,
& pouvant assez estre prouvé par les
Escrits que vous avez desia fait imprimer,
vous le devriez dire si haut, le pu-
blier avec tant de soin, & le mettre si
expressément dans tous les tilttes de vos
Livres, qu'il ne pùst d'ores-en-avant y
avoir personne qui l'ignorast. Ainsi vous
feriez au moins d'abord naistre l'en vie
à plusieurs d'examiner ce qui en est; &
d'autant qu'ils s'en enquereroient da van-
tage, & liroient vos Escrits avec plus de
soin, d'autant connoistroient-ils plus clair-
ement que vous ne vous seriez point
vanté à faux.

Et il y a principalement trois poinçts
que ie voudrois que vous fissiez bien con-
cevoir à tout le monde. Le premier est,
qu'il y a une infinité de choses à trou-
ver en la Physique, qui peuvent estre
extremement utiles à la vie; le second,
qu'on a grand sujet d'attendre de vous
l'in-

l'invention de ces choses ; & le troisieme, que vous en pourrez d'autant plus trouver que vous aurez plus de commoditez pour faire quantité d'experiences. Il est à propos qu'on soit adverty du premier poinct, à cause que la plus-part des hommes ne pensent pas qu'on puisse rien trouver dans les sciences, qui vaille mieux que ce qui a esté trouvé par les anciens, & mesmes que plusieurs ne conçoivent point ce que c'est que la Physique, ny à quoy elle peut servir. Or il est aisé de prouver que le trop grand respect qu'on porte à l'Antiquité, est une erreur qui preiudicie extremement à l'avancement des sciences. Car on voit que les peuples sauvages de l'Amerique, & aussi plusieurs autres qui habitent des lieux moins esloignez, ont beaucoup moins de commoditez pour la vie que nous n'en avons, & toutesfois qu'ils sont d'une origine aussi ancienne que la nostre, en sorte qu'ils ont autant de raison que nous de dire, qu'ils se contentent de la sagesse de leurs peres, & qu'ils ne croient point

point que personne leur puisse rien enseigner de meilleur, que ce qui a esté sçeu & pratiqué de toute antiquité parmy eux. Et cette opinion est si prejudiciable, que pendant qu'on ne la quitte point, il est certain qu'on ne peut acquerir aucune nouvelle capacité. Aussi voit-on par experience, que les peuples en l'esprit desquels elle est le plus enracinée, sont ceux qui sont demeurez les plus ignorans, & les plus rudes. Et pource qu'elle est encore assez frequente parmy nous, cela peut servir de raison pour prouver, qu'il s'en faut beaucoup que nous ne sçachions tout ce que nous sommes capables de sçavoir. Ce qui peut aussi fort clairement estre prouvé par plusieurs inventions tres-utiles, comme sont l'usage de la boussole, l'art d'imprimer, les lunettes d'approche, & semblables, qui n'ont esté trouvées qu'aux derniers siecles, bien qu'elles semblent maintenant assez faciles à ceux qui les sçavent. Mais il n'y a rien en quoy le besoin que nous avons d'acquerir de

nouvelles connoissances , paroisse mieux
qu'en ce qui regarde la Medecine. Car
bien qu'on ne doute point que Dieu n'ait
pourveu cette Terre de toutes les choses
qui sont necessaires aux hommes , pour
s'y conserver en parfaite santé iusques à
une extreme vieillesse : & bien qu'il n'y
ait rien au monde si desirable que la con-
noissance de ces choses , en sorte qu'elle
a esté autresfois la principale estude des
Roys & des Sages , toutesfois l'experience
monstre qu'on est encore si esloigné de
l'auoir toute , que souuent on est arresté
au liét par de petits maux , que tous les
plus sçauans Medecins ne peuvent con-
noistre , & qu'ils ne font qu'aigrir par
leurs remedes , lors qu'ils entreprennent
de les chasser. En quoy le deffaut de leur
Art , & le besoin qu'on a de le perfe-
ctionner , sont si euidens , que pour ceux
qui ne conçoient pas ce que c'est que
la Physique , il suffit de leur dire qu'elle
est la science qui doit enseigner à con-
noistre si parfaitement la nature de
l'homme , & de toutes les choses qui
luy

luy peuvent seruir d'alimens ou de re-
medes , qu'il luy soit aysé de s'exempter
par son moyen de toutes sortes de mala-
die. Car sans parler de ses autres usa-
ges , celuy-là seul est assez important,
pour obliger les plus insensibles , à fa-
uoriser les desseins d'un homme , qui a desia
prouvé par les choses qu'il a inventées,
qu'on a grand sujet d'attendre de luy
tout ce qui reste encore à trouuer en cette
science.

Mais il est principalement besoin que
le monde sçache que vous auez prou-
ué cela de vous. Et à cét effect il est ne-
cessaire que vous faciez un peu de vio-
lence à vostre humeur , & que vous
chassiez cette trop grande modestie ,
qui vous a empesché iusques icy , de
dire de vous & des autres tout ce que
vous estes obligé de dire. Je ne veux
point pour cela vous commettre avec
les doctes de ce siecle : la plus-part de
ceux ausquels on donne ce nom , à sça-
uoir tous ceux qui cultiuent ce qu'on
appelle communément les belles lettres ,

Et tous les Jurisconsultes, n'ont aucun
interest à ce que ie pretens que vous
devez dire. Les Theologiens aussi &
les Medecins n'y en ont point, si ce
n'est entant que Philosophes. Car la
Theologie ne depend aucunement de
la Physique, ny mesme la Medecine, en
la façon qu'elle est aujourd'huy prati-
quée par les plus doctes & les plus pru-
dens en cet art: ils se contentent de
suivre les maximes ou les regles qu'une
longue experience a enseignées, & ils
ne mesprisent pas tant la vie des hom-
mes, que d'appuyer leurs iugemens,
desquels souuent elle depend, sur les
raisonnemens incertains de la Philoso-
phie de l'Escole. Il ne reste donc que
les Philosophes, entre lesquels tous
ceux qui ont de l'esprit sont desia pour
vous, & seront tres-aises de voir que
vous produisiez la verité, en telle sorte
que la malignité des Pedans ne la puisse
opprimer. De façon que ce ne sont que
les seuls Pedans, qui se puissent offencer
de ce que vous aurez à dire; & pour-

ce qu'ils font la risée & le mespris de tous
les plus honnestes gens, vous ne devez
pas fort vous soucier de leur plaire. Ou-
tre que vostre reputation vous les a desia
rendus autant ennemis qu'ils scauroient
estre; Et au lieu que vostre modestie est
cause que maintenant quelques-uns d'eux
ne craignent pas de vous attaquer, ie
m'assure que si vous vous faisiez autant
valoir que vous pouvez, & que vous de-
vez, ils se verroient si bas au dessous de
vous, qu'il n'y en auroit aucun qui n'eust
honte de l'entreprendre. Je ne voy donc
point qu'il y ait rien qui vous doi ve em-
pescher de publier hardiment, tout ce que
vous iugerez pou voir servir à vostre
dessein; & rien ne me semble y estre
plus utile, que ce que vous avez desia mis
en une Lettre adressée au R. Pere Dinet,
laquelle vous fistes imprimer il y a sept
ans, pendant qu'il estoit Provincial des
Iesuites de France. Non ibi, disiez vous
en parlant des Essais que vous aviez pu-
bliez cinq ou six ans auparavant, unam
aut alteram, sed plus sexcentis qua-

ftionibus explicui, quæ sic à nullo ante me fuerant explicatæ; ac quamvis multi hætenus mea scripta transversis oculis inspexerint, modisque omnibus refutare conati sint, nemo tamen, quod sciam, quicquam non verum potuit in ijs reperire. Fiat enumeratio quæstionum omnium, quæ in tot sæculis, quibus aliæ Philosophiæ viguerunt, ipsarum ope solutæ sunt, & forte nec tam multæ, nec tam illustres invenientur. Quinimo profiteor ne unius quidem quæstionis solutionem, ope principiorum Peripateticæ Philosophiæ peculiarium, datam unquam fuisse, quam non possim demonstrare esse illegitimam & falsam. Fiat periculum; proponantur, non quidem omnes (neque enim operæ pretium puto multum temporis ea in re impendere) sed paucæ aliquæ selectiores, stabo promissis, &c. *Ainsi malgré toute vostre modestie, la force de la verité*

vous

vous a contraint d'escrire en cét endroit là, que vous avez desia expliqué dans vos premiers Essais, qui ne contiennent quasi que la Dioptrique & les Meteores, plus de six cens questions de Philosophie, que personne avant vous n'a voit sçeu si bien expliquer; Et qu'encore que plusieurs eussent regardé vos escrits de travers, & cherché toutes sortes de moyens pour les refuter, vous ne sçavez point toutesfois que personne y eust encore pu rien remarquer qui ne fust pas vray. A quoy vous adjoustez, que si on veut conter une par une les questions qui ont pu estre résolües par toutes les autres façons de philosopher, qui ont eu cours depuis que le monde est, on ne trouvera peut estre pas qu'elles soient en si grand nombre, ny si notables. Outre cela vous assurez que par les principes, qui sont particuliers à la Philosophie qu'on attribüe à Aristote, & qui est la seule qu'on enseigne maintenât dans les Ecoles, on n'a jamais sçeu trouver la vraye solution d'aucune question; Et vous desiez expressément

xx

4

tous

tous ceux qui enseignent, d'en nommer
quelqu'une qui ait esté si bien résolue par
eux, que vous ne puissiez monstrez aucun
erreur en leur solution. Or ces choses
ayant esté escrites à un Provincial des
Iesuites, & publiées il y a desia plus de
sept ans, il n'y a point de doute que quel-
ques-uns des plus capables de ce grand
corps, auroient tasché de les refuter, si el-
les n'estoient pas entièrement vrayes, ou
seulement si elles pouvoient estre dispu-
tées avec quelque apparence de raison.
Car nonobstant le peu de bruit que vous
faites, chacun sçait que vostre reputa-
tion est desia si grande, & qu'ils ont tant
d'intérest à maintenir que ce qu'ils ensei-
gnent n'est point mauvais, qu'ils ne peu-
vent dire qu'ils l'ont negligé. Mais tous
les doctes sçauent assez, qu'il n'y a rien
en la Physique de l'Escole qui ne soit dou-
teux: & ils sçauent aussi qu'en telle ma-
tiere estre douteux, n'est gueres meilleur
qu'estre faux, à cause qu'une science doit
estre certaine & demonstratiue: de façon
qu'ils ne peuvent trouuer estrange que
vous

vous ayez assuré que leur Physique ne
contient la vraye solution d'aucune que-
stion. Car cela ne signifie autre chose,
sinon qu'elle ne contient la demonstration
d'aucune verité que les autres ignorent.
Et si quelqu'un d'eux examine vos es-
crits pour les refuter, il trouue tout au
contraire, qu'ils ne contiennent que des
demonstrations, touchant des matieres
qui estoient auparauant ignorées de tout
le monde. C'est pourquoy estant sages &
advisés comme ils sont, ie ne m'estonne
pas qu'ils se taisent; mais ie m'estonne
que vous n'ayez encore daigné tirer au-
cun advantage de leur silence, à cause que
vous ne sçauriez rien souhaiter qui fasse
mieux voir combien vostre Physique dif-
fere de celles des autres. Et il importe
qu'on remarque leur difference, afin que
la mauvaise opinion que ceux qui sont
employez dans les affaires, & qui y reüssi-
sissent le mieux, ont coustume d'auoir de
la Philosophie, n'empesche pas qu'ils ne
connoissent le prix de la vostre. Car ils
ne iugent ordinairement de ce qui arri-

vera,

Vera, que parce qu'ils ont desia veu arriver; & pource qu'ils n'ont iamais apperceu que le public ait recueilly aucun autre fruiët de la Philosophie de l'Escole, sinon qu'elle a rendu quantité d'hommes Pedans, ils ne scauroient pas imaginer qu'on en doiue attendre de meilleurs de la vostre, si ce n'est qu'on leur fasse considerer que celle-cy estant toute vraye, & l'autre toute fausse, leurs fruiëts doiuent estre entierement differens. En effect c'est un grand argument, pour prouuer qu'il n'y a point de verité en la Physique de l'Escole, que de dire qu'elle est instituée pour enseigner toutes les inventions utiles à la vie, & que neantmoins, bien qu'il en ait esté trouué plusieurs de temps en temps, ce n'a iamais esté par le moyen de cette Physique, mais seulement par hazard & par usage; ou bien si quelque science y a contribué, ce n'a esté que la Mathematique: & elle est aussi la seule de toutes les sciences humaines, en laquelle on ait cy-deuant pû trouuer quelques veritez qui ne peuvent estre mises

en doute. Je scay bien que les Philosophes la veulent recevoir pour une partie de leur Physique: mais pource qu'ils l'ignorent presque tous, & qu'il n'est pas vray qu'elle en soit une partie: mais au contraire que la vraye Physique est une partie de la Mathematique, cela ne peut rien faire pour eux. Mais la certitude qu'on a desia reconnüe dans la Mathematique fait beaucoup pour vous. Car c'est une science en laquelle il est si constant que vous excelliez, & vous avez tellement en cela surmonté l'envie, que ceux mesmes qui sont jaloux de l'estime qu'on fait de vous pour les autres sciences, ont constume de dire que vous surpassiez tous les autres en celle-cy, afin qu'en vous accordant une loüange qu'ils scavent ne vous pouoir estre disputée, ils soient moins soupçonnez de calomnie, lors qu'ils taschent de vous en oster quelques autres. Et on voit en ce que vous avez publié de Geometrie, que vous y determiniez tellement iusques où l'esprit humain peut aller, & qu'elles sont les solu-

solutions qu'on peut donner à chaque sorte de difficultez, qu'il semble que vous auez recueilly toute la moisson, dont les autres qui ont escrit avant vous ont seulement pris quelques espics, qui n'estoient pas encore meurs, & tous ceux qui viendront apres ne peuvent estre que comme des glaneurs, qui ramasseront ceux que vous leur auez voulu laisser. Outre que vous auez monstré par la solution prompte & facile de toutes les questions, que ceux qui vous ont voulu tenter ont proposées, que la Methode dont vous usez à cet effect est tellement infailible, que vous ne manquez jamais de trouver par son moyen, touchant les choses que vous examinez, tout ce que l'esprit humain peut trouver. De façon que pour faire qu'on ne puisse douter, que vous ne soyez capable de mettre la Physique en sa dernière perfection, il faut seulement que vous prouviez, qu'elle n'est autre chose qu'une partie de la Mathematique. Et vous l'auez desia tres-clairement prouvé dans vos Principes, lors qu'en y expliquant

quant toutes les qualitez sensibles, sans rien considerer que les grandeurs, les figures, & les mouvemens, vous auez monstré que ce monde visible, qui est tout l'objet de la Physique, ne contient qu'une petite partie des corps infinis, dont on peut imaginer que toutes les proprietéz ou qualitez, ne consistent qu'en ces mesmes choses, au lieu que l'objet de la Mathematique les contient tous. Le mesme peut aussi estre prouvé par l'experience de tous les siecles. Car encore qu'il y ait eu de tout temps plusieurs des meilleurs esprits, qui se sont employez à la recherche de la Physique, on ne scauroit dire que iamaïs personne y ait rien trouvé (c'est à dire, soit parvenu à aucune vraye connoissance touchant la nature des choses corporelles) par quelque principe qui n'appartienne pas à la Mathematique. Au lieu que par ceux qui luy appartiennent, on a desia trouvé une infinité de choses tres-utiles, à sçavoir presque tout ce qui est connu en l'Astronomie, en la Chirurgie, & en tous les Arts Mechaniques; dans lesquels s'il

Il y a quelque chose de plus que ce qui appartient à cette science, il n'est pas tiré d'aucune autre; mais seulement de certaines observations dont on ne connoist point les vraies causes. Ce qu'on ne scauroit considérer avec attention, sans estre contraint d'advoier, que c'est par la Mathématique seule qu'on peut parvenir à la connoissance de la vraie Physique. Et d'autant qu'on ne doute point que vous n'excelliez en celle-là, il n'y a rien qu'on doive attendre de vous en celle-cy. Toutesfois il reste encore un peu de scrupule, en ce qu'on voit que tous ceux qui ont acquis quelque reputation par la Mathématique, ne sont pas pour cela capables de rien trouver en la Physique, & mesmes que quelques-uns d'eux comprennent moins les choses que vous en avez écrites, que plusieurs qui n'ont iamais cy-devant appris aucune science. Mais on peut répondre à cela, que bien que sans doute ce soient ceux qui ont l'esprit le plus propre à concevoir les veritez de la Mathématique, qui entendent le plus facilement

Vostre

Vostre Physique, à cause que tous les raisonnemens de celle-cy sont tirez de l'autre; Il n'arrive pas tousiours que ces mesmes ayent la reputation d'estre les plus sçavans en Mathématique: à cause que pour acquerir cette reputation, il est besoin d'estudier les livres de ceux qui ont desia escrit de cette science, ce que la plus-part ne font pas; & souvent ceux qui les estudient, taschent d'obtenir par travail ce que la force de leur esprit ne leur peut donner, fatiguent trop leur imagination, & mesmes la blessent, & acquerent avec cela plusieurs preiugez; ce qui les empesche bien plus de concevoir les veritez que vous escrivez, que de passer pour grands Mathematiciens; à cause qu'il y a si peu de personnes qui s'appliquent à cette science, que souvent il n'y a qu'eux en tout un pays: & encore que quelquesfois il y en ait d'autres, ils ne laissent pas de faire beaucoup de bruit, d'autant que le peu qu'ils sçavent leur a cousté beaucoup de peine. Au reste il n'est pas mal-aisé de concevoir les veritez

qu'un

qu'un autre a trouvées ; il suffit à cela d'avoir l'esprit degagé de toutes sortes de faux preingez, & d'y vouloir appliquer assez son attention. Il n'est pas aussi fort difficile d'en rencontrer quelques-unes détachées des autres, ainsi qu'ont fait autresfois Thales, Pythagore, Archimede, & en nostre siecle Gilbert, Kepler, Galilée, Harvejus, & quelques autres. En fin on peut sans beaucoup de peine imaginer un corps de Philosophie, moins monstrueux, & appuyé sur des conjectures plus vray-semblables que n'est celuy qu'on tire des escrits d'Aristote : ce qui a esté fait aussi par quelques-uns en ce siecle. Mais d'en former un qui ne contienne que des veritez, prouvées par des demonstrations aussi claires & aussi certaines que celles des Mathematiques, c'est chose si difficile, & si rare, que depuis plus de cinquante siecles, que le monde a desia duré, il ne s'est trouvé que vous seul qui avez fait voir par vos escrits, que vous en pouvez venir à bout. Mais comme lors qu'un Architecte a posé tous les fondemens,

mens, & élévé les principales murailles de quelque grand bastiment, on ne doute point qu'il ne puisse conduire son dessein jusques à la fin, à cause qu'on voit qu'il a desia fait ce qui estoit le plus difficile. Ainsi ceux qui ont leu avec attention le Livre de vos Principes, considerans comment vous y avez posé les fondemens de toute la Philosophie naturelle, & combien sont grandes les suites de veritez, que vous en avez déduites, ne peuvent douter que la Methode dont vous usez, ne soit suffisante, pour faire que vous acheviez de trouver tout ce qui peut estre trouvé en la Physique : à cause que les choses que vous avez desia expliquées, à sçavoir la nature de l'aymant, du feu, de l'air, de l'eau, de la terre, & de tout ce qui paroist dans les Cieux, ne semblent point estre moins difficiles que celles qui peuvent encore estre desirées.

Toutesfois il faut icy adjouster, que tant expert qu'un Architecte soit en son Art, il est impossible qu'il acheve le bastiment qu'il a commencé, si les materiaux

qui

qui doivent y estre employez luy man-
quent. Et en mesme façon que tant par-
faite que puisse estre vostre Methode, elle
ne peut faire que vous poursuiviez en
l'explication des causes naturelles, si vous
n'avez point les experiences qui sont re-
quises pour determiner leurs effets. Ce
qui est le dernier des trois poincts que ie
croy de voir estre principalement expli-
quez, à cause que la plus-part des hom-
mes ne conçoit pas combien ces experien-
ces sont necessaires, ny quelle despense y
est requise. Ceux qui sans sortir de leur
cabinet, ny jetter les yeux ailleurs que sur
leurs Livres, entreprennent de discourir
de la Nature, peuvent bien dire en quelle
façon ils auroient voulu creer le monde, si
Dieu leur en a voit donné la charge & le
pouvoir, c'est à dire, ils peuvent descrire
des Chimeres, qui ont autant de rapport
avec la foiblesse de leur esprit, que l'ad-
mirable beauté de cét Vniuers avec la
puissance infinie de son Auteur: mais
à moins que d'avoir un esprit vraye-
ment divin, ils ne peuvent ainsi former
d'eux-

d'eux-mesmes une idée des choses, qui soit
semblable à celle que Dieu a eue pour les
creer. Et quoy que vostre Methode pro-
mette tout ce qui peut estre esperé de
l'esprit humain, touchant la recherche
de la verité dans les sciences, elle ne pro-
met pas neantmoins d'enseigner à de vi-
ner: mais seulement à deduire de certai-
nes choses données toutes les veritez qui
peuvent en estre deduites: & ces choses
données en la Physique ne peuvent estre
que des experiences. Mesmes à cause que
ces experiences sont de deux sortes; les
unes faciles, & qui ne dependent que
de la reflexion qu'on fait sur les choses
qui se presentent au sens d'elles-mesmes;
les autres plus rares & difficiles, aus-
quelles on ne parvient point sans quel-
que estude & quelque despense: on peut
remarquer que vous avez desia mis dans
vos Escrits tout ce qui semble pouvoir
estre deduit des experiences faciles, &
mesme aussi de celles des plus rares que
vous avez pu apprendre des Livres. Car
outre que vous y avez expliqué la nature
*** 2 de

de toutes les qualitez qui meuvent les sens, & de tous les corps qui sont les plus communs sur cette terre, comme du feu, de l'air, de l'eau, & de quelques autres, vous y auez aussi rendu raison de tout ce qui a esté obserué iusques à present dans les Cieux, de toutes les proprietéz de l'aymant, & de plusieurs obseruations de la Chymie. De façon qu'on n'a point de raison d'attendre rien da uantage de vous, touchant la Physique, iusques à ce que vous ayez da uantage d'experiences, desquelles vous puissiez rechercher les causes. Et ie ne m'estonne pas que vous n'entreprenez point de faire ces experiences à vos despens: Car ie sçay que la recherche des moindres choses couste beaucoup; & sans mettre en conte les Alchemistes, ny tous les autres chercheurs de secrets, qui ont coustume de se ruiner à ce mestier, j'ay ouï dire que la seule pierre d'aymant a fait d'espandre plus de cinquante mil escus à Gilbert, quoy qu'il fust homme de tres bon esprit, comme il a monstré en ce qu'il a esté le premier qui a decouvert les prin-
cipales

cipales proprietéz de cette pierre. I'ay vû aussi l'Instauratio magna & le Novus Atlas du Chancelier Bacon, qui me semble estre, de tous ceux qui ont escrit a uant vous, celuy qui a eu les meilleures pensées, touchant la Methode qu'on doit tenir pour conduire la Physique à sa perfection: mais tout le re uenu de deux ou trois Roys, des plus puissans de la terre, ne suffiroit pas pour mettre en execution toutes les choses qu'il requiert à cet effect. Et bien que ie ne pense point que vous ayez besoin de tant de sortes d'experiences qu'il en imagine, à cause que vous pouuez suppléer à plusieurs, tant par vostre adresse, que par la connoissance des veritez que vous auez desia trouuées. Toutes fois considerant que le nombre des corps particuliers qui vous restent encore à examiner est presque infiny, qu'il n'y en a aucun qui n'ait assez de diuerses proprietéz, & dont on ne puisse faire assez grand nombre d'espreuues, pour y employer tout le loisir & tout le travail de plusieurs hommes; Que suiuant les regles de vostre

Methode il est besoin que vous examiniez en mesme temps toutes les choses qui ont entre elles quelque affinité, afin de remarquer mieux leurs differences, & de faire des denombrements qui vous assurent, Que vous pouvez ainsi utilement vous servir en un mesme temps de plus de diverses experiences, que le travail d'un tres-grand nombre d'hommes adroits n'en scauroit fournir; Et enfin, que vous ne scauriez avoir ces hommes adroits qu'à force d'argent, à cause que si quelques-uns s'y vouloient gratuitement employer, ils ne s'assujettiroient pas assez à suivre vos ordres, & ne feroient que vous donner occasion de perdre du temps: Considerant dis-je toutes ces choses, ie comprens aisément que vous ne pouvez achever dignement le dessein que vous avez commencé dans vos Principes, c'est à dire, expliquer en particulier tous les mineaux, les plantes, les animaux, & l'homme, en la mesme façon que vous y avez desia expliqué tous les elemens de la terre, & tout ce qui s'observe dans les

Cieux,

Cieux, si ce n'est que le public fournisse les frais qui sont requis à cet effect, & que d'autant qu'ils vous seront plus liberalement fournis, d'autant pourrez vous mieux executer vostre dessein.

Or à cause que ces mesmes choses peuvent aussi fort aisément estre comprises par un chacun, & sont toutes si vraves qu'elles ne peuvent estre mises en doute, ie m'assure que si vous les representiez en telle sorte, qu'elles vinssent à la connoissance de ceux, à qui Dieu ayant donné le pouvoir de commander aux peuples de la terre, a aussi donné la charge & le soin de faire tous leurs efforts pour avancer le bien du public, il n'y auroit aucun d'eux qui ne voulust contribuer à un dessein si manifestement utile à tout le monde. Et bien que nostre France, qui est vostre Patrie, soit un Estat si puissant qu'il semble que vous pourriez obtenir d'elle seule tout ce qui est requis à cet effect, toutesfois à cause que les autres nations n'y ont pas moins d'interest qu'elle,

4

10

ie m'assure que plusieurs seroient assez genereuses pour ne luy pas ceder en cet office, & qu'il n'y en auroit aucune qui fust si barbare que de ne vouloir point y auoir part.

Mais si tout ce que i'ay escrit icy ne suffit pas, pour faire que vous changiez d'humeur, ie vous prie au moins de m'obliger tant, que de m'enuoyer vostre Traicté des Passions, & de trouuer bon que i'y adjouste une Preface avec laquelle il soit imprimé. Je tascheray de la faire en telle sorte, qu'il n'y auriens que vous puissiez desapprouuer, & qui ne soit si conforme au sentiment de tous ceux qui ont de l'esprit & de la vertu, qu'il n'y en aura aucun qui apres l'auoir leuë, ne participe au zele que i'ay pour l'accroissement des sciences, & pour estre, &c.

De Paris, le 6. Novembre, 1648.

R E S P O N S E

A la Lettre precedente.

M O N S I E V R,

Parmy les injures & les reproches que ie trouue en la grande Lettre que vous avez pris la peine de m'escire, i'y remarque tant de choses à mon avantage, que si vous la faisiez imprimer, ainsi que vous declarez vouloir faire, j'aurois peur qu'on ne s'imaginast qu'il y a plus d'intelligence entre nous qu'il n'y en a, & que ie vous ay prié d'y mettre plusieurs choses que la bien-seance ne permettoit pas que ie fisse moy-mesme scavoir au public. C'est pourquoy ie ne m'arrestera pas icy à y respondre de poinct en poinct: ie vous diray seulement deux raisons qui me semblent vous devoir empescher de la publier. La premiere est, que ie n'ay aucune opinion que le dessein que ie iuge que vous avez eu en l'escrivant puisse reüssir. La seconde, que ie ne suis nullement de l'humeur que vous imaginéz, que ie n'ay aucune indignation, ny aucun dégoust, qui m'oste le desir de faire tout ce qui sera en mon pouuoir pour rendre service au public, auquel

quel ie m'estime tres-obligé, de ce que les Escrits que i'ay publicz ont esté favorablement receus de plusieurs. Et que ie ne vous ay cy-devant refusé ce que i'avois escrit des Passions, qu'afin de n'estre point obligé de le faire voir à quelques autres qui n'en eussent pas fait leur profit. Car d'autant que ie ne l'avois composé que pour estre leu par une Princesse, dont l'esprit est tellement au dessus du commun, qu'elle conçoit sans aucune peine ce qui semble estre le plus difficile à nos Docteurs, ie ne m'estois arresté à y expliquer que ce que ie pensois estre nouveau. Et afin que vous ne doutiez pas de mon dire, ie vous promets de revoir cét escrit des Passions, & d'y adjoüster ce que ie iugeray estre nécessaire pour le rendre plus intelligible, & qu'après cela ie vous l'envoyeray pour en faire ce qu'il vous plaira. Car ie suis, &c.

D'Egmont, le 4. Decembre, 1648.

LET-

LETTRE SECONDE

A Monsieur

DES CARTES

MONSIEUR,

Il y a si long-temps que vous m'avez fait attendre vostre Traicté des Passions, que ie commence à ne le plus esperer, & à m'imaginer que vous ne me l'avez promis que pour m'empescher de publier la Lettre que ie vous avois cy-devant escrite. Car i'ay sujet de croire que vous seriez fasché, qu'on vous ostant l'excuse que vous prenez pour ne point achever vostre Physique: & mon dessein estoit de vous l'oster par cette Lettre: d'autant que les raisons que i'y avois déduites sont telles, qu'il ne me semble pas qu'elles puissent estre leuës d'aucune personne, qui ait tant soit peu l'honneur & la vertu en recommandation, qu'elles ne l'incitent à desirer comme moy, que vous obteniez du public ce qui est requis pour
les

les experiences que vous dites vous estre
nécessaires: & i'esperois qu'elle tomberoit
aisément entre les mains de quelques-uns
qui auroient le pouuoir de rendre ce desir
efficace, soit à cause qu'ils ont de l'accez
aupres de ceux qui disposent des biens du
public, soit à cause qu'ils en disposent eux-
mesmes. Ainsi ie me promettois de faire
en sorte que vous auriez malgré vous de
l'exercice. Car ie sçay que vous avez
tant de cœur, que vous ne voudriez pas
manquer de rendre avec usure ce qui vous
seroit donné en cette façon, & que cela
vous feroit entierement quitter la negli-
gence, dont ie ne puis à present m'abste-
nir de vous accuser, bien que ie sois, &c.

Le 23. Iuillet, 1649.

R E S-

R E S P O N S E

A la seconde Lettre.

M O N S I E U R,

Ie suis fort innocent de l'artifice, dont
vous voulez croire que i'ay usé, pour
empescher que la grande Lettre que
vous m'avez escrite l'an passé ne soit
publiée. Ie n'ay eu aucun besoin d'en
user. Car outre que ie ne croy nullement
qu'elle pût produire l'effect que vous
pretendez, ie ne suis pas si enclin à l'oisi-
veté, que la crainte du travail auquel ie
serois obligé pour examiner plusieurs
experiences, si i'avois receu du public la
commodité de les faire, puisse prevaloir
au desir que i'ay de m'instruire, & de
mettre par escrit quelque chose qui soit
utile aux autres hommes. Ie ne puis pas
si bien m'excuser de la negligence dont
vous me blasmez. Car i'avoué que i'ay
esté plus long-temps à revoir le petit
Traicté que ie vous envoie, que ie n'a-
vois esté cy-devant à le composer, &
que neantmoins ie n'y ay adjousté que
peu de choses, & n'ay rien changé au
discours, lequel est si simple & si bref,
qu'il fera connoistre que mon dessein n'a
pas

pas esté d'expliquer les Passions en Ora-
teur, ny mesme en Philosophe Moral,
mais seulement en Physicien. Ainsi ie
prevoy que ce Traicté n'aura pas meil-
leure fortune que mes autres Escrits; &
bien que son tiltre convie peut estre da-
vantage de personnes à le lire, il n'y aura
neantmoins que ceux qui prendront la
peine de l'examiner avec soin, ausquels
il puisse satisfaire. Tel qu'il est, ie le mets
entre vos mains, &c.

D'Egmont, le 14. d'Aoust, 1649.



LES

LES
PASSIONS
DE L'AME.

PREMIERE PARTIE,
DES PASSIONS
EN GENERAL:

Et par occasion de toute la
nature de l'homme.

ARTICLE I.

*Que ce qui est Passion au regard d'un
sujet, est toujours Action à
quelque autre égard.*



L n'y a rien en quoy
paroisse mieux com-
bien les sciences que
nous avons des an-
ciens sont defectueu-
ses, qu'en ce qu'ils ont escrit des
Passions. Car bien que ce soit une

A ma-

2 DES PASSIONS
matiere dont la connoissance a
tousiours esté fort recherchée ; &
qu'elle ne semble pas estre des
plus difficiles, à cause que chacun
les sentant en soy-mesme, on n'a
point besoin d'emprunter d'ail-
leurs aucune observation pour en
découvrir la nature ; toutesfois ce
que les Anciens en ont enseigné est
si peu de chose, & pour la plus
part si peu croyable, que je ne puis
avoir aucune esperance d'appro-
cher de la verité, qu'en m'éloi-
gnant des chemins qu'ils ont sui-
vis. C'est pourquoy je seray obligé
d'escrire icy en mesme façon, que si
je traitois d'une matiere que ja-
mais personne avant moy n'eust
touchée. Et pour commencer, je
confidere que tout ce qui se fait,
ou qui arrive de nouveau, est ge-
neralement appellé par les Philo-
sophes une Passion au regard du
sujet auquel il arrive, & une Action
au regard de celuy qui fait qu'il ar-
rive.

PREMIERE PARTIE. 3
rive. En sorte que bien que l'argent
& le patient soient souuent fort dif-
ferens, l'Action & la Passion ne lais-
sent pas d'estre tousjours une mes-
me chose, qui a ces deux noms, à
raison des deux divers sujets aus-
quels on la peut raporter.

ARTICLE II.

*Que pour connoistre les Passions de l'a-
me, il faut distinguer ses fonctions
d'avec celles du corps.*

P Vis aussi je confidere que nous
ne remarquons point qu'il y
ait aucun sujet qui agisse plus im-
mediatement contre nostre ame,
que le corps auquel elle est jointe ;
& que par consequent nous de-
vons penser que ce qui est en elle
une Passion, est communement
en luy une Action ; en sorte qu'il
ny a point de meilleur chemin
pour venir à la connoissance de
nos Passions, que d'examiner la dif-
A 2 feren-

4 DES PASSIONS
ference qui est entre l'ame & le
corps , afin de connoistre auquel
des deux on doit attribuër chacu-
ne des fonctions qui sont en nous.

ARTICLE III.

*Quelle regle on doit suivre pour
cét effect.*

A Quoy on ne trouuera pas gran-
de difficulté , si on prend gar-
de que tout ce que nous experi-
mentons estre en nous , & que
nous voyons aussi pouuoir estre
en des corps tout à fait inanimés,
ne doit estre attribué qu'à nostre
corps ; Et au contraire que tout
ce qui est en nous , & que nous ne
concevons en aucune façon pou-
voir appartenir à un corps , doit
estre attribué à nostre ame.

A R.

PREMIERE PARTIE. 5

ARTICLE IV.

*Que la chaleur & le mouvement des
membres procedent du corps , &
les pensées de l'ame.*

A Insi à cause que nous ne con-
cevõs point que le corps pen-
se en aucune façon , nous avons rai-
son de croire que toutes les sortes
de pensées qui sont en nous appar-
tiennent à l'ame ; Et à cause que
nous ne doutons point qu'il n'y ait
des corps inanimez , qui se peuvent
mouvoir en autant ou plus de di-
verses façons que les nostres , & qui
ont autant ou plus de chaleur (ce
que l'experience fait voir en la fla-
me , qui seule a beaucoup plus de
chaleur & de mouvemens qu'au-
cun de nos membres) nous devons
croire que toute la chaleur , & tous
les mouvemens qui sont en nous ,
en tant qu'ils ne dépendent point

A 3 de

6 DES PASSIONS
de la pensée, n'appartiennent qu'au
corps.

ARTICLE V.

*Que c'est erreur de croire que l'ame
donne le mouvement & la
chaleur au corps.*

AV moyen dequoy nous évite-
rons une erreur tres-conside-
rable, & en laquelle plusieurs sont
tombez, en sorte que j'estime qu'el-
le est la premiere cause qui a en-
pesché qu'on n'ait pû bien expli-
quer jusques icy les Passions, & les
autres choses qui appartiennent à
l'ame. Elle consiste en ce que voy-
ant que tous les corps morts sont
privez de chaleur, & en suite de
mouvement, on s'est imaginé que
c'estoit l'absence de l'ame qui fai-
soit cesser ces mouvemens & cette
chaleur; Et ainsy on a creu sans rai-
son, que nostre chaleur naturelle &
tous les mouvemens de nos corps
dé-

PREMIERE PARTIE. 7
dépendent de l'ame: Au lieu qu'on
devoit penser au contraire, que l'a-
me ne s'absente lors qu'on meurt,
qu'à cause que ceste chaleur cesse,
& que les organes qui servent à
mouvoir le corps se corrompent.

ARTICLE VI.

*Quelle difference il y a entre un corps
vivant & un corps mort.*

Affin donc que nous évitions
ceste erreur, considerons que
la mort n'arrive jamais par la faute
de l'ame, mais seulement parce que
quelqu'une des principales parties
du corps se corrompt, & jugeons
que le corps d'un homme vivant
differe autant de celuy d'un hom-
me mort, que fait une montre, ou
autre automate (c'est à dire, autre
machine qui se meut de soy-mes-
me) lors qu'elle est montée, &
qu'elle a en soy le principe corpo-
rel des mouvemens pour lesquels
A 4 elle

DES PASSIONS

elle est instituée, avec tout ce qui est requis pour son action, & la mesme montre, ou autre machine, lors qu'elle est rompuë & que le principe de son mouvement cesse d'agir.

ARTICLE VII.

Briève explication des parties du corps, & de quelques unes de ses fonctions.

Pour rendre cela plus intelligible, j'expliqueray icy en peu de mots toute la façon dont la machine de nostre corps est composée. Il n'y a personne qui ne sçache desja qu'il y a en nous un cœur, un cerveau, un estomac, des muscles, des nerfs, des arteres, des veines, & choses semblables. On sçait aussi que les viandes qu'on mange descendent dans l'estomac & dans les boyaux, d'où leur suc, coulant dans le foye, & dans toutes les veines

PREMIERE PARTIE. 9

nes, se mesle avec le sang qu'elles contiennent, & par ce moyen en augmente la quantité. Ceux qui ont tant soit peu ouï parler de la Medecine, sçavent outre cela comment le cœur est composé, & comment tout le sang des veines peut facilement couler de la veine cave en son costé droit, & de là passer dans le poumon, par le vaisseau qu'on nomme la veine arterieuse, puis retourner du poumon dans le costé gauche du cœur, par le vaisseau nommé l'artere veneuse, & en fin passer de là dans la grande artere, dont les branches se respandent par tout le corps. Mesme tous ceux que l'authorité des Anciens n'a point entierement aveuglez, & qui ont voulu ouvrir les yeux pour examiner l'opinion d'Herveus touchant la circulation du sang, ne doutent point que toutes les veines & les arteres du corps, ne soient comme des ruisseaux, par

10 DES PASSIONS
où le sang coule sans cesse fort
promptement , en prenant son
cours de la cavité droite du cœur
par la veine arterieuse , dont les
branches sont esparfes en tout le
poumon , & jointes à celle de l'ar-
tere veneuse , par laquelle il passe
du poumon dans le costé gauche
du cœur , puis delà il va dans la
grande artere , dont les branches
esparfes par tout le reste du corps
sont jointes aux branches de la vei-
ne cave , qui portent derechef le
mesme sang en la cavité droite du
cœur : En forte que ses deux cavi-
tez sont comme des escluses , par
chacune desquelles passe tout le
sang , à chasque tour qu'il fait dans
le corps. De plus on sçait que tous
les mouvemens des membres de-
pendent des muscles ; Et que ces
muscles sont opposez les uns aux
autres en telle sorte , que lors que
l'un d'eux s'accourcit , il tire vers
soy la partie du corps à laquelle il
est

PREMIERE PARTIE. II
est attaché , ce qui fait allonger au
mesme temps le muscle qui luy est
opposé : Puis s'il arrive en un autre
temps que ce dernier s'accourcisse,
il fait que le premier se rallonge , &
il retire vers soy la partie à laquelle
ils sont attachez. En fin on sçait
que tous ces mouvemens des mu-
scles , comme aussi tous les sens , dé-
pendent des nerfs , qui sont com-
me de petits filets , ou comme de
petits tuyaux qui viennent tous du
cerveau , & contiennent , ainsy que
luy , un certain air ou vent tres-
subtil , qu'on nomme les esprits
animaux.

ARTICLE VIII.

*Quel est le principe de toutes ces
fonctions.*

MAis on ne sçait pas commu-
nement, en quelle façon ces
esprits animaux & ces nerfs con-
tribuent aux mouvemens & aux
sens,

12 DES PASSIONS
sens, ny quel est le Principe corporel qui les fait agir; c'est pourquoy, encore que j'en aye desja touché quelque chose en d'autres escrits, je ne lairay pas de dire icy succinctement, que pendant que nous vivons il y a une chaleur continuelle en nostre cœur, qui est une espece de feu que le sang des veines y entretient, & que ce feu est le principe corporel de tous les mouvemens de nos membres.

ARTICLE IX.

Comment se fait le mouvement du cœur.

SON premier effet est qu'il dilate le sang dont les cavitez du cœur sont remplies: ce qui est cause que ce sang ayant besoin d'occuper un plus grand lieu, passe avec impetuosité de la cavité droite dans la veine arterieuse, & de la gauche dans la grande artere. Puis
cette

PREMIERE PARTIE. 13
cette dilatation cessant, il entre incontinent de nouveau sang de la veine cave en la cavité droite du cœur, & de l'artere veneuse en la gauche: car il y a de petites peaux aux entrées de ces quatre vaisseaux tellement disposées, qu'elles font que le sang ne peut entrer dans le cœur que par les deux derniers, n'y en sortir que par les deux autres. Le nouveau sang entré dans le cœur, y est incontinent apres rarefié en mesme façon que le precedent. Et c'est en cela seul que consiste le pouls ou battement du cœur & des arteres; en sorte que ce battement se reitere autant de fois qu'il entre de nouveau sang dans le cœur. C'est aussi cela seul qui donne au sang son mouvement, & fait qu'il coule sans cesse tres-viste en toutes les arteres & les veines; Au moyen dequoy il porte la chaleur, qu'il acquiert dans le cœur, à toutes les autres parties

14 DES PASSIONS
ties du corps ; & il leur sert de
nourriture.

ARTICLE X.

*Comment les esprits animaux sont pro-
duits dans le cerveau.*

MAis ce qu'il y a icy de plus con-
siderable , c'est que toutes les
plus vives & plus subtiles parties
du sang , que la chaleur a rarefié
dans le cœur , entrent sans cesse en
grande quantité dans les cavitez du
cerveau. Et la raison qui fait qu'el-
les y vont plustost qu'en aucun au-
tre lieu , est que tout le sang qui
sort du cœur par la grande artere,
prend son cours en ligne droite
vers ce lieu là , & que n'y pouvant
pas tout entrer , à cause qu'il n'y a
que des passages fort estroits, celles
de ses parties qui sont les plus agi-
rées & les plus subtiles y passent
seules, pendant que le reste se res-
pand en tous les autres endroits
du

PREMIERE PARTIE 15
du corps. Or ces parties du sang
tres-subtiles composent les esprits
animaux. Et elles n'ont besoin à
cét effect de recevoir aucun autre
changement dans le cerveau, sinon
qu'elles y sont séparées des autres
parties du sang moins subtiles. Car
ce que je nomme icy des esprits,
ne sont que des corps, & ils n'ont
point d'autre propriété, sinon que
ce sont des corps tres-petits , &
qui se meuvent tres-viste, ainsi que
les parties de la flame qui sort d'un
flambeau : En sorte qu'ils ne s'ar-
restent en aucun lieu ; & qu'à me-
sure qu'il en entre quelques uns
dans les cavitez du cerveau, il en
sort aussi quelques autres par les
pores qui sont en sa substance, les-
quels pores les conduisent dans les
nerfs , & de là dans les muscles, au
moyen de quoy ils meuvent le
corps en toutes les diverses façons
qu'il peut estre meu.

ARTICLE XI.

Comment se font les mouvemens des muscles.

CAR la seule cause de tous les mouvemens des membres est, que quelques muscles s'accourcissent, & que leurs opposez s'allongent, ainsi qu'il a desja esté dit. Et la seule cause qui fait qu'un muscle s'accourcit plustost que son opposez, est qu'il vient tant soit peu plus d'esprits du cerveau vers luy que vers l'autre. Non pas que les esprits qui viennent immédiatement du cerveau suffisent seuls pour mouvoir ces muscles, mais ils déterminent les autres esprits, qui sont desja dans ces deux muscles, à sortir tous fort promptement de l'un d'eux, & passer dans l'autre: au moyen dequoy celuy d'où ils sortent devient plus long & plus lasche; & celuy dans lequel ils entrent

rent, estant promptement enflé par eux, s'accourcit, & tire le membre auquel il est attaché. Ce qui est facile à concevoir, pourveu que l'on sçache qu'il n'y a que fort peu d'esprits animaux qui viennent continuellement du cerveau vers chaque muscle, mais qu'il y en a toujours quantité d'autres enfermez dans le mesme muscle, qui s'y meuvent tres-viste, quelquefois en tournoyant seulement dans le lieu où ils sont, à sçavoir lors qu'ils ne trouvent point de passages ouverts pour en sortir, & quelquefois en coulant dans le muscle opposez, d'autant qu'il y a de petites ouvertures en chacun de ces muscles, par où ces esprits peuvent couler de l'un dans l'autre, & qui sont tellement disposées, que lors que les esprits qui viennent du cerveau vers l'un d'eux, ont tant soit peu plus de force que ceux qui vont vers l'autre, ils ouvrent toutes les entrées

trées par où les esprits de l'autre muscle peuvent passer en cettuy-cy, & ferment en mesme temps toutes celles par où les esprits de cettuy-cy peuvent passer en l'autre; au moyen dequoy tous les esprits contenus auparavant en ces deux muscles, s'assemblent en l'un d'eux fort promptement, & ainsi l'enflent & l'accourcissent, pendant que l'autre s'allonge & se relasche.

ARTICLE XII.

Comment les obiets de dehors agissent contre les organes des sens.

IL reste encore icy à sçavoir les causes, qui font que les esprits ne coulent pas tousjours du cerveau dans les muscles en mesme façon, & qu'il en vient quelquefois plus vers les uns que vers les autres. Car outre l'action de l'ame qui veritablement est en nous l'une de ces causes, ainsi que je diray cy-apres,

apres, il y en a encore deux autres, qui ne dépendent que du corps, lesquelles il est besoin de remarquer. La premiere consiste en la diversité des mouvemens, qui sont excitez dans les organes des sens par leurs objets, laquelle j'ay desja expliquée assez amplement en la Dioptrique; mais afin que ceux qui verront cét escrit, n'ayent pas besoin d'en avoir leu d'autres, Je repeteray icy qu'il y a trois choses à considerer dans les nerfs; à sçavoir leur moëlle ou substance interieure, qui s'estend en forme de petits filets depuis le cerveau, d'où elle prend son origine, jusques aux extremités des autres membres auxquelles ces filets sont attachez; Puis les peaux qui les environnent, & qui estant continuës avec celles qui enveloppent le cerveau, composent de petits tuyaux dans lesquels ces petits filets sont enfermez; Puis enfin les esprits animaux,

20 DES PASSIONS
maux, qui estant portez par ces
mesmes tuyaux depuis le cerveau
jusques aux muscles, sont cause que
ces filets y demeurent entierement
libres, & estendus en telle sorte,
que la moindre chose qui meut la
partie du corps ou l'extremité de
quelqu'un d'eux est attachée, fait
mouvoir par mesme moyen la par-
tie du cerveau d'où il vient: En
mesme façon que lors qu'on tire
l'un des bouts d'une corde on fait
mouvoir l'autre.

ARTICLE XIII.

*Que cette action des objets de dehors,
peut conduire diversement les
esprits dans les muscles.*

ET j'ay expliqué en la Dioptri-
que, comment tous les objets
de la veüe ne se communiquent à
nous que par cela seul, qu'ils meu-
vent localement, par l'entremise
des

PREMIERE PARTIE. 21
des corps transparens qui sont en-
tre eux & nous, les petits filets des
nerfs optiques, qui sont au fonds
de nos yeux, & en suite les endroits
du cerveau d'où viennent ces nerfs;
qu'ils les meuvent, dis-je, en autant
de diverses façons qu'ils nous font
voir de diversitez dans les choses;
Et que ce ne sont pas immédiate-
ment les mouvemens qui se font
en l'œil, mais ceux qui se font dans
le cerveau, qui representent à l'a-
me ces objets. A l'exemple de-
quoy il est ayse de concevoir que
les sons, les odeurs, les saveurs, la
chaleur, la douleur, la faim, la soif,
& generalement tous les objets,
tant de nos autres sens extérieurs,
que de nos appetits intérieurs, ex-
citent aussi quelque mouvement
en nos nerfs, qui passe par leur
moyen jusques au cerveau. Et ou-
tre que ces divers mouvemens du
cerveau font avoir à nostre ame di-
vers sentimens, ils peuvent aussi

22 DES PASSIONS
faire sans elle, que les esprits prennent leurs cours vers certains muscles, plustost que vers d'autres, & ainsi qu'ils meuvent nos membres. Ce que je prouueray seulement icy par un exemple. Si quelqu'un avance promptement sa main contre nos yeux, comme pour nous fraper, quoy que nous scachions qu'il est nostre amy, qu'il ne fait cela que par jeu, & qu'il se gardera bien de nous faire aucun mal, nous avons toutefois de la peine à nous empescher de les fermer: ce qui montre que ce n'est point par l'entremise de nostre ame qu'ils se ferment, puisque c'est contre nostre volonté, laquelle est sa seule ou du moins sa principale action; Mais que c'est à cause que la machine de nostre corps est tellement composée, que le mouvement de cette main vers nos yeux, excite un autre mouvement en nostre cerveau, qui conduit les esprits animaux dans
les

PREMIERE PARTIE. 23
les muscles qui font abaisser les paupieres.

ARTICLE XIV.

Que la diversité qui est entre les esprits peut aussi diversifier leur cours.

L'Autre cause qui sert à conduire diversement les esprits animaux dans les muscles, est l'inégale agitation de ces esprits, & la diversité de leurs parties. Car lors que quelques unes de leurs parties sont plus grosses & plus agitées que les autres, elles passent plus avant en ligne droite dans les cavitez & dans les pores du cerveau, & par ce moyen sont conduites en d'autres muscles qu'elles ne seroient, si elles avoient moins de force.

ARTICLE XV.

*Quelles sont les causes de leur
diversité.*

ET cette inégalité peut procéder des diverses matieres dont ils sont composez, comme on voit en ceux qui ont beu beaucoup de vin, que les vapeurs de ce vin entrant promptement dans le sang, montent du cœur au cerveau, où elles se convertissent en esprits, qui estant plus forts & plus abondans que ceux qui y sont d'ordinaire, sont capables de mouvoir le corps en plusieurs estranges façons. Cette inégalité des esprits, peut aussi proceder des diverses dispositions du cœur, du foye, de l'estomac, de la rate, & de toutes les autres parties qui contribuent à leur production. Car il faut principalement icy remarquer certains petits nerfs inserez dans la baze du
cœur

cœur, qui seruent à eslargir & estreoir les entrées de ses concavitez : au moyen dequoy le sang s'y dilatant plus ou moins fort, produit des esprits diversement disposez. Il faut aussi remarquer que bien que le sang qui entre dans le cœur, y vienne de tous les autres endroits du corps, il arrive souvent neantmoins, qu'il y est davantage poussé de quelques parties que des autres, à cause que les nerfs & les muscles qui respondent à ces parties-là, le pressent ou l'agitent davantage ; Et que selon la diversité des parties desquelles il vient le plus, il se dilate diversement dans le cœur, & en suite produit des esprits qui ont des qualitez différentes. Ainsi par exemple, celuy qui vient de la partie inferieure du foye, où est le fiel, se dilate d'autre façon dans le cœur, que celuy qui vient de la rate ; & cettuy-cy autrement que celuy qui vient des veines

des bras ou des jambes ; & enfin certuy-cy tout autrement que le suc des viandes, lors qu'estant nouvellement fort de l'estomac & des boyaux, il passe promptement par le foye jusques au cœur.

ARTICLE XVI.

Comment tous les membres peuvent estre meus par les obiets des sens, & par les esprits, sans l'ayde de l'ame.

ENfin il faut remarquer que la machine de nostre corps est tellement composée, que tous les changemens qui arrivent au mouvement des esprits, peuvent faire qu'ils ouvrent quelques pores du cerveau plus que les autres ; & reciproquémēt que lors que quelqu'un de ces pores est tant soit peu plus ou moins ouvert que de coustume) par l'action des nerfs qui servent au sens, cela change quelque chose

chose au mouvement des esprits, & fait qu'ils sont conduits dans les muscles qui servent à mouvoir le corps, en la façon qu'il est ordinairement meū à l'occasion d'une telle action. En sorte que tous les mouvemens que nous faisons sans que nostre volonté y contribüe, (comme il arrive souvent que nous respirons, que nous marchons, que nous mangeons, & enfin que nous faisons toutes les actions qui nous sont communes avec les bestes) ne dépendent que de la conformation de nos membres, & du cours que les esprits excitez par la chaleur du cœur suivent naturellement dans le cerveau, dans les nerfs & dans les muscles. En mesme façon que le mouvement d'une montre est produit par la seule force de son ressort & la figure de ses rouës.

ARTICLE XVII.

Quelles sont les fonctions de l'ame.

A Pres avoir ainsi considéré toutes les fonctions qui appartiennent au corps seul, il est aysé de connoître qu'il ne reste rien en nous que nous devons attribuer à nostre ame, sinon nos pensées, lesquelles sont principalement de deux genres, à sçavoir les unes sont les actions de l'ame, les autres sont ses passions. Celles que je nomme ses actions, sont toutes nos volontez, à cause que nous expérimentons qu'elles viennent directement de nostre ame, & semblent ne dépendre que d'elle; Comme au contraire on peut généralement nommer ses passions, toutes les sortes de perceptions ou connoissances qui se trouvent en nous, à cause que souvent ce n'est pas nostre ame qui les fait telles qu'elles sont,

& que

& que tousjours elle les reçoit des choses qui sont représentées par elles.

ARTICLE XVIII.

De la Volonté.

Derechef nos volontez sont de deux sortes: car les unes sont des actions de l'ame, qui se terminent en l'ame mesme, comme lors que nous voulons aymer Dieu, ou généralement appliquer nostre pensée à quelque objet qui n'est point materiel. Les autres sont des actions qui se terminent en nostre corps, comme lors que de cela seul que nous avons la volonté de nous promener, il suit que nos jambes se remuent & que nous marchons.

ARTICLE XIX.

De la Perception.

NOs perceptions sont aussi de deux sortes, & les unes ont l'ame pour cause, les autres le corps. Celles qui ont l'ame pour cause sont les perceptions de nos volontez, & de toutes les imaginations ou autres pensées qui en dépendent. Car il est certain que nous ne sçaurions vouloir aucune chose, que nous n'apercevions par mesme moyen que nous la voulons. Et bien qu'au regard de nostre ame, ce soit une action de vouloir quelque chose, on peut dire que c'est aussi en elle une passion d'appercevoir qu'elle veut. Toutefois à cause que cette perception & cette volonté ne sont en effect qu'une mesme chose, la dénomination se fait tousjours par ce qui est le plus noble; & ainsi on n'a point

point coustume de la nommer une passion, mais seulement une action.

ARTICLE XX.

Des imaginations & autres pensées qui sont formées par l'ame.

LOrs que nostre ame s'applique à imaginer quelque chose qui n'est point, comme à se représenter un palais enchanté ou une chimere; & aussi lors qu'elle s'applique à considérer quelque chose qui est seulement intelligible, & non point imaginable, par exemple, à considérer sa propre nature, les perceptions qu'elle a de ces choses dépendent principalement de la volonté qui fait qu'elle les apperçoit: C'est pourquoy on a coustume de les considérer comme des actions, plustost que comme des passions.

ARTICLE XXI.

*Des imaginations qui n'ont pour cause
que le corps.*

ENtre les perceptions qui sont causées par le corps, la plus part dépendent des nerfs: mais il y en a aussi quelques unes qui n'en dépendent point, & qu'on nomme des imaginations, ainsi que celles dont je viens de parler, desquelles neantmoins elles different en ce que nostre volonté ne s'employe point à les former; ce qui fait qu'elles ne peuvent estre mises au nombre des actions de l'ame; Et elles ne procedent que de ce que les esprits estant diversement agitez, & rencontrant les traces de diverses impressions qui ont precedé dans le cerveau, ils y prennent leur cours fortuitement par certains pores, plustost que par d'autres. Telles sont les illusions de
nos

nos songes, Et aussi les resveries que nous avons souuent estant esveillez, lors que nostre pensée erre, nonchalamment, sans s'appliquer à rien de soy-mesme. Or encore que quelques-unes de ces imaginations, soient des passions de l'ame, en prenant ce mot en sa plus propre & plus particuliere signification; & qu'elles puissent estre toutes ainsi nommées, si on le prend en une signification plus generale: Toutefois pource qu'elles n'ont pas une cause si notable & si déterminée, que les perceptions que l'ame reçoit par l'entremise des nerfs, & qu'elles semblent n'en estre que l'ombre & la peinture, avant que nous les puissions bien distinguer, il faut considerer la difference qui est entre ces autres.

ARTICLE XXII.

De la difference qui est entre les autres perceptions.

Toutes les perceptions que je n'ay pas encore expliquées viennent à l'ame par l'entremise des nerfs, & il y a entre elles cette difference, que nous les rapportons les unes aux objets de dehors qui frappent nos sens, les autres à nostre corps, ou à quelques-unes de ses parties, & enfin les autres à nostre ame.

ARTICLE XXIII.

Des perceptions que nous rapportons aux objets qui sont hors de nous.

Celles que nous rapportons à des choses qui sont hors de nous, à sçavoir aux objets de nos sens, sont causées (au moins, lors que nostre opinion n'est point fautive)

se) par ces objets, qui excitent quelques mouvemens dans les organes des sens extérieurs, en excitent aussi par l'entremise des nerfs dans le cerveau, lesquels font que l'ame les sent. Ainsi lors que nous voyons la lumière d'un flambeau, & que nous oyons le son d'une cloche, ce son & cette lumière sont deux diverses actions, qui par cela seul qu'elles excitent deux divers mouvemens en quelques uns de nos nerfs, & par leur moyen dans le cerveau, donnent à l'ame deux sentimens differens, lesquels nous rapportons tellement aux sujets que nous supposons estre leurs causes, que nous pensons voir le flambeau mesme, & ouy la cloche, non pas sentir seulement des mouvemens qui viennent d'eux.

ARTICLE XXIV.

*Des perceptions que nous rapportons à
notre corps.*

LEs perceptions que nous rapportons à notre corps, ou à quelques unes de ses parties, sont celles que nous avons de la faim, de la soif, & de nos autres appetits naturels; à quoy on peut joindre la douleur, la chaleur, & les autres affections que nous sentons comme dans nos membres, & non pas comme dans les objets qui sont hors de nous; Ainsi nous pouvons sentir en mesme temps, & par l'entremise des mesmes nerfs, la froideur de nostre main, & la chaleur de la flamme dont elle s'approche; ou bien au contraire la chaleur de la main, & le froid de l'air auquel elle est exposée: Sans qu'il y ait aucune difference entre les actions qui nous font sentir le chaud ou le froid

froid qui est en nostre main, & celles qui nous font sentir celuy qui est hors de nous; sinon que l'une de ces actions survenant à l'autre, nous jugeons que la premiere est desja en nous, & que celle qui survient n'y est pas encore, mais en l'objet qui la cause.

ARTICLE XXV.

*Des perceptions que nous rapportons à
notre ame.*

LEs perceptions qu'on rapporte seulement à l'ame, sont celles dont on sent les effets comme en l'ame mesme, & desquelles on ne connoist communément aucune cause prochaine, à laquelle on les puisse rapporter. Tels sont les sentimens de joye, de colere, & autres semblables, qui sont quelquefois excitez en nous par les objets qui meuvent nos nerfs, & quelquefois aussi par d'autres causes.

Or encore que toutes nos perceptions, tant celles qu'on rapporte aux objets qui sont hors de nous, que celles qu'on rapporte aux diverses affections de nostre corps, soient veritablement des passions au regard de nostre ame, lors qu'on prend ce mot en sa plus generale signification; Toutefois on a coutume de le restreindre à signifier seulement celles qui se rapportent à l'ame mesme. Et ce ne sont que ces dernieres que j'ay entrepris icy d'expliquer sous le nom des passions de l'ame.

ARTICLE XXVI.

Que les imaginations, qui ne dépendent que du mouvement fortuit des esprits, peuvent estre d'aussi veritables passions, que les perceptions qui dépendent des nerfs.

IL reste icy à remarquer, que toutes les mesmes choses que l'ame apper-

apperçoit par l'entremise des nerfs, luy peuvent aussi estre representées par le cours fortuit des esprits; sans qu'il y ait autre difference, sinon que les impressions qui viennent dans le cerveau par les nerfs, ont coutume d'estre plus vives & plus expressees, que celles que les esprits y excitent. Ce qui m'a fait dire en l'art. 21. que celles-cy sont comme l'ombre ou la peinture des autres. Il faut aussi remarquer qu'il arrive quelquefois, que cette peinture est si semblable à la chose qu'elle represente, qu'on peut y estre trompé touchant les perceptions qui se rapportent aux objets qui sont hors de nous, ou bien celles qui se rapportent à quelques parties de nostre corps, mais qu'on ne peut pas l'estre en mesme façon touchant les passions, d'autant qu'elles sont si proches & si interieures à nostre ame, qu'il est impossible qu'elle les sente sans qu'elles soient veritable-

40 DES PASSIONS
ment telles qu'elle les sent. Ainsi
souvent lors que l'on dort, & mes-
me quelquefois estant éveillé on
imagine si fortement certaines cho-
ses, qu'on pense les voir devant soy,
ou les sentir en son corps, bien
qu'elles n'y soient aucunement:
Mais encore qu'on soit endormy,
& qu'on resve; on ne scauroit se
sentir triste ou émeu de quelque au-
tre passion, qu'il ne soit tres-vray
que l'ame a en soy cette passion.

ARTICLE XXVII.

La Définition des Passions de l'ame.

A Pres avoir ainsi considéré en
quoy les passions de l'ame
diffèrent de toutes ses autres pen-
sées, il me semble qu'on peut gene-
ralement les définir, Des percep-
tions, ou des sentimens, ou des
émotions de l'ame, qu'on rapporte
particulièrement à elle, & qui sont
cau-

PREMIERE PARTIE. 41
causées, entretenues, & fortifiées
par quelque mouvement des es-
prits.

ARTICLE XXVIII.

Explication de la premiere partie de cette definition.

ON les peut nommer des per-
ceptions lors qu'on se sert ge-
neralement de ce mot, pour signi-
fier toutes les pensées qui ne sont
point des actions de l'ame, ou des
volontez; mais non point lors
qu'on ne s'en sert que pour signi-
fier des connoissances évidentes:
Car l'experience fait voir que ceux
qui sont les plus agitez par leurs
passions, ne sont pas ceux qui les
connoissent le mieux, & qu'elles
sont du nombre des perceptions
que l'estroite alliance qui est entre
l'ame & le corps rend confuses &
obscurés. On les peut aussi nom-
mer des sentimens, à cause qu'elles
C 5 sont

sont receuës en l'ame en mesme façon que les objets des sens extérieurs, & ne sont pas autrement connus par elle. Mais on peut encore mieux les nommer des émotions de l'ame, non seulement à cause que ce nom peut estre attribué à tous les changemens qui arrivent en elle, c'est à dire à toutes les diverses pensées qui luy viennent; mais particulièrement, pource que de toutes les sortes de pensées qu'elle peut avoir, il n'y en a point d'autres qui l'agitent & l'ébranlent si fort que font ces passions.

ARTICLE XXIX.

Explication de son autre partie.

IAdjouste qu'elles se rapportent particulièrement à l'ame, pour les distinguer des autres sentimens, qu'on rapporte, les uns aux objets extérieurs, comme les odeurs, les sons,

sons, les couleurs; les autres à nostre corps, comme la faim, la soif, la douleur. L'adjouste aussi qu'elles sont causées, entretenues & fortifiées par quelque mouvement des esprits, afin de les distinguer de nos volontez, qu'on peut nommer des émotions de l'ame qui se rapportent à elle, mais qui sont causées par elle-mesme; Et aussi afin d'expliquer leur dernière & plus prochaine cause, qui les distingue de rechef des autres sentimens.

ARTICLE XXX.

Que l'ame est unie à toutes les parties du corps conjointement.

MAis pour entendre plus parfaitement toutes ces choses, il est besoin de sçavoir, que l'ame est véritablement jointe à tout le corps, & qu'on ne peut pas proprement dire qu'elle soit en quelque une de ses parties, à l'exclusion des

des autres, à cause qu'il est un, & en quelque façon indivisible, à raison de la disposition de ses organes, qui se rapportent tellement tous l'un à l'autre, que lors que quelqu'un d'eux est osté, cela rend tout le corps defectueux: Et à cause qu'elle est d'une nature qui n'a aucun raport à l'estenduë, ny aux dimensions, ou autres proprieté de la matiere, dont le corps est composé; mais seulement à tout l'assemblage de ses organes. Comme il paroist, de ce qu'on ne scauroit aucunement concevoir la moitié ou le tiers d'une ame, ny quelle estenduë elle occupe; & qu'elle ne devient point plus petite de ce qu'on retranche quelque partie du corps, mais qu'elle s'en separe entierement lors qu'on dissout l'assemblage de ses organes.

ARTICLE XXXI.

Qu'il y a une petite glande dans le cerveau en laquelle l'ame exerce ses fonctions, plus particulièrement que dans les autres parties.

IL est besoin aussi de sçavoir que bien que l'ame soit jointe à tout le corps, il y a neantmoins en luy quelque partie, en laquelle elle exerce ses fonctions plus particulièrement qu'en tous les autres. Et on croit communément que cette partie est le cerveau, ou peut-estre le cœur; le cerveau, à cause que c'est à luy que se rapportent les organes des sens; & le cœur, à cause que c'est comme en luy qu'on sent les passions. Mais en examinant la chose avec soin, il me semble avoir évidemment reconnu, que la partie du corps en laquelle l'ame exerce immédiatement ses fonctions, n'est nullement le cœur; ny

46 DES PASSIONS
ny aussi tout le cerveau, mais seulement la plus interieure de ses parties, qui est une certaine glande fort petite, située dans le milieu de sa substance, & tellement suspenduë au dessus du conduit, par lequel les esprits de ses cavitez anterieures ont communication avec ceux de la posterieure, que les moindres mouvemens qui sont en elle, peuvent beaucoup pour changer le cours de ces esprits, & reciproquement que les moindres changemens qui arrivent au cours des esprits, peuvent beaucoup pour changer les mouvemens de cette glande.

ARTICLE XXXII.

Comment on connoist que cette glande est le principal siege de l'ame.

LA raison qui me persuade que l'ame ne peut avoir en tout le corps aucun autre lieu que cette glande

PREMIERE PARTIE. 47
glande, où elle exerce immédiatement ses fonctions, est que je considere que les autres parties de nostre cerveau sont toutes doubles, comme aussi nous avons deux yeux, deux mains, deux oreilles, & enfin tous les organes de nos sens exterieurs sont doubles; Et que d'autant que nous n'avons qu'une seule & simple pensée d'une mesme chose en mesme temps, il faut necessairement qu'il y ait quelque lieu où les deux images qui viennent par les deux yeux, ou les deux autres impressions qui viennent d'un seul objet par les doubles organes des autres sens, se puissent assembler en une avant qu'elles parviennent à l'ame, afin qu'elles ne luy representent pas deux objets au lieu d'un. Et on peut aysément concevoir que ces images ou autres impressions se réunissent en cette glande, par l'entremise des esprits qui remplissent les cavitez du

48 DES PASSIONS
du cerveau ; mais il n'y a aucun
autre endroit dans le corps, où el-
les puissent ainsi estre unies, sinon
en suite de ce qu'elles le font en
cette glande.

ARTICLE XXXIII.

*Que le siege des passions n'est pas dans
le cœur.*

POUR l'opinion de ceux qui pen-
sent que l'ame reçoit ses pas-
sions dans le cœur, elle n'est aucu-
nement considerable ; car elle n'est
fondée que sur ce que les passions
y font sentir quelque alteration :
& il est aisé à remarquer que cette
alteration n'est sentie comme dans
le cœur, que par l'entremise d'un
petit nerf qui descend du cerveau
vers luy ; ainsi que la douleur est
sentie comme dans le pied, par
l'entremise des nerfs du pied ; &
les astres sont apperceus comme
dans le Ciel, par l'entremise de leur
lu-

PREMIERE PARTIE. 49
lumiere & des nerfs optiques : en
forte qu'il n'est pas plus necessaire
que nostre ame exerce immediat-
ment ses fonctions dans le cœur,
pour y sentir ses passions, qu'il est
necessaire qu'elle soit dans le Ciel
pour y voir les astres.

ARTICLE XXXIV.

*Comment l'ame & le corps agissent l'un
contre l'autre.*

CONCEVONS donc icy que l'ame
a son siege principal dans la
petite glande qui est au milieu du
cerveau, d'où elle rayonne en tout
le reste du corps par l'entremise
des esprits, des nerfs, & mesme
du sang, qui participant aux im-
pressions des esprits, les peut por-
ter par les arteres en tous les mem-
bres. Et nous souvenant de ce qui
a esté dit cy-dessus de la machine
de nostre corps, à sçavoir que les
petits filets de nos nerfs sont telle-
ment

50 DES PASSIONS
ment distribuez en toutes ses parties, qu'à l'occasion des divers mouvemens qui y sont excitez par les objets sensibles, ils ouvrent diversément les pores du cerveau. Ce qui fait que les esprits animaux, contenus en ses cavitez entrent diversément dans les muscles; au moyen dequoy ils peuvent mouvoir les membres en toutes les diverses façons qu'ils sont capables d'estre méus; & aussi que toutes les autres causes, qui peuvent diversément mouvoir les esprits, suffisent pour les conduire en divers muscles. Adjoustrons icy que la petite glande qui est le principal siege de l'ame, est tellement suspenduë entre les cavitez qui contiennent ces esprits, qu'elle peut estre meüë par eux en autant de diverses façons, qu'il y a de diversitez sensibles dans les objets: Mais qu'elle peut aussi estre diversément meüë par l'ame, laquelle est de tel-

le

PREMIERE PARTIE. 51
le nature qu'elle reçoit autant de diverses impressions en elle; c'est à dire, qu'elle a autant de diverses perceptions, qu'il arrive de divers mouvemens en cette glande. Comme aussi reciproquement la machine du corps est tellement composée, que de cela seul que cette glande est diversément meüë par l'ame, ou par telle autre cause que ce puisse estre, elle pousse les esprits qui l'entourent vers les pores du cerveau, qui les conduisent par les nerfs dans les muscles; au moyen dequoy elle leur fait mouvoir les membres.

ARTICLE XXXV.

*Exemple de la façon que les impressions
des objets s'unissent en la glande
qui est au milieu du
cerveau.*

Ainsi par exemple, si nous voyons quelque animal venir vers

D 2

nous,

52 DES PASSIONS
nous, la lumiere reflexchie de son
corps en peint deux images, une
en chacun de nos yeux; & ces deux
images en forment deux autres,
par l'entremise des nerfs optiques,
dans la superficie interieure du cer-
veau, qui regarde ses concavitez;
puis delà, par l'entremise des esprits
dont ces cavitez sont remplies, ces
images rayonnent en telle sorte
vers la petite glande que ces esprits
environnent, que le mouvement
qui compose chaque point de l'une
des images, tend vers le mesme
point de la glande, vers lequel tend
le mouvement, qui forme le point
de l'autre image, lequel represente
la mesme partie de cet animal; au
moyen dequoy les deux images qui
sont dans le cerveau n'en compo-
sent qu'une seule sur la glande,
qui agissant immediatement con-
tre l'ame, luy fait voir la figure de
cet animal.

A R-

PREMIERE PARTIE. 53

ARTICLE XXXVI.

*Exemple de la façon que les Passions
sont excitées en l'ame.*

ET outre cela si cette figure est
fort estrange & fort effroyable;
c'est à dire, si elle a beaucoup
de raport avec les choses qui ont
esté auparavant nuisibles au corps,
cela excite en l'ame la passion de la
crainte, & en suite celle de la har-
dieffe, ou bien celle de la peur &
de l'espouvante, selon le divers
temperament du corps, ou la for-
ce de l'ame, & selon qu'on s'est au-
paravant garenty par la defense ou
par la fuite, contre les choses nui-
sibles ausquelles l'impression pre-
sente a du rapport. Car cela rend
le cerveau tellement disposé en
quelques hommes, que les esprits
reflexchis de l'image ainsi formée
sur la glande, vont delà se rendre,
partie dans les nerfs qui servent à

D 3 tour.

54 DES PASSIONS
tourner le dos & remuer les jam-
bes pour s'en fuyr ; & partie en
ceux qui eslargissent ou estre-
cissent tellement les orifices du cœur,
ou bien qui agitent tellement les
autres parties d'où le sang luy est
envoyé , que ce sang y estant ra-
refié d'autre façon que de coustu-
me , il envoie des esprits au cer-
veau , qui sont propres à entrete-
nir & fortifier la passion de la peur ;
c'est à dire , qui sont propres à te-
nir ouverts , ou bien à ouvrir dere-
chef les pores du cerveau qui les
conduisent dans les mesmes nerfs.
Car de cela seul que ces esprits
entrent en ces pores , ils excitent
un mouvement particulier en cer-
te glande , lequel est institué de
la nature ; pour faire sentir à l'a-
me cette passion. Et pource que
ces pores se rapportent principale-
ment aux petits nerfs , qui servent
à reserrer ou eslargir les orifices
du cœur , cela fait que l'ame la
sent

PREMIERE PARTIE. 55
sent principalement comme dans
le cœur.

ARTICLE XXXVII.

*Comment il paroist qu'elles sont toutes
causées par quelque mouvement
des esprits.*

ET pource que le semblable ar-
rive en toutes les autres pas-
sions , à sçavoir qu'elles sont prin-
cipalement causées par les esprits
contenus dans les cavitez du cer-
veau , entant qu'ils prennent leur
cours vers les nerfs , qui servent à
eslargir ou estre-
cir les orifices du
cœur , ou à pousser diversement
vers luy le sang qui est dans les au-
tres parties , ou en quelque autre
façon que ce soit à entretenir la
mesme passion : On peut claire-
ment entendre de cecy , pourquoy
j'ay mis cy-dessus en leur definition,
qu'elles sont causées par quelque
mouvement particulier des esprits.

ARTICLE XXXVIII.

Exemple des mouvemens du corps qui accompagnent les passions, & ne dépendent point de l'ame.

AV reste en mesme façon que le cours que prennent ces esprits vers les nerfs du cœur, suffit pour donner le mouvement à la glande, par lequel la peur est mise dans l'ame; ainsi aussi par cela seul que quelques esprits vont en mesme temps vers les nerfs, qui servent à remuer les jambes pour fuir, ils causent un autre mouvement en la mesme glande, par le moyen duquel l'ame sent & apperçoit cette fuite, laquelle peut en cette façon estre excitée dans le corps, par la seule disposition des organes, & sans que l'ame y contribuë.

AR-

ARTICLE XXXIX.

Comment une mesme cause peut exciter diverses passions en divers hommes.

LA mesme impression que la presence d'un objet effroyable fait sur la glande, & qui cause la peur en quelques hommes, peut exciter en d'autres le courage & la hardiesse: dont la raison est, que tous les cerveaux ne sont pas disposez en mesme façon; & que le mesme mouvement de la glande, qui en quelques uns excite la peur, fait dans les autres que les esprits entrent dans les pores du cerveau, qui les conduisent partie dans les nerfs qui servent à remuer les mains pour se deffendre, & partie en ceux qui agitent & poussent le sang vers le cœur, en la façon qui est requise pour produire des esprits propres à continuer cette deffense, & en retenir la volonté.

D 5

AR-

ARTICLE XL.

Quel est le principal effect des passions.

CAr il est besoin de remarquer que le principal effect de toutes les passions dans les hommes, est qu'elles incitent & disposent leur ame à vouloir les choses auxquelles elles preparent leur corps: En sorte que le sentiment de la peur l'incite à vouloir fuyr, celui de la hardiesse à vouloir combattre: & ainsi des autres.

ARTICLE XLI.

Quel est le pouvoir de l'ame au regard du corps.

MAis la volonté est tellement libre de sa nature, qu'elle ne peut jamais estre contrainte: & des deux sortes de pensées que j'ay distinguées en l'ame, dont les unes sont

font ses actions, à sçavoir ses volontez; les autres ses passions, en prenant ce mot en sa plus generale signification, qui comprend toutes sortes de perceptions; Les premieres sont absolument en son pouvoir, & ne peuvent qu'indirectement estre changées par le corps; comme au contraire les dernieres dépendent absolument des actions qui les produisent, & elles ne peuvent qu'indirectement estre changées par l'ame, excepté lors qu'elle est elle-mesme leur cause. Et toute l'action de l'ame consiste en ce que par cela seul qu'elle veut quelque chose, elle fait que la petite glande, à qui elle est estroitement jointe, se meut en la façon qui est requise pour produire l'effect qui se rapporte à cette volonté.

ARTICLE XLII.

Comment on trouve en sa memoire les choses dont on veut se souvenir.

Ainsi lors que l'ame veut se souvenir de quelque chose, cette volonté fait que la glande se penchant successivement vers divers costez, pousse les esprits vers divers endroits du cerveau, jusques à ce qu'ils rencontrent celuy où sont les traces que l'objet dont on veut se souvenir y a laissées. Car ces traces ne sont autre chose sinon que les pores du cerveau, par où les esprits ont auparavant pris leur cours, à cause de la presence de cet objet, ont acquis par cela une plus grande facilité que les autres, à estre ouverts derechef en mesme façon, par les esprits qui viennent vers eux: En sorte que ces esprits rencontrant ces pores, entrent dedans plus facilement que dans les

les autres: au moyen dequoy ils excitent vn mouvement particulier en la glande, lequel represente à l'ame le mesme objet, & luy fait connoistre qu'il est celuy duquel elle vouloit se souvenir.

ARTICLE XLIII.

Comment l'ame peut imaginer estre attentive, & mouvoir le corps.

Ainsi quand on veut imaginer quelque chose qu'on n'a jamais veüe, cette volonté à la force de faire que la glande se meut en la façon qui est requise, pour pousser les esprits vers les pores du cerveau, par l'ouverture desquels cette chose peut estre representée. Ainsi quaud on veut arrester son attention à considerer quelque temps un mesme objet, cette volonté retient la glande pendant ce temps-là, panchée vers un mesme costé. Ainsi enfin quand on veut

mar-

marcher, ou mouvoir son corps en quelque autre façon, cette volonté fait que la glande pousse les esprits vers les muscles qui seruent à cét effect.

ARTICLE XLIV.

Que chaque volonté est naturellement iointe à quelque mouvement de la glande ; mais que par industrie ou par habitude on la peut ioindre à d'autres.

TOutefois ce n'est pas toujours la volonté d'exciter en nous quelque mouvement, ou quelque autre effect, qui peut faire que nous l'excitons : mais cela change selon que la nature ou l'habitude ont diuersement joint chaque mouvement de la glande à chaque pensée. Ainsi par exemple, si on veut disposer ses yeux à regarder un objet fort esloigné, cette volonté fait que leur prunelle s'eslargit ;

& si

& si on les veut disposer à regarder un objet fort proche, cette volonté fait qu'elle s'estrecit. Mais si on pense seulement à eslargir la prunelle, on a beau en auoir la volonté, on ne l'eslargit point pour cela : d'autant que la nature n'a pas joint le mouvement de la glande, qui sert à pousser les esprits vers le nerf optique en la façon qui est requise pour eslargir ou estrecir la prunelle, avec la volonté de l'eslargir ou estrecir, mais bien avec celle de regarder des objets esloignez ou proches. Et lors qu'en parlant nous ne pensons qu'au sens de ce que nous voulons dire, cela fait que nous remuons la langue & les lèvres beaucoup plus promptement & beaucoup mieux, que si nous pensions à les remuer en toutes les façons qui sont requises pour proferer les mesmes paroles. D'autant que l'habitude, que nous auons acquise en apprenant

nant

64 DES PASSIONS
nant à parler , a fait que nous
avons joint l'action de l'ame , qui
par l'entremise de la glande peut
mouvoir la langue & les lèvres,
avec la signification des paroles,
qui suivent de ces mouvemens,
plustost qu'avec les mouvemens
mesmes.

ARTICLE XLV.

*Quel est le pouvoir de l'ame au regard
de ses passions.*

NOS passions ne peuvent pas
aussi directement estre exci-
tées ny ostées par l'action de no-
stre volonté ; mais elles peuvent
l'estre indirectement par la repre-
sentation des choses qui ont cou-
stume d'estre jointes avec les pas-
sions que nous voulons avoir , &
qui sont contraires à celles que
nous voulons rejeter. Ainsi pour
exciter en soy la hardiesse & oster
la peur , il ne suffit pas d'en avoir
la

PREMIERE PARTIE. 65
la volonté, mais il faut s'appliquer
à considerer les raisons, les objets,
ou les exemples , qui persuadent
que le peril n'est pas grand ; qu'il y
a tousjours plus de seureté en la
defense qu'en la fuite ; qu'on aura
de la gloire & de la joye d'avoir
vaincu , au lieu qu'on ne peut at-
tendre que du regret & de la honte
d'avoir fuy , & choses semblables.

ARTICLE XLVI.

*Quelle est la raison qui empesche que
l'ame ne puisse entierement
disposer de ses passions.*

ET il y a une raison particuliere
qui empesche l'ame de pou-
voir promptement changer ou ar-
rester ses passions , laquelle m'a
donné sujet de mettre cy-dessus en
leur definition qu'elles sont non
seulement causées , mais aussi en-
tretienues & fortifiées , par quel-
que mouvement particulier des
E esprits.

66 DES PASSIONS
esprits. Cette raison est, qu'elles
sont presque toutes accompagnées
de quelque émotion qui se fait
dans le cœur, & par conséquent
aussi en tout le sang & les esprits,
en sorte que jusques à ce que cette
émotion ait cessé, elles demeurent
présentes à nostre pensée, en mes-
me façon que les objets sensibles y
sont présents, pendant qu'ils agis-
sent contre les organes de nos sens.
Et comme l'ame en se rendant fort
attentive à quelque autre chose
peut s'empescher d'ouyr un petit
bruit, ou de sentir une petite dou-
leur, mais ne peut s'empescher
en mesme façon d'ouyr le tonner-
re, ou de sentir le feu qui brulle
la main: Ainsi elle peut aysément
surmonter les moindres passions,
mais non pas les plus violentes &
les plus forts, sinon apres que
l'émotion du sang & des esprits
est appaisée. Le plus que la volon-
té puisse faire, pendant que cette
émo-

PREMIERE PARTIE. 67
émotion est en sa vigueur, c'est de
ne pas consentir à ses effets, & de
retenir plusieurs des mouvemens
auxquels elle dispose le corps. Par
exemple, si la colere fait lever la
main pour fraper, la volonté peut
ordinairement la retenir, si la peur
incite les jambes à fuyr la volonté
les peut arrester, & ainsi des autres.

ARTICLE XLVII.

*En quoy consistent les combats qu'on a
coustume d'imaginer entre la
partie inferieure & la su-
perieure de l'ame.*

ET ce n'est qu'en la repugnâce,
qui est entre les mouvemens
que le corps par ses esprits, & l'a-
me par sa volonté, tendent à exci-
ter en mesme temps dans la glande,
que consistent tous les combats
qu'on a coustume d'imaginer,
entre la partie inferieure de l'ame,
E 2 qu'on

qu'on nomme sensitive, & la supérieure qui est raisonnable; ou bien entre les appetits naturels & la volonté. Car il n'y a en nous qu'une seule ame, & cette ame n'a en soy aucune diversité de parties; la mesme qui est sensitive, est raisonnable, & tous ses appetits sont des volontez. L'erreur qu'on a commise en luy faisant jouer divers personnages, qui sont ordinairement contraires les uns aux autres, ne vient que de ce qu'on n'a pas bien distingué ses fonctions d'avec celles du corps, auquel seul on doit attribuer, tout ce qui peut estre remarqué en nous qui repugne à nostre raison. En sorte qu'il n'y a point en cecy d'autre combat, sinon que la petite glande qui est au milieu du cerveau, pouvant estre poussée d'un costé par l'ame, & de l'autre par les esprits animaux, qui ne sont que des corps, ainsi que j'ay dit cy-dessus, il arrive sou-

souvent que ces deux impulsions sont contraires, & que la plus forte empesche l'effet de l'autre. Or on peut distinguer deux sortes de mouvemens, excitez par les esprits dans la glande; les uns representent à l'ame les objets qui meuvêt les sens, ou les impressions qui se rencontrent dans le cerveau, & ne font aucun effort sur sa volonté; les autres y font quelque effort, à sçavoir ceux qui causent les passions ou les mouvemens du corps qui les accompagnent. Et pour les premiers, encore qu'ils empeschent souvent les actions de l'ame, ou bien qu'ils soyent empeschés par elles, toutefois à cause qu'ils ne sont pas directement contraires, on n'y remarque point de combat. On en remarque seulement entre les derniers & les volontez qui leur repugnent; par exemple, entre l'effort dont les esprits poussent la glande pour cau-

70 DES PASSIONS
fer en l'ame le desir de quelque chose, & celuy dont l'ame la repousse par la volonté qu'elle a de fuir la mesme chose. Et ce qui fait principalement paroistre ce combat, c'est que la volonté n'ayant pas le pouvoir d'exciter directement les passions, ainsi qu'il a desja esté dit, elle est contrainte d'user d'industrie, & de s'appliquer à considerer successivement diverses choses; dont s'il arrive que l'une ait la force de changer pour un moment le cours des esprits, il peut arriver que celle qui suit ne l'a pas, & qu'ils le reprennent aussitost apres, à cause que la disposition qui a precedé dans les nerfs, dans le cœur, & dans le sang, n'est pas changée: ce qui fait que l'ame se sent poussée presque en mesme temps à desirer & ne desirer pas une mesme chose: Et c'est delà qu'on a pris occasion d'imaginer en elle deux puissances qui se combattent.

PREMIERE PARTIE. 71
tent. Toutefois on peut encore concevoir quelque combat, en ce que souvent la mesme cause, qui excite en l'ame quelque passion, excite aussi certains mouvemens dans le corps, auxquels l'ame ne contribuë point, & lesquels elle arreste ou tasche d'arrester si-tost qu'elle les apperçoit: comme on esprouve lors que ce qui excite la peur, fait aussi que les esprits entrent dans les muscles qui servent à remuer les jambes pour fuir, & que la volonté qu'on a d'estre hardy les arreste.

ARTICLE XLVIII.

En quoy on connoist la force ou la foiblesse des ames, & quel est le mal des plus foibles.

OR c'est par le succez de ces combats que chacun peut connoistre la force ou la foiblesse de son ame. Car ceux en qui naturel-

turellement la volonté peut le plus aysément vaincre les passions, & arrester les mouvemens du corps qui les accompagnent, ont sans doute les ames les plus fortes. Mais il y en a qui ne peuvent esprouver leur force, pource qu'ils ne font jamais combattre leur volonté avec ses propres armes, mais seulement avec celles que luy fournissent quelques passions pour resister à quelques autres. Ce que je nomme ses propres armes, sont des jugemens fermes & déterminés touchant la connoissance du bien & du mal, suivant lesquels elle a résolu de conduire les actions de sa vie. Et les ames les plus foibles de toutes, sont celles dont la volonté ne se détermine point ainsi à suivre certains jugemens, mais se laisse continuellement emporter aux passions présentes, lesquelles estant souvent contraires les unes aux autres, la tirent tour à tour à leur party,

ty, & l'employant à combattre contre elle-mesme, mettent l'ame au plus déplorable estat qu'elle puisse estre. Ainsi lors que la peur represente la mort comme un mal extrême, & qui ne peut estre évité que par la fuite, si l'ambition d'autre costé represente l'infamie de cette fuite, comme un mal pire que la mort: Ces deux passions agitent diversement la volonté, laquelle obeissant tantost à l'une, tantost à l'autre, s'oppose continuellement à soy-mesme, & aussi rend l'ame esclave & mal-heureuse.

ARTICLE XLIX.

Que la force de l'ame ne suffit pas sans la connoissance de la verité.

IL est vray qu'il y a fort peu d'hommes si foibles & irresolus, qu'ils ne vueillent rien que ce que leur passion presente leur dicte. La

pluspart ont des jugemens déterminés, suivant lesquels ils reglent une partie de leurs actions. Et bien que souvent ces jugemens soient faux, & mesme fondez sur quelques passions, par lesquelles la volonté s'est auparavant laissée vaincre ou seduire; toutefois à cause qu'elle continuë de les suivre, lors que la passion qui les a causez est absente, on les peut considerer comme ses propres armes, & penser que les ames sont plus fortes ou plus foibles, à raison de ce qu'elles peuvent plus ou moins suivre ces jugemens, & resister aux passions presentes qui leur sont contraires. Mais il y a pourtant grande difference entre les resolutions qui procedent de quelque fausse opinion, & celles qui ne sont appuyées que sur la connoissance de la verité: d'autant que si on suit ces dernieres, on est assuré de n'en avoir jamais de regret, ny de repentir; au lieu

lieu qu'on en a tousjours d'avoir suivy les premieres, lors qu'on en descouvre l'erreur.

ARTICLE L.

Qu'il n'y a point d'ame si foible, qu'elle ne puisse estant bien conduite acquiescer un pouvoir absolu sur ses passions.

ET il est utile icy de sçavoir, que cōme il a déjà esté dit cy-dessus, encore que chaque mouvement de la glande semble avoir esté joint par la nature à chacune de nos pensées, dès le commencement de nostre vie, on les peut toutefois joindre à d'autres par habitude; Ainsi que l'experience fait voir aux paroles, qui excitent des mouvemens en la glande, lesquels selon l'institution de la nature ne representent à l'ame que leur son, lors qu'elles sont proferées de la voix, ou la figure de leurs lettres, lors

76 DES PASSIONS
lors qu'elles sont escrites, & qui
neantmoins par l'habitude qu'on a
acquise en pensant à ce qu'elles si-
gnifient, lors qu'on a oüy leur son,
ou bien qu'on a veu leurs lettres,
ont coustume de faire concevoir
cette signification, plustost que la
figure de leurs lettres, ou bien le
son de leurs syllabes. Il est utile
aussi de sçavoir, qu'encore que les
mouvements tant de la glande que
des esprits & du cerveau, qui re-
presentent à l'ame certains objets,
soient naturellement joints avec
ceux qui excitent en elle certaines
passions, ils peuvent toutefois par
habitude en estre separez, & joints
à d'autres fort differens; Et mes-
me que cette habitude peut estre
acquise par une seule action, & ne
requiert point un long usage. Ainsi
lors qu'on rencontre inopinément
quelque chose de fort sale, en une
viande qu'on mange avec appetit,
la surprise de cette rencontre peut
tel-

PREMIERE PARTIE. 77
tellement changer la disposition
du cerveau, qu'on ne pourra plus
voir par apres de telle viande qu'a-
vec horreur, au lieu qu'on la man-
geoit auparavant avec plaisir. Et
on peut remarquer la mesme cho-
se dans les bestes; car encore qu'el-
les n'ayent point de raison, ny peut-
estre aussi aucune pensée, tous les
mouvements des esprits & de la
glande, qui excitent en nous les
passions, ne laissent pas d'estre en
elles, & d'y servir à entretenir &
fortifier, non pas comme en nous
les passions, mais les mouvements
des nerfs & des muscles, qui ont
coustume de les accompagner.
Ainsi lors qu'un chien voit une
perdrix, il est naturellement por-
té à courir vers elle, & lors qu'il oit
tirer un fuzil, ce bruit l'incite na-
turellement à s'enfuyr: mais neant-
moins on dresse ordinairement les
chiens couchans en telle sorte, que
la veüe d'une perdrix fait qu'ils
s'arre-

78 DES PASS. PREM. PART.
s'arrestent , & que le bruit qu'ils
oyent apres, lors qu'on tire sur elle,
fait qu'ils y accourent. Or ces cho-
ses sont utiles à sçavoir, pour don-
ner le courage à un chacun d'estu-
dier à regler ses passions. Car puis
qu'on peut avec un peu d'industrie
changer les mouvemens du cer-
veau , dans les animaux dépour-
vus de raison, il est évident qu'on
le peut encore mieux dans les
hommes; & que ceux mesmes qui
ont les plus foibles ames , pour-
roient acquerir un empire tres-ab-
solu sur toutes leurs passions, si on
employoit assez d'industrie à les
dresser, & à les conduire.

L E S


79
L E S
P A S S I O N S
D E L' A M E.

SECONDE PARTIE,

Du nombre & de l'ordre des
Passions, & l'explication
des six primitives.

ARTICLE LI.

*Quelles sont les premieres causes
des passions.*

 N connoist de ce qui a
esté dit cy-dessus, que la
derniere & plus prochai-
ne cause des passions de
l'ame , n'est autre que l'agitation,
dont les esprits meuvent la petite
glande qui est au milieu du cer-
veau. Mais cela ne suffit pas pour
les pouvoir distinguer les unes des
au-

autres: Il est besoin de rechercher leurs sources, & d'examiner leurs premieres causes. Or encore qu'elles puissent quelquefois estre causées par l'action de l'ame, qui se détermine à concevoir tels ou tels objets; Et aussi par le seul temperament du corps, ou par les impressions qui se rencontrent fortuitement dans le cerveau, comme il arrive lors qu'on se sent triste ou joyeux sans en pouvoir dire aucun sujet; Il paroist neantmoins par ce qui a esté dit, que toutes les mesmes peuvent aussi estre excitées par les objets qui meuvent les sens, & que ces objets sont leurs causes plus ordinaires & principales: D'où il suit que pour les trouver toutes, il suffit de considerer tous les effets de ces objets.

A R-

ARTICLE LII.

Quel est leur usage, & comment on les peut dénombrer.

LE remarque outre cela, que les objets qui meuvent les sens, n'excitent pas en nous diverses passions à raison de toutes les diversitez qui sont en eux, mais seulement à raison des diverses façons qu'ils nous peuvent nuire ou profiter, ou bien en general estre importants; Et que l'usage de toutes les passions consiste en cela seul, qu'elles disposent l'ame à vouloir les choses que la nature dicte nous estre utiles, & à persister en cette volonté; comme aussi la mesme agitation des esprits, qui a coustume de les causer, dispose le corps aux mouvemens qui servent à l'exécution de ces choses. C'est pourquoy afin de les dénombrer, il faut seulement examiner par ordre,

F dre,

82 DES PASSIONS
dre, en combien de diverses fa-
çons qui nous importent nos sens
peuvent estre meus par leurs ob-
jets. Et je feray icy le dénombrement de toutes les principales pas-
sions selon l'ordre qu'elles peuvent
ainsi estre trouvées.

*L'ordre & le dénombrement
des Passions.*

ARTICLE LIII.

L'Admiration.

LOrs que la premiere rencon-
tre de quelque objet nous
surprend, & que nous le iugeons
estre nouveau, ou fort different de
ce que nous connoissons aupara-
vant, ou bien de ce que nous sup-
posions qu'il deuoit estre, cela fait
que nous l'admirons & en sommes
estonnez. Et pour ce que cela peut
arriuer avant que nous connoissions
aucunement si cét objet nous est
con-

SECONDE PARTIE. 83
convenable, ou s'il ne l'est pas, il
me semble que l'Admiration est la
premiere de toutes les passions. Et
elle n'a point de contraire, à cause
que si l'objet qui se presente n'a
rien en soy qui nous surprenne,
nous n'en sommes aucunement
émeus, & nous le considerons sans
passion.

ARTICLE LIV.

*L'estime & le Mespris, la Generosité
ou l'Orgueil, & l'Humilité
ou la Bassesse.*

Al'Admiration est jointe l'E-
stime ou le Mespris, selon
que c'est la grandeur d'un objet ou
sa petitesse que nous admirons. Et
nous pouvons ainsi nous estimer
ou mespriser nous-mesmes: d'où
viennent les passions, & en suite
les habitudes de Magnanimité ou
d'Orgueil, & d'Humilité ou de
Bassesse.

ARTICLE LV.

La Veneration & le Dedain.

MAis quand nous estimons ou mesprifons d'autres objets, que nous considerons comme des causes libres capables de faire du bien ou du mal, de l'Estime vient la Veneration, & du simple mespris le Dedain.

ARTICLE LVI.

L'Amour & la Haine.

OR toutes les passions precedentes peuvēt estre excitées en nous, sans que nous apperceviōs en aucune façon si l'objet qui les cause est bon ou mauvais. Mais lors qu'une chose nous est representée comme bonne à nostre égard; c'est à dire, comme nous estant convenable, cela nous fait avoir pour elle de l'Amour; Et lors qu'elle

SECONDE PARTIE. 85
qu'elle nous est representée comme mauvaise ou nuisible; cela nous excite à la Haine.

ARTICLE LVII.

Le Desir.

DE la mesme consideration du bien & du mal naissent toutes les autres passions; mais afin de les mettre par ordre, je distingue les temps, & considerant qu'elles nous portent bien plus à regarder l'avenir que le present ou le passé, je commence par le Desir. Car non seulement lors qu'on desire acquerir un bien qu'on n'a pas encore, ou bien eviter un mal qu'on juge pouvoir arriver; mais aussi lors qu'on ne souhaite que la conservation d'un bien, ou l'absence d'un mal, qui est tout ce à quoy se peut estendre cette passion, il est evident qu'elle regarde tousjours l'avenir.

ARTICLE LVIII.

*L'Espérance, la Crainte, la Jalousie,
la Sécurité, & le Desespoir.*

IL suffit de penser que l'acquisition d'un bien ou la fuite d'un mal est possible, pour estre incité à la desirer. Mais quand on considere outre cela, s'il y a beaucoup ou peu d'apparence qu'on obtienne ce qu'on desire, ce qui nous represente qu'il y en a beaucoup, excite en nous l'Espérance, & ce qui nous represente qu'il y en a peu, excite la Crainte: dont la Jalousie est vne espece. Et lors que l'Espérance est extrême, elle change de nature, & se nomme Sécurité ou Assurance. Comme au contraire l'extrême Crainte devient Desespoir.

AR-

ARTICLE LIX.

*L'Irresolution, le Courage, la Hardiesse, l'Emulation, la Lascheté,
& l'Espouuante.*

ET nous pouvons ainsi esperer & craindre, encore que l'évenement de ce que nous attendons ne dépende aucunement de nous: Mais quand il nous est representé comme en dépendant, il peut y avoir de la difficulté en l'élection des moyens, ou en l'execution. De la premiere vient l'Irresolution, qui nous dispose à deliberer & prendre conseil. A la derniere s'oppose le Courage, ou la Hardiesse, dont l'Emulation est une espece. Et la Lascheté est contraire au courage, comme la Peur ou l'Espouuante à la Hardiesse.

F 4

AR-

ARTICLE LX.

Le Remors.

ET si on s'est déterminé à quelque action, avant que l'Irresolution fust ostée, cela fait naître le Remors de conscience : lequel ne regarde pas le temps à venir, comme les passions precedentes, mais le present ou le passé.

ARTICLE LXI.

La Joye & la Tristesse.

ET la consideration du bien present excite en nous de la Joye, celle du mal de la Tristesse, lors que c'est un bien ou un mal qui nous est representé comme nous appartenant.

AR-

ARTICLE LXII.

La Moquerie, l'Envie, la Pitié.

MAis lors qu'il nous est representé comme appartenant à d'autres hommes; nous pouvons les en estimer dignes ou indignes : Et lors que nous les en estimons dignes, cela n'excite point en nous d'autre passion que la Joye, entant que c'est pour nous quelque bien de voir que les choses arrivent comme elles doivent. Il y a seulement cette difference, que la joye qui vient du bien est serieuse; au lieu que celle qui vient du mal est accompagnée de Ris & de Moquerie. Mais si nous les en estimons indignes, le bien excite l'Envie, & le mal la Pitié, qui sont des especes de tristesse. Et il est à remarquer que les mesmes passions qui se rapportent aux biens ou aux maux presens, peuvent souvent

F 5

aussi

90 DES PASSIONS
aussi estre rapportées à ceux qui
sont à venir, entant que l'opinion
qu'on a qu'ils a viendront, les re-
presente comme presens.

ARTICLE LXIII.

*La Satisfaction de soy-mesme, &
le Repentir.*

NOus pouvons aussi confide-
rer la cause du bien ou du
mal, tant present que passé. Et
le bien qui a esté fait par nous-
mesmes nous donne une satisfac-
tion interieure, qui est la plus
douce de toutes les passions: Au
lieu que le mal excite le Repentir,
qui est la plus amere.

ARTICLE LXIV.

La Faveur, & la Reconnoissance.

MAis le bien qui a esté fait par
d'autres, est cause que nous
avons pour eux de la Faveur, en-
c

SECONDE PARTIE. 91
core que ce ne soit point à nous
qu'il ait esté fait; Et si c'est à nous,
à la Faveur nous joignons la Re-
connoissance.

ARTICLE LXV.

L'Indignation & la Colere.

TOut de mesme le mal fait par
d'autres, n'estant point rap-
porté à nous, fait seulement que
nous avons pour eux de l'indigna-
tion; Et lors qu'il y est rapporté, il
émeut aussi la Colere.

ARTICLE LXVI.

La Gloire, & la Honte.

DE plus le bien qui est, ou qui
a esté en nous, estant rappor-
té à l'opinion que les autres en
peuvent avoir, excite en nous de
la Gloire; Et le mal de la Honte.

ARTICLE LXVII.

Le Degoust, le Regret, & l'Allegresse.

ET quelquefois la durée du bien cause l'Ennuy, ou le Degoust; au lieu que celle du mal diminuë la Tristesse. Enfin du bien passé vient le Regret, qui est une espece de Tristesse; Et du mal passé vient l'Allegresse, qui est une espece de Ioye.

ARTICLE LXVIII.

Pourquoy ce dénombrement des Passions est different de celuy qui est communement receu.

VOyla l'ordre qui me semble estre le meilleur pour dénombrer les Passions. En quoy je sçay bien que ie m'éloigne de l'opinion de tous ceux qui en ont cy-devant escrit; Mais ce n'est pas sans grâde raison. Car ils tirent leur dénom-

SECONDE PARTIE. 93
 nombrement de ce qu'ils distinguent en la partie sensitive de l'ame deux appetits, qu'ils nomment, l'un *Concupiscible*, l'autre *Irascible*. Et pource que je ne connois en l'ame aucune distinction de parties, ainsi que j'ay dit cy-dessus, cela me semble ne signifier autre chose sinon qu'elle a deux facultez, l'une de desirer, l'autre de se fascher; & à cause qu'elle a en mesme façon les facultez d'admirer, d'aymer, d'esperer, de craindre, & ainsi de recevoir en soy chacune des autres passions, ou de faire les actions auxquelles ces passions la pouissent, je ne voy pas pourquoy ils ont voulu les rapporter toutes à la concupiscence ou à la colere. Outre que leur dénombrement ne comprend point toutes les principales passions, comme je croy que fait cettuy-cy. Je parle seulement des principales, à cause qu'on en pourroit encore distinguer plusieurs autres
 plus

94 DES PASSIONS
plus particulieres, & leur nombre
est indefiny.

ARTICLE LXIX.

Qu'il n'y a que six Passions primitives.

MAis le nombre de celles qui
sont simples & primitives
n'est pas fort grand. Car en faisant
une reueuë sur toutes celles que
j'ay dénombrées, on peut aysément
remarquer qu'il n'y en a que six qui
soient telles ; à sçavoir l'Admira-
tion, l'Amour, la Haine, le Desir,
la Joye, & la Tristesse ; Et que tou-
tes les autres sont composées de
quelques unes de ces six, ou bien
en sont des especes. C'est pout-
quoy afin que leur multitude
n'embarasse point les lecteurs, je
traiteray icy separement des six
primitives ; & par apres je feray
voir en quelle façon toutes les au-
tres en tirent leur origine.

A R-

SECONDE PARTIE. 95

ARTICLE LXX.

De l'Admiration.

Sa definition & sa cause.

L'Admiration est une subite
surprise de l'ame, qui fait
qu'elle se porte à considerer avec
attention les objects qui luy sem-
blent rares & extraordinaires. Ainsi
elle est causée premierement par
l'impression qu'on a dans le cer-
veau, qui represente l'objet com-
me rare, & par consequent digne
d'estre fort consideré ; puis en suite
par le mouvement des esprits, qui
sont disposez par cette impression à
tendre avec grande force vers
l'endroit du cerveau où elle est,
pour l'y fortifier & conserver: com-
me aussi ils sont disposez par elle à
passer delà dans les muscles, qui
servent à retenir les organes des
sens en la mesme situation qu'ils
sont,

96 DES PASSIONS
font, afin qu'elle soit encore entre-
tenuë par eux, si c'est par eux qu'elle
a esté formée.

ARTICLE LXXI.

*Qu'il n'arrive aucun changement
dans le cœur ny dans le sang
en cette passion.*

ET cette passion a cela de particu-
lier, qu'on ne remarque
point qu'elle soit accompagnée
d'aucun changement qui arrive
dans le cœur & dans le sang, ainsi
que les autres passions. Dont la
raison est, que n'ayant pas le bien
ny le mal pour objet, mais seulement
la connoissance de la chose
qu'on admire, elle n'a point de
rapport avec le cœur & le sang,
desquels dépend tout le bien du
corps, mais seulement avec le cer-
veau, où sont les organes des sens
qui servent à cette connoissance.

A R-

SECONDE PARTIE. 97

ARTICLE LXXII.

*En quoy consiste la force de l'Ad-
miration.*

CE qui n'empesche pas qu'elle
n'ait beaucoup de force, à cau-
se de la surprise, c'est à dire, de
l'arrivement subit & inopiné de
l'impression qui change le mouve-
ment des esprits, laquelle surprise
est propre & particuliere à cette
passion: en sorte que lors qu'elle se
rencontre en d'autres, comme elle
a coustume de se rencontrer pres-
que en toutes, & de les augmen-
ter, c'est que l'admiration est join-
te avec elles. Et sa force depend
de deux choses, à sçavoir de la nou-
veauté, & de ce que le mouve-
ment qu'elle cause, a dès son com-
mencement toute sa force. Car il
est certain qu'un tel mouvement a
plus d'effect, que ceux qui estant
foibles d'abord, & ne croissant que
peu

G

peu

peu à peu, peuvent aysément estre detournez. Il est certain aussi que les objets des sens qui sont nouveaux, touchent le cerveau en certaines parties auxquelles il n'a point coustume d'estre touché, & que ces parties estant plus tendres, ou moins fermes, que celles qu'une agitation frequente a endurcies, cela augmente l'effect des mouvemens qu'ils y excitent. Ce qu'on ne trouvera pas incroyable, si on considere que c'est une pareille raison qui fait que les plantes de nos pieds estant accoustumées à un attouchement assez rude, par la pesanteur du corps qu'elles portent, nous ne sentons que fort peu cét attouchement quand nous marchons; au lieu qu'un autre beaucoup moindre & plus doux, dont on les chatouille, nous est presque insupportable, à cause seulement qu'il ne nous est pas ordinaire.

AR-

ARTICLE LXXIII.

Ce que c'est que l'Estonnement.

ET cette surprise a tant de pouvoir, pour faire que les esprits, qui sont dans les cavitez du cerveau, y prennent leur cours vers le lieu où est l'impression de l'objet qu'on admire, qu'elle les y pousse quelquesfois tous, & fait qu'ils sont tellement occupez à conserver cette impression, qu'il n'y en a aucuns qui passent de là dans les muscles, ny mesme qui se detournent en aucune façon des premieres traces qu'ils ont suivies dās le cerveau: ce qui fait que tout le corps demeure immobile comme une statue, & qu'on ne peut apercevoir de l'objet que la premiere face qui s'est présentée, ny par consequent en acquérir une plus particuliere connoissance. C'est cela qu'on nomme communément estre estonné; &

G 2 l'E-

100 DES PASSIONS
l'Estonnement est un excez d'admiration, qui ne peut jamais estre que mauvais.

ARTICLE LXXIV.

*A quoy ser vent toutes les passions,
& à quoy elles nuisent.*

OR il est aisé à connoistre de ce qui a esté dit cy-dessus, que l'utilité de toutes les passions ne consiste qu'en ce qu'elles fortifient & font durer en l'ame des pensées, lesquelles il est bon qu'elle conserve, & qui pourroient facilement sans cela en estre effacées. Comme aussi tout le mal qu'elles peuvent causer, consiste en ce qu'elles fortifient & conservent ces pensées plus qu'il n'est besoin; ou bien qu'elles en fortifient & conservent d'autres, auxquelles il n'est pas bon de s'arrester.

AR-

ARTICLE LXXV.

*A quoy sert particulièrement l'Ad-
miration.*

ET on peut dire en particulier de l'Admiration, qu'elle est utile, en ce qu'elle fait que nous apprenons & retenons en nostre memoire les choses que nous avons auparavant ignorées. Car nous n'admirons que ce qui nous paroist rare & extraordinaire: & rien ne nous peut paroistre tel que pour ce que nous l'avons ignoré, ou mesme aussi pour ce qu'il est different des choses que nous avons sçeuës: car c'est cette difference qui fait qu'on le nomme extraordinaire. Or encore qu'une chose qui nous estoit inconnüe se presente de nouveau à nostre entendement, ou à nos sens, nous ne la retenons point pour cela en nostre memoire, si ce n'est que l'idée que nous en

G 3 avons

avons soit fortifiée en nostre cerveau par quelque passion ; ou bien aussi par l'application de nostre entendement, que nostre volonté determine à une attention & reflexion particuliere. Et les autres passions peuvent servir pour faire qu'on remarque les choses qui paroissent bonnes ou mauvaises : mais nous n'avons que l'admiration pour celles qui paroissent seulement rares. Aussi voyons nous que ceux qui n'ont aucune inclination naturelle à cette passion, sont ordinairement fort ignorans.

ARTICLE LXXVI.

En quoy elle peut nuire : Et comment on peut suppléer à son deffaut, & corriger son excez.

MAis il arrive bien plus souvent qu'on admire trop, & qu'on s'estonne, en apercevant des choses qui ne meritent que peu ou point

point d'estre considerées, que non pas qu'on admire trop peu. Et cela peut entierement oster ou pervertir l'usage de la raison. C'est pourquoy encore qu'il soit bon d'estre né avec quelque inclination à cette passion, pource que cela nous dispose à l'acquisition des sciences ; nous devons toutesfois tascher par apres de nous en delivrer le plus qu'il est possible. Car il est aysé de suppléer à son deffaut par une reflexion & attention particuliere, à laquelle nostre volonté peut tousiours obliger nostre entendement, lors que nous iugeons que la chose qui se presente en vaut la peine. Mais il n'y a point d'autre remede pour s'empescher d'admirer avec excez, que d'acquérir la connoissance de plusieurs choses, & de s'exercer en la consideration de toutes celles qui peuvent sembler les plus rares & les plus estranges.

ARTICLE LXXVII.

Que ce ne sont ny les plus stupides, ny les plus habiles, qui sont le plus portez à l'Admiration.

AV reste encore qu'il n'y ait que ceux qui sont hebetez & stupides, qui ne sont point portez de leur naturel à l'Admiration, ce n'est pas à dire que ceux qui ont le plus d'esprit, y soient toujours le plus enclins: mais ce sont principalement ceux qui, bien qu'ils ayent un sens commun assez bon, n'ont pas toutesfois grande opinion de leur suffisance.

ARTICLE LXXVIII.

Que son excez peut passer en habitude, lors qu'on manque de le corriger.

ET bien que cette passion semble se diminuer par l'usage, à cause

cause que plus on rencontre de choses rares qu'on admire, plus on s'accoustume à cesser de les admirer, & à penser que toutes celles qui se peuvent presenter par apres sôt vulgaires. Toutesfois lors qu'elle est excessive, & qu'elle fait qu'on arreste seulement son attention sur la premiere image des objets qui se sont presentez, sans en acquerir d'autre connoissance, elle laisse apres soy une habitude, qui dispose l'ame à s'arrester en mesme façon sur tous les autres objets qui se presentent, pourveu qu'ils luy paroissent tant soit peu nouveaux. Et c'est ce qui fait durer la maladie de ceux qui sont aveuglément curieux, c'est à dire, qui recherchent les raretez seulement pour les admirer, & non point pour les connoistre: car ils deviennent peu à peu si admiratifs, que des choses de nulle importance ne sont pas moins capables de les arrester, que celles

106 DES PASSIONS
celles dont la recherche est plus
utile.

ARTICLE LXXIX.

*Les definitions de l'Amour & de
la Haine.*

L'Amour est une émotiō de l'a-
me, causée par le mouvement
des esprits, qui l'incite à se joindre
de volonté aux objets qui paroif-
sent luy estre convenables. Et la
Haine est une émotion, causée par
les esprits, qui incite l'ame à vou-
loir estre separée des objets qui se
presentent à elle comme nuisibles.
Je dis que ces émotions sont cau-
sées par les esprits, afin de distin-
guer l'Amour & la Haine, qui sont
des passios & dependent du corps,
tant des iugemens qui portent aus-
si l'ame à se joindre de volonté
avec les choses qu'elle estime bon-
nes, & à se separer de celles qu'el-
le estime mauvaises, que des émo-
tions

SECONDE PARTIE. 107
eions que ces seuls iugemens exci-
tent en l'ame.

ARTICLE LXXX.

*Ce que c'est que se joindre ou separer
de volonté.*

AVreste par le mot de volonté,
ic n'entens pas icy parler du
desir, qui est une passion à part, &
se rapporte à l'avenir; mais du con-
sentement par lequel on se confi-
dere dès à present comme joint
avec ce qu'on aime: en sorte qu'on
imagine un tout, duquel on pense
estre seulement une partie, & que
la chose aimée en est une autre.
Comme au contraire en la haine
on se confidere seul comme un
tout, entierement separé de la cho-
se pour laquelle on a de l'aversion.

AR-

ARTICLE LXXXI.

De la distinction qu'on a coustume de faire entre l'Amour de concupiscence & de bienvueillance.

OR on distingue communément deux sortes d'Amour, l'une desquelles est nommée Amour de bienvueillance, c'est à dire, qui incite à vouloir du bien à ce qu'on aime; l'autre est nommée Amour de concupiscence, c'est à dire, qui fait desirer la chose qu'on aime. Mais il me semble que cette distinction regarde seulement les effets de l'Amour, & non point son essence. Car si tost qu'on s'est joint de volonté à quelque objet, de quelle nature qu'il soit, on a pour luy de la bienvueillance, c'est à dire, on joint aussi à luy de volonté les choses qu'on croit luy estre convenables: ce qui est un des principaux effets de l'Amour. Et si on iuge
que

que ce soit un bien de le posseder, ou d'estre associé avec luy d'autre façon que de volonté, on le desire: ce qui est aussi l'un des plus ordinaires effets de l'Amour.

ARTICLE LXXXII.

Comment des passions fort differentes con viennent en ce qu'elles participent de l'Amour.

IL n'est pas besoin aussi de distinguer autant d'especes d'Amour qu'il y a de divers objets qu'on peut aymer. Car, par exemple, encore que les passions qu'un ambitieux a pour la gloire, un avaricieux pour l'argent, un yvrogne pour le vin, un brutal pour une femme qu'il veut violer, un homme d'honneur pour son amy, ou pour sa Maistresse, & un bon pere pour ses enfans, soient bien differentes entre elles, toutesfois en ce qu'elles participent de l'Amour, elles

110 DES PASSIONS
les sont semblables. Mais les qua-
tre premiers n'ont de l'Amour que
pour la possession des objets aus-
quels se rapporte leur passion ; &
n'en ont point pour les objets mes-
mes, pour lesquels ils ont seulemēt
du desir, meslé avec d'autres pas-
sions particulieres. Au lieu que l'A-
mour qu'un bon pere a pour ses en-
fans est si pure, qu'il ne desire rien
avoir d'eux, & ne veut point les pos-
seder autrement qu'il fait, ny estre
joint à eux plus estroitement qu'il
est deja : mais les considerant com-
me d'autres soy-mesmes, il recher-
che leur bien comme le sien pro-
pre, où mesme avec plus de soin,
pource que se representāt que luy
& eux font un tout, dont il n'est pas
la meilleure partie, il prefere sou-
vent leurs interests aux siens, & ne
craint pas de se perdre pour les
sauver. L'affection que les gens
d'honneur ont pour leurs amis est
de cette mesme nature, bien qu'el-
le

SECONDE PARTIE. 111
le soit rarement si parfaite ; & celle
qu'ils ont pour leur Maistresse en
participe beaucoup, mais elle par-
ticipe aussi un peu de l'autre.

ARTICLE LXXXIII.

*De la difference qui est entre la simple
Affection, l'Amitié, & la
Devotion.*

ON peut ce me semble avec
meilleure raison distinguer
l'Amour, par l'estime qu'on fait de
ce qu'on aime à comparaison de
soy-mesme. Car lors qu'on estime
l'objet de son Amour moins que
soy, on n'a pour luy qu'une simple
Affection ; lors qu'on l'estime à l'es-
gal de soy, cela se nomme Amitié,
& lors qu'on l'estime davantage,
la passion qu'on a peut estre nom-
mée Devotion. Ainsi on peut
avoir de l'affection pour une fleur,
pour un oyseau, pour un cheval ;
mais à moins que d'avoir l'esprit
fort

fort deregler, on ne peut avoir de l'Amitié que pour des hommes. Et ils sont tellement l'objet de cette passion, qu'il n'y a point d'homme si imparfait, qu'on ne puisse avoir pour luy une amitié tres-parfaite, lors qu'on pense qu'on en est aymé, & qu'on a l'ame veritablement noble & genereuse: suivant ce qui sera expliqué cy-apres, en l'Art. 154. & 156. Pour ce qui est de la Devotion, son principal objet est sans doute la souveraine divinité, à laquelle on ne sçauoit manquer d'estre devot, lors qu'on la connoist comme il faut: mais on peut aussi avoir de la Devotion pour son Prince, pour son pays, pour sa ville, & mesmes pour un homme particulier, lors qu'on l'estime beaucoup plus que soy. Or la difference qui est entre ces trois sortes d'Amours, paroist principalement par leurs effects: car d'autant qu'en toutes on se considere

com-

comme joint & uny à la chose aimée, on est tousiours prest d'abandonner la moindre partie du tout qu'on compose avec elle, pour conserver l'autre. Ce qui fait qu'en la simple affection, l'on se prefere tousiours à ce qu'on ayme; Et qu'au contraire en la Devotion, l'on prefere tellement la chose aimée à soy-mesme, qu'on ne craint pas de mourir pour la conserver. Dequoy on a vû souvent des exemples, en ceux qui se sont exposez à une mort certaine pour la deffense de leur Prince, ou de leur ville, & mesmes aussi quelquesfois pour des personnes particulieres auxquelles ils s'estoient devoüez.

ARTICLE LXXXIV.

Qu'il n'y a pas tant d'especes de Haine que d'Amour.

AV reste encore que la Haine soit directement opposée à
H l'Amour,

l'Amour, on ne la distingue pas toutesfois en autant d'especes : à cause qu'on ne remarque pas tant la difference qui est entre les maux desquels on est separé de volonté, qu'on fait celle qui est entre les biens auxquels on est joint.

ARTICLE LXXXV.

De l'Agreement & de l'Horreur.

ETi ne trouve qu'une seule distinction considerable, qui soit pareille en l'une & en l'autre. Elle consiste en ce que les objets tant de l'Amour que de la Haine, peuvent estre representez à l'ame par les sens extérieurs, ou bien par les intérieurs & par sa propre raison. Car nous appellons communément bien, ou mal, ce que nos sens intérieurs ou nostre raison nous font iuger convenable, ou contraire à nostre nature : mais nous appel-
lons beau ou laid, ce qui nous est
ainsi

ainsi representé par nos sens extérieurs, principalement par celui de la veüe, lequel seul est plus considéré que tous les autres. D'où naissent deux especes d'Amour, à sçavoir, celle qu'on a pour les choses bonnes, & celle qu'on a pour les belles, à laquelle on peut donner le nom d'Agreement, afin de ne la pas confondre avec l'autre, ny aussi avec le Desir, auquel on attribue souvent le nom d'Amour. Et de là naissent en mesme façon deux especes de Haine, l'une desquelles se rapporte aux choses mauvaises, l'autre à celles qui sont laides; & cette dernière peut estre appellée Horreur, ou Aversion, afin de la distinguer. Mais ce qu'il y a icy de plus remarquable, c'est que ces passions d'Agreement & d'Horreur, ont coustume d'estre plus violentes que les autres especes d'Amour ou de Haine, à cause que ce qui vient à l'ame par les

116 DES PASSIONS
sens, la touche plus fort que ce qui
luy est representé par sa raison; &
que toutesfois elles ont ordinaire-
ment moins de verité. En sorte que
de toutes les passions ce sont celles-
cy qui trompent le plus, & dont on
doit le plus soigneusement se gar-
der.

ARTICLE LXXXVI.

La Definition du Desir.

LA passion du Desir est une agi-
tation de l'Ame causée par les
esprits, qui la dispose à vouloir
pour l'avenir les choses qu'elle se
represente estre convenables. Ainsi
on ne desire pas seulement la pre-
sence du bien absent, mais aussi la
conservation du present; Et de plus
l'absence du mal, tant de celuy
qu'on a déjà, que de celuy qu'on
croit pouvoir recevoir au temps à
venir.

A R

ARTICLE LXXXVII.

*Que c'est une passion qui n'a point
de contraire.*

IE sçay bien que communément
dans l'Escole on oppose la pas-
sion qui tend à la recherche du
bien, laquelle seule on nomme
Desir, à celle qui tend à la fuite du
mal, laquelle on nomme Aversion.
Mais d'autant qu'il n'y a aucun
bien, dont la privation ne soit un
mal; ny aucun mal considéré com-
me une chose positive, dont la pri-
vation ne soit un bien; & qu'en
recherchant, par exemple, les ri-
chesses, on fuit necessairement la
pauvreté, en fuyant les maladies
on recherche la santé, & ainsi des
autres. Il me semble que c'est tou-
jours un mesme mouvement qui
porte à la recherche du bien, &
ensemble à la fuite du mal qui luy
est contraire. I'y remarque seule-

H 3 ment

ment cette difference, que le Desir qu'on a lors qu'on tend vers quelque bien, est accompagné d'Amour, & en suite d'Esperance & de Ioye; au lieu que le mesme Desir, lors qu'on tend à s'éloigner du mal contraire à ce bien, est accompagné de Haine, de Crainte & de Tristesse; ce qui est cause qu'on le iuge contraire à soy-mesme. Mais si on veut le considerer lors qu'il se rapporte également en mesme temps à quelque bien pour le rechercher, & au mal opposé pour l'éviter, on peut voir tres-évidemment que ce n'est qu'une seule passion qui fait l'un & l'autre.

ARTICLE LXXXVIII.

Quelles sont ses diverses especes.

IL y auroit plus de raison de distinguer le Desir en autant de diverses especes, qu'il y a de divers objets qu'on recherche. Car par exem-

exemple, la Curiosité qui n'est autre chose qu'un Desir de connoistre, differe beaucoup du Desir de gloire, & cettuy-cy du Desir de vengeance, & ainsi des autres. Mais il suffit icy de sçavoir qu'il y en a autant que d'especes d'Amour ou de Haine, & que les plus considerables & les plus forts sont ceux qui naissent de l'Agréement & de l'Horreur.

ARTICLE LXXXIX.

Quel est le Desir qui naist de l'Horreur.

OR encore que ce ne soit qu'un mesme Desir qui tend à la recherche d'un bien, & à la fuite du mal qui luy est contraire, ainsi qu'il a esté dit: Le Desir qui naist de l'Agréement ne laisse pas d'estre fort different de celuy qui naist de l'Horreur. Car cét Agréement & cette Horreur, qui verita-

blement sont contraires, ne sont pas le bien & le mal, qui servent d'objets à ces Desirs: mais seulement deux émotions de l'ame, qui la disposent à rechercher deux choses fort differentes. A sçavoir, l'Horreur est instituée de la Nature pour représenter à l'ame une mort subite & inopinée: en sorte que, bien que ce ne soit quelquefois que l'attouchement d'un ver-misseau, ou le bruit d'une feuille tremblante, ou son ombre, qui fait avoir de l'Horreur, on sent d'abord autant d'émotion, que si un peril de mort tres-evident s'offroit aux sens. Ce qui fait subitement naître l'agitation, qui porte l'ame à employer toutes ses forces pour éviter un mal si present. Et c'est cette espece de Desir, qu'on appelle communément la Fuite ou l'Aversion.

AR

ARTICLE XC.

Quel est celuy qui naist de l'Agréement.

AV contraire l'Agréement est particulièrement institué de la Nature pour représenter la jouissance de ce qui agrée, comme le plus grand de tous les biens qui appartiennent à l'homme: ce qui fait qu'on desire tres-ardemment cette jouissance. Il est vray qu'il y a diverses sortes d'Agréemens, & que les Desirs qui en naissent ne sont pas tous également puissans. Car par exemple, la beauté des fleurs nous incite seulement à les regarder, & celle des fruits à les manger. Mais le principal est celuy qui vient des perfections qu'on imagine en une personne, qu'on pense pouvoir devenir un autre soy-mesme: car avec la difference du sexe, que la Nature a mise dans les

les hommes, ainsi que dans les animaux sans raison, elle a mis aussi certaines impressions dans le cerveau, qui font qu'en certain âge & en certain temps on se considère comme defectueux, & comme si on n'estoit que la moitié d'un tout, dont une personne de l'autre sexe doit estre l'autre moitié: en sorte que l'acquisition de cette moitié est confusément représentée par la Nature, comme le plus grand de tous les biens imaginables. Et encore qu'on voye plusieurs personnes de cet autre sexe, on n'en souhaite pas pour cela plusieurs en mesme temps, d'autant que la Nature ne fait point imaginer qu'on ait besoin de plus d'une moitié. Mais lors qu'on remarque quelque chose en une, qui agréé davantage que ce qu'on remarque au mesme temps dans les autres, cela determine l'ame à sentir pour celle-là seule, toute l'inclination que la Nature

Nature luy donne à rechercher le bien, qu'elle luy représente comme le plus grand qu'on puisse posseder. Et cette inclination ou ce Desir qui naist ainsi de l'Agreement, est appelé du nom d'Amour, plus ordinairement que la Passion d'Amour, qui a cy-dessus esté descrite. Aussi a-il de plus estranges effects, & c'est luy qui sert de principale matiere aux faiseurs de Romans & aux Poëtes.

ARTICLE XCI.

La definition de la Joye.

LA Joye est une agreable émotion de l'ame, en laquelle consiste la jouissance qu'elle a du bien, que les impressions du cerveau luy representent comme sien. Je dis que c'est en cette émotion que consiste la jouissance du bien: car en effect l'ame ne reçoit aucun autre fruit de tous les biens qu'elle possède;

cede; & pendant qu'elle n'en a aucune Ioye, on peut dire qu'elle n'en jouit pas plus que si elle ne les possedoit point. L'adjoinste aussi, que c'est du bien que les impressions du cerveau luy representent comme sien, afin de ne pas confondre cette joye qui est une passion, avec la joye purement intellectuelle, qui vient en l'ame par la seule action de l'ame, & qu'on peut dire estre vne agreable emotion excitée en elle par elle mesme, en laquelle consiste la jouissance qu'elle a du bien que son entendement luy represente comme sien. Il est vray que pendant que l'ame est jointe au corps, cette ioye intellectuelle ne peut gueres manquer d'estre accompagnée de celle qui est vne passion. Car si tost que nostre entendement s'apperçoit que nous possedons quelque bien, encore que ce bien puisse estre si different de tout ce qui appartient au

corps,

corps, qu'il ne soit point du tout imaginable, l'imagination ne laisse pas de faire incontinent quelque impression dans le cerveau, de laquelle suit le mouvement des esprits, qui excite la passion de la Ioye.

ARTICLE XCII.

La definition de la Tristesse.

LA Tristesse est une langueur desagreable, en laquelle consiste l'incommodité que l'ame reçoit du mal, ou du deffaut, que les impressions du cerveau luy representent comme luy appartenant. Et il y a aussi une Tristesse intellectuelle, qui n'est pas la passion, mais qui ne manque gueres d'en estre accompagnée.

ARTICLE XCIII.

Quelles sont les causes de ces deux Passions.

OR lors que la Joye ou la Tristesse intellectuelle excite ainsi celle qui est une passion, leur cause est assez evidente; Et on voit de leurs definitions, que la Joye vient de l'opinion qu'on a de posseder quelque bien, & la Tristesse de l'opinion qu'on a d'avoir quelque mal ou quelque deffaut. Mais il arrive souvent qu'on se sent triste ou joyeux, sans qu'on puisse ainsi distinctement remarquer le bien ou le mal qui en sont les causes; à sçavoir lors que ce bien ou ce mal font leurs impressions dans le cerveau sans l'entremise de l'ame; quelquesfois à cause qu'ils n'appartiennent qu'au corps, & quelquesfois aussi encore qu'ils appartiennēt à l'ame, à cause qu'elle ne les considère

SÉCONDE PARTIE. 127
fidere pas comme bien & mal: mais sous quelque autre forme, dont l'impression est jointe avec celle du bien & du mal dans le cerveau.

ARTICLE XCIV.

Comment ces passions sont excitées par des biens & des maux qui ne regardent que le corps: & en quoy consiste le chatouillement & la douleur.

Ainsi lors qu'on est en pleine santé, & que le temps est plus ferain que de coustume, on sent en soy une gayeté qui ne vient d'aucune fonction de l'entendement: mais seulement des impressions que le mouvement des esprits fait dans le cerveau; Et on se sent triste en mesme façon lors que le corps est indisposé, encore qu'on ne sçache point qu'il le soit. Ainsi le chatouillement des sens est suivi de si près par la Joye, & la Douleur par la Tristesse, que la plus-part

part des hommes ne les distinguent point. Toutesfois ils different si fort, qu'on peut quelquefois souffrir des douleurs avec Joye, & recevoir des chatouillemens qui déplaisent. Mais la cause qui fait que pour l'ordinaire la Joye suit du chatouillement, est que tout ce qu'on nomme chatouillement ou sentiment agreable, consiste en ce que les objets des sens excitent quelque mouvement dans les nerfs, qui seroit capable de leur nuire s'ils n'avoient pas assez de force pour luy resister, ou que le corps ne fust pas bien disposé. Ce qui fait une impression dans le cerveau, laquelle estant instituée de la Nature pour témoigner cette bonne disposition & cette force, la represente à l'ame comme un bien qui luy appartient, entant qu'elle est unie avec le corps, & ainsi excite en elle la Joye. C'est presque la mesme raison qui fait qu'on prend

prend naturellement plaisir à se sentir émouvoir à toutes sortes de passions, mesmes à la Tristesse, & à la Haine, lors que ces passions ne sont causées que par les aventures estranges qu'on voit représenter sur un théâtre, ou par d'autres pareils sujets, qui ne pouvant nous nuire en aucune façon, semblent chatouiller nostre ame en la touchant. Et la cause qui fait que la douleur produit ordinairement la Tristesse, est que le sentiment qu'on nomme douleur, vient tousiours de quelque action si violente qu'elle offense les nerfs; en sorte qu'estant institué de la nature pour signifier à l'ame le dommage que reçoit le corps par cette action, & sa foiblesse en ce qu'il ne luy a pû resister, il luy represente l'un & l'autre comme des maux qui luy sont tousiours desagreables, excepté lors qu'ils causent quelques biens qu'elle estime plus qu'eux.

ARTICLE XCV.

Comment elles peuvent aussi estre excitées par des biens & des maux que l'ame ne remarque point, encore qu'ils luy appartiennent. Comme sont le plaisir qu'on prend à se hazarder, ou à se souvenir du mal passé.

Ainsi le plaisir que prennent souvent les ieunes gens à entreprendre des choses difficiles, & à s'exposer à des grands perils, encore mesme qu'ils n'en esperent aucun profit, ny aucune gloire, vient en eux de ce que la pensée qu'ils ont que ce qu'ils entreprennent est difficile, fait une impression dans leur cerveau, qui estant jointe avec celle qu'ils pourroient former, s'ils pensoient que c'est un bien de se sentir assez courageux, assez heureux, assez adroit, ou assez fort, pour oser se hazarder à tel point, est cause qu'ils y prennent plaisir.

Et

Et le contentement qu'ont les vieillards, lors qu'ils se souviennent des maux qu'ils ont soufferts, vient de ce qu'ils se representent que c'est un bien, d'avoir pû nonobstant cela subsister.

ARTICLE XCVI.

Quels sont les mouvemens du sang & des esprits, qui causent les cinq passions precedentes.

Les cinq passions que j'ay icy commencé à expliquer, sont tellement jointes ou opposées les unes aux autres, qu'il est plus aysé de les considerer toutes ensemble, que de traiter separément de chacune, ainsi qu'il a esté traité de l'Admiration. Et leur cause n'est pas comme la fienne dans le cerveau seul: mais aussi dans le cœur, dans la rate, dans le foye, & dans toutes les autres parties du corps, entant qu'elles servent à la produ-

I 2 ction

ction du sang, & en suite des esprits. Car encore que toutes les veines conduisent le sang qu'elles contiennent vers le cœur, il arrive neantmoins quelquesfois que celui de quelques-unes y est poussé avec plus de force que celui des autres; il arrive aussi que les ouvertures par où il entre dans le cœur, ou bien celles par où il en sort, sont plus élargies ou plus resserrées une fois que l'autre.

ARTICLE XC VII.

Les principales experiences qui servent à connoistre ces mouvemens en l'Amour.

OR en considerant les diverses alterations que l'experience fait voir dans nostre corps, pendant que nostre ame est agitée de diverses passions, ie remarque en l'Amour quand elle est seule, c'est à dire, quand elle n'est accompagnée

gnée d'aucune forte Ioye, ou Desir, ou Tristesse, que le battement du poulx est esgal, & beaucoup plus grand & plus fort que de coustume, qu'on sent une douce chaleur dans la poitrine, & que la digestion des viandes se fait fort promptement dans l'estomac; en sorte que cette Passion est utile pour la santé.

ARTICLE XCVIII.

En la Haine.

IE remarque au contraire en la Haine, que le poulx est inégal, & plus petit, & souvent plus viste, qu'on sent des froideurs entremêlées de ie ne sçay quelle chaleur aspre & picquante dans la poitrine, que l'estomac cesse de faire son office, & est enclin à vomir, & rejeter les viandes qu'on a mangées, ou du moins à les corrompre & convertir en mauvaises humeurs.

ARTICLE XCIX.

En la Joye.

EN la Joye, que le poulx est égal & plus viste qu'à l'ordinaire; mais qu'il n'est pas si fort ou si grand qu'en l'Amour, & qu'on sent une chaleur agreable, qui n'est pas seulement en la poitrine: mais qui se respand aussi en toutes les parties exterieures du corps, avec le sang qu'on voit y venir en abondance; & que cependant on perd quelquesfois l'appetit, à cause que la digestion se fait moins que de coustume.

ARTICLE C.

En la Tristesse.

EN la Tristesse, que le poulx est foible & lent, & qu'on sent comme des liens autour du cœur, qui le serrent, & des glaçons qui le

le gelent, & communiquent leur froideur au reste du corps; & que cependant on ne laisse pas d'avoir quelquesfois bon appetit, & de sentir que l'estomac ne manque point à faire son devoir, pourveu qu'il n'y ait point de Haine meslée avec la Tristesse.

ARTICLE CI.

Au Desir.

EN fin ie remarque cela de particulier dans le Desir, qu'il agite le cœur plus violemment qu'aucune des autres Passions, & fournit au cerveau plus d'esprits; lesquels passans de là dans les muscles, rendent tous les sens plus aigus, & toutes les parties du corps plus mobiles.

ARTICLE CII.

*Le mouvement du sang & des esprits
en l'Amour.*

Ces observations, & plusieurs autres qui seroient trop longues à escrire, m'ont donné sujet de iuger que, lors que l'entendement se represente quelque objet d'Amour, l'impression que cette pensée fait dans le cerveau, conduit les esprits animaux par les nerfs de la sixiesme paire, vers les muscles qui sont autour des intestins & de l'estomac, en la façon qui est requise pour faire que le suc des viandes, qui se convertit en nouveau sang, passe promptement vers le cœur, sans s'arrester dans le foye, & qu'y estant poussé avec plus de force, que celuy qui est dans les autres parties du corps, il y entre en plus grande abondance, & y excite une chaleur plus forte, à cause qu'il est

est

est plus grossier, que celuy qui a desia esté rarefié plusieurs fois, en passant & repassant par le cœur. Ce qui fait qu'il envoie aussi des esprits vers le cerveau, dont les parties sont plus grosses & plus agitées qu'à l'ordinaire: & ces esprits fortifiens l'impression que la premiere pensée de l'objet aimable y a faite, obligent l'ame à s'arrester sur cette pensée; & c'est en cela que consiste la passion d'Amour.

ARTICLE CIII.

En la Haine.

AV contraire en la Haine, la premiere pensée de l'objet qui donne de l'aversion, conduit tellement les esprits qui sont dans le cerveau vers les muscles de l'estomac & des intestins, qu'ils empêchent que le suc des viandes ne se mesle avec le sang, en reserrant

toutes

toutes les ouvertures par où il a coustume d'y couler ; & elle les conduit aussi tellement vers les petits nerfs de la rate , & de la partie inferieure du foye , où est le receptacle de la bile , que les parties du sang qui ont coustume d'estre rejetées vers ces endroits là , en sortent , & coulent , avec celuy qui est dans les rameaux de la veine cave , vers le cœur ; ce qui cause beaucoup d'inégalité en la chaleur , d'autant que le sang qui vient de la rate ne s'échauffe & se rarefie qu'à peine , & qu'au contraire celuy qui vient de la partie inferieure du foye , où est toujours le fiel , s'embrace & se dilate fort promptement. En suite dequoy les esprits qui vont au cerveau , ont aussi des parties fort inégales , & des mouvemens fort extraordinaires ; D'où vient qu'ils y fortifient les idées de Heine qui s'y trouvent desja imprimées , & disposent l'ame à des pensées

SECONDE PARTIE. 139
pensées qui sont pleines d'aigreur
& d'amertume.

ARTICLE CIV.

En la Ioye.

EN la Ioye ce ne sont pas tant les nerfs de la rate , du foye , de l'estomac , ou des intestins , qui agissent , que ceux qui sont en tout le reste du corps ; & particulièrement celuy qui est autour des orifices du cœur , lequel ouvrant & élargissant ces orifices , donne moyen au sang , que les autres nerfs chassent des veines vers le cœur , d'y entrer & d'en sortir en plus grande quantité que de coustume. Et pource que le sang qui entre alors dans le cœur , y a déjà passé & repassé plusieurs fois , estant venu des arteres dans les veines , il se dilate fort aysément , & produit des esprits , dont les parties estant fort égales & subtiles , elles sont propres

pres à former & fortifier les impressions du cerveau, qui donnent à l'ame des pensées gayes & tranquilles.

ARTICLE CV.

En la Tristesse.

AV contraire en la Tristesse, les ouvertures du cœur sont fort retrecies par le petit nerf qui les environne, & le sang des veinés n'est aucunement agité: ce qui fait qu'il en va fort peu vers le cœur: & cependant les passages par où le suc des viandes coule de l'estomac & des intestins vers le foye, demeurent ouverts; ce qui fait que l'appetit ne diminuë point, excepté lors que la Haine, laquelle est souvent jointe à la Tristesse, les ferme.

AR-

ARTICLE CVI.

Au Desir.

EN fin la passion du Desir a cela de propre, que la volonté qu'on a d'obtenir quelque bien, ou de fuir quelque mal, envoie promptement les esprits du cerveau vers toutes les parties du corps, qui peuvent servir aux actions requises pour cet effect; & particulièrement vers le cœur, & les parties qui luy fournissent le plus de sang, afin qu'en recevant plus grande abondance que de coustume, il envoie plus grande quantité d'esprits vers le cerveau, tant pour y entretenir & fortifier l'idée de cette volonté, que pour passer de là dans tous les organes des sens, & tous les muscles qui peuvent estre employez pour obtenir ce qu'on desire.

AR-

ARTICLE CVII.

*Quelle est la cause de ces mouvemens
en l'Amour.*

ET ie déduis les raisons de tout ceccy, de ce qui a esté dit cy-dessus, qu'il y a telle liaison entre nostre ame & nostre corps, que lors que nous avons une fois joint quelque action corporelle avec quelque pensée, l'une des deux ne se presente point à nous par apres, que l'autre ne s'y presente aussi. Comme on voit en ceux qui ont pris avec grâde aversion quelque breuvage estans malades, qu'ils ne peuvent rien boire ou manger par apres, qui en approche du goust, sans avoir derechef la mesme aversion; Et pareillement qu'ils ne peuvent penser à l'aversion qu'on a des medecines, que le mesme goust ne leur revienne en la pensée. Car il me semble que les premieres passions que

que nostre ame a eues, lors qu'elle a commencé d'estre jointe à nostre corps, ont deu estre, que quelques-fois le sang, ou autre suc qui entroit dans le cœur, estoit un aliment plus convenable que l'ordinaire, pour y entretenir la chaleur, qui est le principe de la vie; ce qui estoit cause que l'ame joignoit à soy de volonté cét aliment, c'est à dire, l'aymoit; & en mesme temps les esprits couloient du cerveau vers les muscles, qui pouvoient presser ou agiter les parties d'où il estoit venu vers le cœur, pour faire qu'elles luy en envoyassent davantage; & ces parties estoient l'estomac & les intestins, dont l'agitation augmente l'appetit, ou bien aussi le foye & le poulmon, que les muscles du diaphragme peuvent presser. C'est pourquoy ce mesme mouvement des esprits, a tousiours accompagné depuis la passion d'Amour.

ARTICLE CVIII.

En la Haine.

Quelquesfois au contraire il venoit quelque suc estrangier vers le cœur, qui n'estoit pas propre à en entretenir la chaleur, ou mesme qui la pouvoit esteindre: ce qui estoit cause que les esprits, qui montoient du cœur au cerveau, excitoient en l'ame la passion de la Haine. Et en mesme temps aussi ces esprits alloient du cerveau vers les nerfs, qui pouvoient pousser du sang de la rate, & des petites veines du foye, vers le cœur, pour empescher ce suc nuisible d'y entrer; & de plus vers ceux qui pouvoient repousser ce mesme suc vers les intestins, & vers l'estomac, ou aussi quelquesfois obliger l'estomac à le vomir. D'où vient que ces mesmes mouvemens ont coustume d'accompagner

SECONDE PARTIE. 145
 gner la passion de la Haine. Et on peut voir à l'œil qu'il y a dans le foye quantité de veines, ou conduits, assez larges, par où le suc des viandes peut passer de la veine porte en la veine cave, & de là au cœur, sans s'arrester aucunement au foye: mais qu'il y en a aussi une infinité d'autres plus petites où il peut s'arrester, & qui contiennent tousiours du sang de reserve, ainsi que fait aussi la rate; lequel sang estant plus grossier que celuy qui est dans les autres parties du corps, peut mieux servir d'aliment au feu qui est dans le cœur, quand l'estomac & les intestins manquent de luy en fournir.

ARTICLE CIX.

En la Ioye.

IL est aussi quelquesfois arrivé au commencement de nostre vie, que le sang contenu dans les veines

K estoit

estoit un aliment assez convenable pour entretenir la chaleur du cœur, & qu'elles en contenoient en telle quantité, qu'il n'avoit point besoin de tirer aucune nourriture d'ailleurs. Ce qui a excité en l'ame la Passion de la Joye, & a fait en mesme temps que les orifices du cœur se sont plus ouverts que de coustume; & que les esprits coulans abondamment du cerveau, non seulement dans les nerfs qui servent à ouvrir ces orifices; mais aussi generalement en tous les autres qui poussent le sang des veines vers le cœur, empeschent qu'il n'y en vienne de nouveau du foye, de la rate, des intestins, & de l'estomac. C'est pourquoy ces mesmes mouvemens accompagnent la Joye.

ARTICLE CX.

En la Tristesse.

Quelquesfois au contraire il est arrivé que le corps a eu faute de nourriture, & c'est ce qui doit avoir fait sentir à l'ame sa premiere Tristesse, au moins celle qui n'a point esté jointe à la Haine. Cela mesme a fait aussi que les orifices du cœur se sont estrecis, à cause qu'ils ne recevoient que peu de sang; & qu'une assez notable partie de ce sang est venuë de la rate, à cause qu'elle est comme le dernier reservoir qui sert à en fournir au cœur, lors qu'il ne luy en vient pas assez d'ailleurs. C'est pourquoy les mouvemens des esprits & des nerfs, qui servent à estrecir ainsi les orifices du cœur, & à y conduire du sang de la rate, accompagnent toujours la Tristesse.

ARTICLE CXI.

Au Desir.

EN fin tous les premiers Desirs que l'ame peut avoir eus, lors qu'elle estoit nouvellement jointe au corps, ont esté, de recevoir les choses qui luy estoient convenables, & de repousser celles qui luy estoient nuisibles. Et ç'a esté pour ces mesmes effects, que les esprits ont commencé dès lors à mouvoir tous les muscles & tous les organes des sens, en toutes les façons qu'ils les peuvent mouvoir. Ce qui est cause que maintenant lors que l'ame desire quelque chose, tout le corps devient plus agile & plus disposé à se mouvoir, qu'il n'a coustume d'estre sans cela. Et lors qu'il arrive d'ailleurs que le corps est ainsi disposé, cela rend les desirs de l'ame plus forts & plus ardens.

AR-

ARTICLE CXII.

Quels sont les signes extérieurs de ces Passions.

CE que j'ay mis icy, fait assez entendre la cause des differences du poulx, & de toutes les autres proprietéz que j'ay cy-dessus attribuées à ces passions, sans qu'il soit besoin que ie m'arreste à les expliquer davantage. Mais pource que j'ay seulement remarqué en chacune, ce qui s'y peut observer lors qu'elle est seule, & qui sert à connoistre les mouvemens du sang & des esprits qui les produisent, il me reste encore à traiter de plusieurs signes extérieurs, qui ont coustume de les accompagner, & qui se remarquent bien mieux lors qu'elles sont meslées plusieurs ensemble, ainsi qu'elles ont coustume d'estre, que lors qu'elles sont séparées. Les principaux de ces

K 3 signes

150 DES PASSIONS
signes sont les actions des yeux & du visage, les changemens de couleur, les tremblemens, la langueur, la pasmoison, les ris, les larmes, les gemissemens, & les souspirs.

ARTICLE CXIII.

Des actions des yeux & du visage.

IL n'y a aucune passion que quelque particuliere action des yeux ne declare : & cela est si manifeste en quelques-unes, que mesmes les valets les plus stupides peuvent remarquer à l'œil de leur Maistre, s'il est fasché contre eux, ou s'il ne l'est pas. Mais encore qu'on apperçoive aysément ces actions des yeux, & qu'on sçache ce qu'elles signifient, il n'est pas aysé pour cela de les descrire, à cause que chacune est composée de plusieurs changemens, qui arrivent au mouvement & en la figure de l'œil, lesquels sont si particuliers & si petits, que

SECONDE PARTIE. 151
que chacun d'eux ne peut estre apperçu separément, bien que ce qui resulte de leur conjunction soit fort aysé à remarquer. On peut dire quasi le mesme des actions du visage, qui accompagnent aussi les passions: car bien qu'elles soient plus grandes que celles des yeux, il est toutesfois mal-aysé de les distinguer; Et elles sont si peu différentes, qu'il y a des hommes qui sont presque la mesme mine lors qu'ils pleurent, que les autres lors qu'ils rient. Il est vray qu'il y en a quelques-unes qui sont assez remarquables, comme sont les rides du front en la colere, & certains mouvemens du nez & des levres en l'indignation, & en la moquerie: mais elles ne semblent pas tant estre naturelles que volontaires. Et generalement toutes les actions, tant du visage que des yeux, peuvent estre changées par l'ame, lors que voulant cacher

sa passion, elle en imagine fortement une contraire : en sorte qu'on s'en peut aussi bien servir à dissimuler ses passions, qu'à les déclarer.

ARTICLE CXIV.

Des changemens de couleur.

ON ne peut pas si facilement s'empescher de rougir ou de pâlir, lors que quelque passion y dispose : pource que ces changemens ne dependent pas des nerfs & des muscles, ainsi que les precedens; & qu'ils viennent plus immediatement du cœur, lequel on peut nommer la source des passions, entant qu'il prepare le sang & les esprits à les produire. Or il est certain que la couleur du visage ne vient que du sang, lequel coulant continuellement du cœur par les arteres en toutes les veines, & de toutes les veines dans le cœur, colore

lore plus ou moins le visage, selon qu'il remplit plus ou moins les petites veines qui sont vers sa superficie.

ARTICLE CXV.

Comment la Joye fait rougir.

Ainsi la Joye rend la couleur plus vive & plus vermeille, pource qu'en ouvrant les escluses du cœur, elle fait que le sang coule plus viste en toutes les veines; & que devenant plus chaud & plus subtil, il enfle mediocrement toutes les parties du visage, ce qui en rend l'air plus riant & plus gay.

ARTICLE CXVI.

Comment la Tristesse fait pâlir.

LA Tristesse au contraire, en estreccissant les orifices du cœur, fait que le sang coule plus lentement dans les veines, & que devenant

nant plus froid & plus espais, il a besoin d'y occuper moins de place; en sorte que se retirant dans les plus larges, qui sont les plus proches du cœur, il quitte les plus éloignées: dont les plus apparentes estant celles du visage, cela le fait paroistre pale & décharné: principalement lors que la Tristesse est grande, ou qu'elle survient promptement, comme on voit en l'Espouvante, dont la surprise augmente l'action qui serre le cœur.

ARTICLE XCVII.

Comment on rougit souvent estant triste.

MAis il arrive souvent qu'on ne pallit point estant triste, & qu'au contraire on devient rouge. Ce qui doit estre attribué aux autres passions qui se joignent à la Tristesse, à sçavoir, à l'Amour, ou
au

au Desir, & quelquesfois aussi à la Haine. Car ces passions eschauffant ou agitant le sang qui vient du foye, des intestins, & des autres parties interieures, le poussent vers le cœur, & de là par la grande artere vers les veines du visage, sans que la Tristesse qui serre de part & d'autre les orifices du cœur le puisse empescher, excepté lors qu'elle est fort excessive. Mais encore qu'elle ne soit que mediocre, elle empesche aisément que le sang ainsi venu dans les veines du visage ne descende vers le cœur, pendant que l'Amour, le Desir, ou la Haine y en poussent d'autres des parties interieures. C'est pourquoy ce sang estant arresté autour de la face, il la rend rouge; Et mesme plus rouge que pendant la Joye, à cause que la couleur du sang paroist d'autant mieux qu'il coule moins viste, & aussi à cause qu'il s'en peut ainsi assembler davantage dans les veines

nes de la face, que lors que les orifices du cœur sont plus ouverts. Cecy paroist principalement en la Honte, laquelle est composée de l'Amour de soy-mesme, & d'un Desir pressant d'éviter l'infamie presente; ce qui fait venir le sang des parties interieures vers le cœur, puis de là par les arteres vers la face; Et avec cela d'une mediocre Tristesse, qui empesche ce sang de retourner vers le cœur. Le mesme paroist aussi ordinairement lors qu'on pleure; car comme ie diray cy-apres, c'est l'Amour jointe à la Tristesse qui cause la plus-part des larmes. Et le mesme paroist en la colere, où souvent un prompt Desir de vengeance est meslé avec l'Amour, la Haine, & la Tristesse.

AR-

ARTICLE CXVIII.

Des Tremblemens.

LEs Tremblemens ont deux diverses causes: l'une est, qu'il vient quelquesfois trop peu d'esprits du cerveau dans les nerfs, & l'autre qu'il y en vient quelquesfois trop, pour pouvoir fermer bien iustement les petits passages des muscles, qui suivant ce qui a esté dit en l'article xi. doivent estre fermez pour determiner les mouvemens des membres. La premiere cause paroist en la tristesse & en la peur; comme aussi lors qu'on tremble de froid. Car ces Passions peuvent aussi bien que la froideur de l'air, tellement épaisir le sang, qu'il ne fournit pas assez d'esprits au cerveau, pour en envoyer dans les nerfs. L'autre cause paroist souvent en ceux qui desirent ardemment quelque chose, & en ceux qui

158 DES PASSIONS
qui sont fort émeus de colere, com-
me aussi en ceux qui sont yvres.
Car ces deux passions, aussi bien
que le vin, font aller quelques-
fois tant d'esprits dans le cerveau,
qu'ils ne peuvent pas estre réglé-
ment conduits de là dans les mus-
cles.

ARTICLE CXIX.

De la Langueur.

LA Langueur est une disposi-
tion à se relacher & estre sans
mouvement, qui est sentie en tous
les membres. Elle vient, ainsi que
le tremblement, de ce qu'il ne va
pas assez d'esprits dans les nerfs,
mais d'une façon différente: car la
cause du tremblement est, qu'il n'y
en a pas assez dans le cerveau, pour
obeir aux determinations de la
glande, lors qu'elle les pousse vers
quelque muscle, au lieu que la lan-
gueur vient de ce que la glande ne
les

SECONDE PARTIE. 159
les determine point à aller vers
aucuns muscles, plustost que vers
d'autres.

ARTICLE CXX.

*Comment elle est causée par l'Amour
& par le Desir.*

ET la Passion qui cause le plus
ordinairement cet effect est
l'Amour, jointe au Desir d'une
chose dont l'acquisition n'est pas
imaginée comme possible pour le
temps present. Car l'Amour oc-
cupe tellement l'ame à considerer
l'objet aymé, qu'elle employe tous
les esprits qui sont dans le cerveau
à luy en représenter l'image, &
arreste tous les mouvemens de la
glande qui ne servent point à cet
effect. Et il faut remarquer tou-
chant le Desir; que la propriété
que ie luy ay attribuée de rendre
tout le corps plus mobile, ne luy
convient que lors qu'on imagine
l'objet

l'objet désiré estre tel, qu'on peut dès ce temps là faire quelque chose qui serve à l'acquérir. Car si au contraire on imagine qu'il est impossible pour lors de rien faire qui y soit utile, toute l'agitation du Desir demeure dans le cerveau, sans passer aucunement dans les nerfs; & estant entierement employée à y fortifier l'idée de l'objet désiré, elle laisse le reste du corps languissant.

ARTICLE CXXI.

Qu'elle peut aussi estre causée par d'autres Passions.

IL est vray que la Haine, la Tristesse, & mesmes la Joye, peuvent causer aussi quelque langueur, lors qu'elles sont fort violentes; à cause qu'elles occupent entierement l'ame à considerer leur objet; principalement lors que le Desir d'une chose, à l'acquisition de laquelle

quelle on ne peut rien contribuer au temps present, est joint avec elles. Mais pource qu'on s'arreste bien plus à considerer les objets qu'on joint à foy de volonté, que ceux qu'on en separe, & qu'aucuns autres: & que la langueur ne depend point d'une surprise, mais a besoin de quelque temps pour estre formée, elle se rencontre bien plus en l'Amour qu'en toutes les autres passions.

ARTICLE CXXII.

De la Pasmouison.

LA Pasmouison n'est pas fort éloignée de la mort. car on meurt lors que le feu qui est dans le cœur s'esteint tout à fait: & on tombe seulement en pasmoison, lors qu'il est estouffé en telle sorte qu'il demeure encore quelques restes de chaleur, qui peuvent par apres le rallumer. Or il y a plusieurs

fieurs indispositions du corps, qui peuvent faire qu'on tombe ainsi en defaillance ; mais entre les passions il n'y a que l'extreme Joye, qu'on remarque en avoir le pouvoir. Et la façon dont ie croy qu'elle cause cet effet, est qu'ouvrant extraordinairement les orifices du cœur, le sang des venes y entre si a coup, & en si grande quantité, qu'il n'y peut estre rarefié par la chaleur assez promptement, pour lever les petites peaux qui ferment les entrées de ces venes ; au moyen de quoy il étouffe le feu ; lequel il a coustume d'entretenir, lors qu'il n'entre dans le cœur que par mesure.

ARTICLE CXXIII.

Pourquoy on ne pasme point de Tristesse.

IL semble qu'une grande Tristesse qui survient inopinément, doit tel-

SECONDE PARTIE. 163
tellement ferrer les orifices du cœur, qu'elle en peut aussi estindre le feu ; mais neantmoins on n'observe point que cela arrive, ou s'il arrive, c'est tres-rarement : dont ie croy que la raison est, qu'il ne peut gueres y avoir si peu de sang dans le cœur, qu'il ne suffise pour en entretenir la chaleur, lors que ses orifices sont presque fermez.

ARTICLE CXXIV.

Du Ris.

LE Ris consiste en ce que le sang qui vient de la cavité droite du cœur par la vene arterieuse, enflant les poumons subitement & à diverses reprises, fait que l'air qu'ils contiennent, est contraint d'en sortir avec impetuosité par le sifflet, ou il forme vne voix inarticulée & esclatante ; & tant les poumons s'enflant, que cet air en sortant, poussent tous les muscles du dia-

L 2 phra-

phragme, de la poitrine, & de la gorge; au moyen de quoy ils font mouvoir ceux du visage qui ont quelque connexion avec eux. Et ce n'est que cette action du visage, avec cette voix inarticulée & esclatante, qu'on nomme le Ris.

ARTICLE CXXV.

Pourquoy il n'accompagne point les plus grandes Joyes.

OR encore qu'il semble que le Ris soit un des principaux signes de la Joye, elle ne peut toutefois le causer que lors qu'elle est seulement mediocre, & qu'il y a quelque admiration ou quelque haine meslée avec elle. Car on trouve par experience, que lors qu'on est extraordinairement joyeux, jamais le sujet de cette joye ne fait qu'on esclate de rire; & mesme on ne peut pas si aysément y estre invité par quelque autre cause,

cause, que lors qu'on est triste. Dont la raison est, que dans les grandes joye le poulmon est toujours si plein de sang, qu'il ne peut estre davantage enflé par reprises.

ARTICLE CXXVI.

Quelles sont ses principales causes.

ET je ne puis remarquer que deux causes, qui font ainsi enfler subitement le poulmon. La premiere est la surprise de l'Admiration, laquelle estant jointe à la joye, peut ouvrir si promptement les orifices du cœur, qu'une grande abondance de sang, entrant tout à coup en son costé droit par la vene cave, s'y rarefie, & passant de là par la vene arterieuse, enfle le poulmon. L'autre est le meslange de quelque liqueur qui augmente la rarefaction du sang. Et je n'en trouve point de propre à cela, que la plus coulante partie de celuy

qui vient de la rate, laquelle partie du sang estant poussée vers le cœur, par quelque legere émotion de Haine, aydée par la surprise de l'Admiration, & s'y meslant avec le sang qui vient des autres endroits du corps, lequel la Ioye y fait entrer en abondance, peut faire que ce sang s'y dilate beaucoup plus que d'ordinaire. En mesme façon qu'on voit quantité d'autres liqueurs, s'enfler tout à coup estant sur le feu, lors qu'on jette un peu de vinaigre dans le vaisseau où elles sont. Car la plus coulante partie du sang qui vient de la rate, est de nature semblable au vinaigre. L'experience aussi nous fait voir, qu'en toutes les rencontres qui peuvent produire ce Ris esclatant, qui vient du poumon, il y a tousiours quelque petit sujet de Haine, ou du moins d'Admiration. Et ceux dont la rate n'est pas bien saine, sont sujets à estre

estre non seulement plus tristes, mais aussi par intervalles plus gais & plus disposez à rire que les autres; dautant que la rate envoie deux sortes de sang vers le cœur, l'un fort épais & grossier, qui cause la Tristesse, l'autre fort fluide & subtil, qui cause la Ioye. Et souvent apres avoir beaucoup rit, on se sent naturellement enclin à la Tristesse, pource que la plus fluide partie du sang de la rate estant espuisée, l'autre plus grossiere la suit vers le cœur.

ARTICLE CXXVII.

Quelle est sa cause en l'Indignation.

POUR le Ris qui accompagne quelquefois l'Indignation, il est ordinairement artificiel & feint. Mais lors qu'il est naturel, il semble venir de la Ioye qu'on a, de ce qu'on voit ne pouvoir estre offensé par le mal dont on est indigné,

& avec cela de ce qu'on se trouve surpris par la nouveauté ou par la rencontre inopinée de ce mal. de façon que la Joye, la Haine & l'Admiration y contribuent. Toutefois je veux croire qu'il peut aussi estre produit sans aucune joye, par le seul mouvement de l'Aversion, qui envoie du sang de la rate vers le cœur, où il est rarefié, & poussé de là dans le poumon, lequel il enfle facilement, lors qu'il le rencontre presque vuide. Et généralement tout ce qui peut enfler subitement le poumon en cette façon, cause l'action extérieure du Ris, excepté lors que la Tristesse la change en celle des gemissemens & des cris qui accompagnent les larmes. A propos de quoy Vives escrit de soy-mesme, que lors qu'il avoit esté long-temps sans manger, les premiers morceaux qu'il mettoit en sa bouche l'obligeoient à rire : ce qui pouvoit venir de ce que

I.L. Vives, 3.
de Animâ.
cap. de Risu.

que son poumon vuide de sang par faute de nourriture, estoit promptement enflé par le premier suc qui passoit de son estomac vers le cœur, & que la seule imagination de manger y pouvoit conduire, avant mesme que celuy des viandes qu'il mangeoit y fust parvenu.

ARTICLE CXXVIII.

De l'origine des Larmes.

Comme le Ris n'est jamais causé par les plus grandes Joyes, ainsi les larmes ne viennent point d'une extrême Tristesse, mais seulement de celle qui est mediocre, & accompagnée ou suivie de quelque sentiment d'Amour, ou aussi de Joye. Et pour bien entendre leur origine, il faut remarquer que bien qu'il sorte continuellement quantité de vapeurs de toutes les parties de nostre corps, il n'y en a toutefois aucune dont il en sorte

170 DES PASSIONS
tant que des yeux, à cause de la
grandeur des nerfs optiques, & de
la multitude des petites arteres
par où elles y viennent; Et que
comme la sueur n'est composée
que des vapeurs, qui sortant des
autres parties se convertissent en
eau sur leur superficie, ainsi les
Larmes se font des vapeurs qui
sortent des yeux.

ARTICLE CXXIX.

*De la façon que les vapeurs se chan-
gent en eau.*

OR comme j'ay escrit dans les
Meteores, en expliquant en
quelle façon les vapeurs de l'air se
convertissent en pluye, que cela
vient de ce qu'elles sont moins a-
gitées, ou plus abondantes qu'à
l'ordinaire; ainsi je croy que lors
que celles qui sortent du corps
sont beaucoup moins agitées que
de coustume, encores qu'elles ne
soient

SECONDE PARTIE. 171
soient pas si abondantes, elles ne
laissent pas de se convertir en eau:
ce qui cause les sueurs froides qui
viennent quelquefois de foiblesse,
quand on est malade. Et je croy
que lors qu'elles sont beaucoup
plus abondantes, pourvû qu'elles
ne soient point avec cela plus agi-
tées, elles se convertissent aussi en
eau; ce qui est cause de la sueur qui
vient quand on fait quelque exer-
cice. Mais alors les yeux ne suent
point, pource que pendant les ex-
ercices du corps, la plus-part des
esprits allans dans les muscles qui
servent à le mouvoir, il en va
moins par le nerf optique vers les
yeux, Et ce n'est qu'une mesme
matiere qui compose le sang, pen-
dant qu'elle est dans les venes, ou
dans les arteres; & les esprits, lors
qu'elle est dans le cerveau, dans
les nerfs, ou dans les muscles; &
les vapeurs lors qu'elle en sort en
forme d'air; & enfin la sueur ou
les

les larmes, lors qu'elle s'espaissit en eau sur la superficie du corps ou des yeux.

ARTICLE CXXX.

Comment ce qui fait de la douleur à l'œil l'excite à pleurer.

ET je ne puis remarquer que deux causes qui font que les vapeurs qui sortent des yeux se changent en larmes. La première est quand la figure des pores par où elles passent est changée, par quelque accident que ce puisse estre: car cela retardant le mouvement de ces vapeurs, & changeant leur ordre, peut faire qu'elles se convertissent en eau. Ainsi il ne faut qu'un festu qui tombe dans l'œil, pour en tirer quelques larmes: à cause qu'en y excitant de la douleur, il change la disposition de ses pores: en sorte que quelques uns devenant plus estroits, les petites

tes parties des vapeurs y passent moins viste; & qu'au lieu qu'elles en sortoient auparavant esgalement distantes les vnes des autres, & ainsi demeueroient séparées, elles viennent à se rencontrer, à cause que l'ordre de ces pores est troublé, au moyen dequoy elles se joignent, & ainsi se convertissent en larmes.

ARTICLE CXXXI.

Comment on pleure de Tristesse.

L'Autre cause est la Tristesse, suivie d'Amour, ou de Ioye, ou generalement de quelque cause qui fait que le cœur pousse beaucoup de sang par les arteres. La Tristesse y est requise, à cause que refroidissant tout le sang, elle étrecit les pores des yeux. Mais pour ce qu'à mesure qu'elle les étrecit, elle diminuë aussi la quantité des vapeurs, auxquelles ils doivent donner

174 DES PASSIONS
donner passage, cela ne suffit pas pour produire des larmes, si la quantité de ces vapeurs n'est à mesme temps augmentée par quelque autre cause. Et il n'y a rien qui l'augmente davantage, que le sang qui est envoyé vers le cœur en la passion de l'Amour. Aussi voyons nous que ceux qui sont tristes, ne jettent pas continuellement des larmes, mais seulement par intervalles, lors qu'ils font quelque nouvelle reflexion sur les objets qu'ils affectionnent.

ARTICLE CXXXII.

Des gemissemens qui accompagnent les larmes.

ET alors les poumons sont aussi quelquefois enflés tout à coup par l'abondance du sang qui entre dedans, & qui en chasse l'air qu'ils contenoient, lequel sortant par le sifflet engendre les gemissemens & les

SECONDE PARTIE. 175
les cris, qui ont coustume d'accompagner les larmes. Et ces cris sont ordinairement plus aigus, que ceux qui accompagnent le ris, bien qu'ils soient produits quasi en mesme façon: dont la raison est que les nerfs, qui servent à eslargir ou estreoir les organes de la voix, pour la rendre plus grosse ou plus aiguë, estans joints avec ceux qui ouvrent les orifices du cœur pendant la Joye, & les étrecissent pendant la Tristesse, ils font que ces organes s'élargissent ou s'étrecissent au mesme temps.

ARTICLE CXXXIII.

Pourquoy les enfans & les vieillards pleurent aisement.

LES enfans & les vieillards sont plus enclins à pleurer, que ceux de moyen aage, mais c'est pour diverses raisons. Les vieillards pleurent souvent d'affection & de joye: car

car ces deux passions jointes ensemble, envoient beaucoup de sang à leur cœur, & de là beaucoup de vapeurs à leurs yeux; & l'agitation de ces vapeurs est tellement retardée par la froideur de leur naturel, qu'elles se convertissent aisément en larmes, encore qu'aucune Tristesse n'ait précédé. Que si quelques vieillards pleurent aussi fort aisément de fâcherie, ce n'est pas tant le temperament de leur corps, que celui de leur esprit, qui les y dispose. Et cela n'arrive qu'à ceux qui sont si foibles, qu'ils se laissent entièrement surmonter par de petits sujets de douleur, de crainte, ou de pitié. Le mesme arrive aux enfans, lesquels ne pleurent gueres de Joye, mais bien plus de Tristesse, mesme quand elle n'est point accompagnée d'Amour. car ils ont toujours assez de sang pour produire beaucoup de vapeurs, le mou-

mouvement desquelles estant retardé par la Tristesse, elles se convertissent en larmes.

ARTICLE CXXXIV.

Pourquoy quelques enfans palissent, au lieu de pleurer.

Toutefois il y en a quelques uns qui palissent, au lieu de pleurer, quand ils sont fâchez: ce qui peut tesmoigner en eux un jugement, & un courage extraordinaire; à sçavoir lors que cela vient de ce qu'ils considerent la grandeur du mal, & se preparent à une forte resistance, en mesme façon que ceux qui sont plus âgez. Mais c'est plus ordinairement une marque de mauvais naturel: à sçavoir lors que cela vient de ce qu'ils sont enclins à la Haine, ou à la Peur; car ce sont des passions qui diminuent la matiere des larmes. Et on voit au contraire que ceux qui

M pleu-

178 DES PASSIONS
pleurent fort aisement, sont en-
clins à l'Amour, & à la Pitié.

ARTICLE CXXXV.

Des Soupirs.

LA cause des Soupirs, est fort
différente de celle des larmes,
encore qu'ils presupposent comme
elles la Tristesse. Car au lieu qu'on
est incité à pleurer quand les pou-
mons sont pleins de sang; on est
incité à soupirer quand ils en sont
presque vuides, & que quelque i-
magination d'esperance ou de joye
ouvre l'orifice de l'artere veneuse,
que la Tristesse avoit étrecy; Pour-
ce qu'alors le peu de sang qui reste
dans les poumons, tombant tout
à coup dans le costé gauche du
cœur par cette artere veneuse, &
y estant poussé par le Desir de par-
venir à cette Ioye, lequel agite en
mesme temps tous les muscles du
diaphragme & de la poitrine, l'air
est

SECONDE PARTIE. 179
est poussé promptement par la
bouche dans les poumons, pour
y remplir la place que laisse ce
sang. Et c'est cela qu'on nomme
soupirer.

ARTICLE CXXXVI.

*D'où viennent les effets des Passions qui
sont particuliers à certains
hommes.*

AV reste afin de suppleer icy en
peu de mots, à tout ce qui
pourroit y estre adjouisté touchant
les divers effets, ou les diverses
causes des passions, je me conten-
teray de repeter le principe sur le-
quel tout ce que j'en ay escrit est
appuyé: à sçavoir qu'il y a telle liai-
son entre nostre ame & nostre
corps, que lors que nous avons
une fois joint quelque action cor-
porelle avec quelque pensée, l'une
des deux ne se presente point à
nous par apres, que l'autre nes'y

presente aussi ; & que ce ne sont pas toujours les mêmes actions qu'on joint aux mêmes pensées. Car cela suffit pour rendre raison de tout ce qu'un chacun peut remarquer de particulier , en soy ou en d'autres , touchant cette matière , qui n'a point esté icy expliqué. Et, pour exemple, il est aisé de penser, que les estranges aversions de quelques uns, qui les empêchent de souffrir l'odeur des roses, ou la présence d'un chat, ou choses semblables, ne viennent que de ce qu'au commencement de leur vie ils ont esté fort offensez par quelques pareils objets, ou bien qu'ils ont compati au sentiment de leur mere qui en a esté offensée estant grosse. Car il est certain qu'il y a du rapport entre tous les mouvemens de la mere, & ceux de l'enfant qui est en son ventre, en sorte que ce qui est contraire à l'un nuit à l'autre. Et l'odeur des roses

roses peut avoir causé un grand mal de teste à un enfant, lors qu'il estoit encore au berceau, ou bien un chat le peut avoir fort espouventé, sans que personne y ait pris garde, ny qu'il en ait eu apres aucune memoire: bien que l'idée de l'Aversion qu'il avoit alors pour ces roses, ou pour ce chat, demeure imprimée en son cerveau jusques à la fin de sa vie.

ARTICLE CXXXVII.

De l'usage des cinq Passions icy expliquées, entant qu'elles se rapportent au corps.

Après avoir donné les définitions de l'Amour, de la Haine, du Desir, de la Joye, de la Tristesse ; & traité de tous les mouvemens corporels qui les causent ou les accompagnent, nous n'avons plus icy à considerer que leur usage. Touchant quoy il est à remarquer,

quer, que selon l'institution de la Nature elles se rapportent toutes au corps, & ne sont données à l'ame qu'entant qu'elle est jointe avec luy : en sorte que leur usage naturel est d'inciter l'ame, à consentir & contribuer aux actions qui peuvent servir à conserver le corps, ou à le rendre en quelque façon plus parfait. Et en ce sens la Tristesse & la Joye sont les deux premières qui sont employées. Car l'ame n'est immédiatement avertie des choses qui nuisent au corps, que par le sentiment qu'elle a de la douleur, lequel produit en elle premièrement la passion de la Tristesse, puis en suite la Haine de ce qui cause cette douleur, & en troisieme lieu le Desir de s'en delivrer. Comme aussi l'ame n'est immédiatement avertie des choses utiles au corps, que par quelque sorte de chatouillement, qui excitant en elle de la Joye, fait en suite

naistre

naistre l'amour de ce qu'on croit en estre la cause, & enfin le desir d'acquiescer ce qui peut faire qu'on continuë en cette Joye, ou bien qu'on jouisse encore apres d'une semblable. Ce qui fait voir qu'elles sont toutes cinq tres-utiles au regard du corps ; & mesme que la Tristesse est en quelque façon première & plus nécessaire que la Joye, & la Haine que l'Amour : à cause qu'il importe davantage de repousser les choses qui nuisent & peuvent détruire, que d'acquiescer celles qui adjoussent quelque perfection sans laquelle on peut subsister.

ARTICLE CXXXVIII.

De leurs défauts & des moyens de les corriger,

MAais encore que cet usage des passions soit le plus naturel qu'elles puissent avoir, & que tous

les animaux sans raison ne conduisent leur vie que par des mouvemens corporels, semblables à ceux qui ont coustume en nous de les suivre, & auxquels elles incitent nostre ame à consentir. Il n'est pas neantmoins tousjours bon, dautant qu'il y a plusieurs choses nuisibles au corps, qui ne causent au commencement aucune Tristesse, ou mesme qui donnent de la Joye; & d'autres qui luy sont utiles, bien que d'abord elles soient incommodes. Et outre cela elles font paroistre presque tousjours, tant les biens que les maux qu'elles representent, beaucoup plus grands & plus importans qu'ils ne sont; en sorte qu'elles nous incitent à rechercher les uns & fuir les autres, avec plus d'ardeur & plus de soin qu'il n'est cōvenable. comme nous voyōs aussi que les bestes sont souvent trompées par des apas, & que pour éviter de petits maux, elles

se

se precipitent en de plus grands. C'est pourquoy nous devons nous servir de l'experience & de la raison, pour distinguer le bien d'avec le mal, & connoistre leur juste valeur, afin de ne prendre pas l'un pour l'autre, & de ne nous porter à rien avec excès.

ARTICLE CXXXIX.

De l'usage des mesmes Passions, entant qu'elles appartiennent à l'ame, & premierement de l'Amour.

CE qui suffiroit, si nous n'avions en nous que le corps, ou qu'il fût nostre meilleure partie; mais dautant qu'il n'est que la moindre, nous devons principalement considerer les Passions entant qu'elles appartiennent à l'ame, au regard de laquelle l'Amour & la Haine viennent de la connoissance, & precedent la Joye & la Tristesse; ex-

M 5

cepté

cepté lors que ces deux dernières tiennent le lieu de la connoissance, dont elles sont des especes. Et lors que cette connoissance est vraye, c'est à dire que les choses qu'elle nous porte à aymer, sont véritablement bonnes, & celles qu'elle nous porte à haïr sont véritablement mauvaises, l'Amour est incomparablement meilleure que la Haine, elle ne sçauroit estre trop grande; & elle ne manque jamais de produire la Ioye. Je dis que cette Amour est extrêmement bonne, pource que joignant à nous de vrais biens, elle nous perfectionne d'autant. Je dis aussi qu'elle ne sçauroit estre trop grande; car tout ce que la plus excessive peut faire, c'est de nous joindre si parfaitement à ces biens, que l'Amour que nous avons particulièrement pour nous mesmes n'y mette aucune distinction; ce que je croy ne pouuoir jamais estre mau-

mauvais. Et elle est necessairement suivie de la Ioye, à cause qu'elle nous represente ce que nous ayons, comme un bien qui nous appartient.

ARTICLE CXL.

De la Haine.

LA Haine au contraire, ne sçauroit estre si petite qu'elle ne nuise, & elle n'est jamais sans Tristesse. Je dis qu'elle ne sçauroit estre trop petite, à cause que nous ne sommes incitez à aucune action par la Haine du mal, que nous ne le puissions estre encore mieux par l'Amour du bien auquel il est contraire: au moins lors que ce bien & ce mal sont assez connus. Car j'avouë que la Haine du mal qui n'est manifesté que par la douleur, est necessaire au regard du corps, mais je ne parle icy que de celle qui vient d'une connoissance plus claire,

claire, & je ne la rapporte qu'à l'ame. Je dis aussi qu'elle n'est jamais sans Tristesse, à cause que le mal n'estant qu'une privation, il ne peut estre conceu sans quelque sujet reel dans lequel il soit, & il n'y a rien de reel qui n'ait en soy quelque bonté; de façon que la Haine qui nous éloigne de quelque mal, nous éloigne par mesme moyen du bien auquel il est joint, & la privation de ce bien estant représentée à nostre ame, comme un defaut qui luy appartient, excite en elle la Tristesse. Par exemple, la Haine qui nous éloigne des mauvaises mœurs de quelqu'un, nous éloigne par mesme moyen de sa conversation, en laquelle nous pourrions sans cela trouver quelque bien, duquel nous sommes fâchez d'estre privez. Et ainsi en toutes les autres Haines, on peut remarquer quelque sujet de Tristesse.

A R-

ARTICLE CXLI.

Du Desir, de la Joye, & de la Tristesse.

POUR le desir, il est evident que lors qu'il procede d'une vraye connoissance, il ne peut estre mauvais, pourvû qu'il ne soit point excessif, & que cette connoissance le regle. Il est evident aussi que la Joye ne peut manquer d'estre bonne, ny la Tristesse d'estre mauvaise, au regard de l'ame; pource que c'est en la dernière que consiste toute l'incommodité que l'ame reçoit du mal, & en la première que consiste toute la jouissance du bien qui luy appartient. De façon que si nous n'avions point de corps, j'oserois dire que nous ne pourrions trop nous abandonner à l'Amour & à la Joye, ny trop éviter la Haine & la Tristesse. Mais les mouvemens corporels qui les accompagnent,

190 DES PASSIONS
pagnent, peuvent tous estre nuisi-
bles à la fanté lors qu'ils sont fort
violens; & au contraire luy estre
utiles lors qu'ils ne sont que mo-
derez.

ARTICLE CXLII.

*De la Ioye & de l'Amour, comparées
avec le Tristesse & la Haine.*

AV reste puis que la Haine & la
Tristesse doivent estre reje-
tées par l'ame, lors mesme qu'el-
les procedent d'une vraye con-
noissance, elles doivent l'estre à
plus forte raison lors qu'elles vien-
nent de quelque fausse opinion.
Mais on peut douter si l'Amour &
la Ioye sont bonnes ou non, lors
qu'elles sont ainsi mal fondées; &
il me semble que si on ne confide-
re precisement que ce qu'elles sont
en elles mesmes, au regard de l'a-
me, on peut dire que bien que la
Ioye soit moins solide, & l'Amour
moins

SECONDE PARTIE. 191
moins avantageuse, que lors qu'el-
les ont un meilleur fondement,
elles ne laissent pas d'estre prefe-
rables à la Tristesse & à la Haine
aussi mal fondées: En sorte que
dans les rencontres de la vie, où
nous ne pouvons éviter le hafard
d'estre trompez, nous faisons tous-
jours beaucoup mieux de pancher
vers les passions qui tendent au
bien; que vers celles qui regardent
le mal, encore que ce ne soit que
pour l'éviter: Et mesme souvent
une fausse Ioye, vaut mieux qu'une
Tristesse dont la cause est vraye.
Mais je n'ose pas dire le mesme de
l'Amour, au regard de la Haine.
car lors que la Haine est juste, elle
ne nous éloigne que du sujet qui
contient le mal dont il est bon
d'estre separé; au lieu que l'A-
mour qui est injuste, nous joint à
des choses qui peuvent nuire, ou
du moins qui ne meritent pas d'estre
tant considerées par nous
qu'elles

192 DES PASSIONS
qu'elles font, ce qui nous avilit, &
nous abaisse.

ARTICLE CXLIII.

*Des mesmes Passions, entant qu'elles se
rapportent au Desir.*

ET il faut exactement remarquer, que ce que je viens de dire de ces quatre passions, n'a lieu que lors qu'elles sont considerées precisement en elles mesmes, & qu'elles ne nous portent à aucune action. Car entant qu'elles excitent en nous le Desir, par l'entremise duquel elles reglent nos mœurs, il est certain que toutes celles dont la cause est fausse peuvent nuire, & qu'au contraire toutes celles dont la cause est juste peuvent servir; Et mesme que lors qu'elles sont également mal fondée, la Ioye est ordinairement plus nuisible que la Tristesse, pour ce que celle-cy donnant de la retenuë

SECONDE PARTIE. 193
tenuë & de la crainte, dispose en quelque façon à la Prudence, au lieu que l'autre rend inconsiderez & temeraires ceux qui s'abandonnent à elle.

ARTICLE CXLIV.

*Des Desirs dont l'evenement ne depend
que de nous.*

MAis pource que ces Passions ne nous peuvent porter à aucune action, que par l'entremise du Desir qu'elles excitent, c'est particulièrement ce Desir que nous devons avoir soin de regler, & c'est en cela que consiste la principale utilité de la Morale. Or comme j'ay tantost dit, qu'il est tousjours bon lors qu'il suit une vraye connoissance, ainsi il ne peut manquer d'estre mauvais, lors qu'il est fondé sur quelque erreur. Et il me semble que l'erreur qu'on commet le plus ordinairement touchant

N les

les Desirs, est qu'on ne distingue pas assez les choses qui dependent entierement de nous, de celles qui n'en dependent point. Car pour celles qui ne dependent que de nous, c'est à dire de nostre libre arbitre, il suffit de sçavoir qu'elles sont bonnes, pour ne les pouvoir desirer avec trop d'ardeur; à cause que c'est suivre la vertu, que de faire les choses bonnes qui dependent de nous, & il est certain qu'on ne sçauroit avoir un Desir trop ardent pour la vertu. outre que ce que nous desirons en cette façon ne pouvant manquer de nous réussir, puis que c'est de nous seuls qu'il depend, nous en recevons toujours toute la satisfaction que nous en avons attenduë. Mais la faute qu'on a coustume de commettre en cecy, n'est iamais qu'on desire trop, c'est seulement qu'on desire trop peu. Et le souverain remede contre cela, est de se deliurer l'esprit,

esprit, autant qu'il se peut, de toutes sortes d'autres Desirs moins utiles, puis de tascher de connoistre bien clairement, & de considerer avec attention, la bonté de ce qui est à desirer.

ARTICLE CXLV.

De ceux qui ne dependent que des autres choses; Et ce que c'est que la Fortune.

Pour les choses qui ne dependent aucunement de nous, tant bonnes qu'elles puissent estre, on ne les doit jamais desirer avec Passion, non seulement à cause qu'elles peuvent n'arriver pas, & par ce moyen nous affliger d'autant plus que nous les aurons plus souhaitées; mais principalement à cause qu'en occupant nostre pensée, elles nous detournent de porter nostre affection à d'autres choses, dont l'acquisition depend de nous.

nous. Et il y a deux remedes generaux contre ces vains Desirs; Le premier est la Generosité, de laquelle je parleray cy-apres; Le second est que nous devons souvent faire reflexion sur la Providence divine, & nous représenter qu'il est impossible, qu'aucune chose arrive d'autre façon, qu'elle a esté déterminée de toute éternité par cette Providence; en sorte qu'elle est comme une fatalité ou une nécessité immuable, qu'il faut opposer à la Fortune, pour la détruire, comme vne chimere qui ne vient que de l'erreur de nostre entendement. Car nous ne pouvons desirer que ce que nous estimons en quelque façon estre possible; & nous ne pouvons estimer possibles les choses qui ne dependent point de nous, qu'entant que nous pensons qu'elles dependent de la Fortune, c'est à dire que nous jugeons qu'elles peuvent

arri-

arriuer, & qu'il en est arrivé autrefois de semblables. Or cette opinion n'est fondée que sur ce que nous ne connoissons pas toutes les causes, qui contribuent à chaque effect. Car lors qu'une chose que nous auons estimée dependre de la Fortune n'arriue pas, cela témoigne que quelqu'une des causes qui estoient nécessaires pour la produire a manqué, & par consequent qu'elle estoit absolument impossible; & qu'il n'en est jamais arrivé de semblable, c'est à dire, à la production de laquelle une pareille cause ait aussi manqué: en sorte que si nous n'eussions point ignoré cela auparavant, nous ne l'eussions jamais estimée possible, ny par consequent ne l'eussions desirée.

ARTICLE CXLVI.

*De ceux qui dependent de nous &
d'autruy.*

IL faut donc entierement rejeter l'opinion vulgaire, qu'il y a hors de nous une Fortune, qui fait que les choses arrivent ou n'arrivent pas selon son plaisir; & sçavoir que tout est conduit par la Providence divine, dont le decret eternal est tellement infallible & immuable, qu'excepté les choses que ce mesme decret a voulu dependre de nostre libre arbitre, nous devons penser qu'à nostre egard il n'arrive rien qui ne soit necessaire, & comme fatal, en sorte que nous ne pouvons sans erreur desirer qu'il arrive d'autre façon. Mais pour ce que la plus part de nos Desirs s'estendent à des choses, qui ne dependent pas toutes de nous, ny toutes d'autruy, nous devons ex-

SECONDE PARTIE. 199
exactement distinguer en elles ce qui ne depend que de nous, afin de n'estendre nostre desir qu'à cela seul. Et pour le surplus, encore que nous en devions estimer le succès entierement fatal & immuable, afin que nostre Desir ne s'y occupe point, nous ne devons pas laisser de considerer les raisons qui le font plus ou moins esperer, afin qu'elles servent à regler nos actions. Car par exemple, si nous avons affaire en quelque lieu, ou nous puissions aller par deux divers chemins, l'un desquels ait coustume d'estre beaucoup plus seur que l'autre, bien que peut estre le decret de la Prouidence soit tel, que si nous allons par le chemin qu'on estime le plus seur, nous ne manquerons pas d'y estre volez, & qu'au contraire nous pourrions passer par l'autre sans aucun danger, nous ne devons pas pour cela estre indifferens à choisir l'un

ou l'autre ; ny nous reposer sur la fatalité immuable de ce decret, mais la raison veut que nous choissions le chemin qui a coustume d'estre le plus seur ; & nostre Desir doit estre accompli touchant cela, lors que nous l'avons suivi, quelque mal qui nous en soit arriué ; à cause que , ce mal ayant esté à nostre egard inevitable, nous n'avons eu aucun sujet de souhaiter d'en estre exems , mais seulement de faire tout le mieux que nostre entendement a pû connoistre, ainsi que je suppose que nous avons fait. Et il est certain que lors qu'on s'exerce à distinguer ainsi la Fatalité, de la Fortune , on s'accoustume aysément à regler ses Desirs en telle sorte , que d'autant que leur accomplissement ne depend que de nous , ils peuvent tousjours nous donner une entiere satisfaction.

AR-

ARTICLE CXLVII.

Des Emotions interieures de l'ame.

I'Adjousteray seulement encore icy une consideration , qui me semble beaucoup servir, pour nous empescher de recevoir aucune incommodité des Passions ; c'est que nostre bien & nostre mal, depend principalement des emotions interieures, qui ne sont excitées en l'ame que par l'ame mesme ; en quoy elles different de ces passions , qui dependent tousjours de quelque mouvement des esprits. Et bien que ces emotions de l'ame, soient souvent jointes avec les passions qui leur sont semblables, elles peuvent souvent aussi se rencontrer avec d'autres , & mesme naistre de celles qui leur sont contraires. Par exemple , lors qu'un mary pleure sa femme morte, laquelle (ainsi qu'il arrive quelque-

N 5 fois)

fois (il seroit fasché de voir resuscitée; il se peut faire que son cœur est serré par la Tristesse, que l'appareil des funerailles, & l'absence d'une personne, à la conversation de laquelle il estoit accoustumé, excitent en luy; & il se peut faire que quelques restes d'amour ou de pitié, qui se presentent à son imagination, tirent de veritables larmes de ses yeux, nonobstant qu'il sente cependant une Joye secrete, dans le plus interieur de son ame; l'emotion de laquelle a tant de pouvoir, que la Tristesse & les larmes qui l'accompagnent ne peuvent rien diminuer de sa force. Et lors que nous lisons des aventures estranges dans un livre, ou que nous les voyons représenter sur un theatre, cela excite quelquefois en nous la Tristesse, quelquefois la Joye, ou l'Amour, ou la Haine, & generalement toutes les Passions, selon la diuersité des objets qui s'offrent

s'offrent à nostre imagination; mais avec cela nous avons du plaisir, de les sentir exciter en nous, & ce plaisir est une Joye intellectuelle, qui peut aussi bien naistre de la Tristesse, que de toutes les autres Passions.

ARTICLE CXLVIII.

Que l'exercice de la vertu est un souverain remede contre les Passions.

OR d'autant que ces emotions interieures nous touchent de plus pres, & ont par consequent beaucoup plus de pouvoir sur nous, que les Passions dont elles different, qui se rencontrent avec elles, il est certain que pourvû que nostre ame ait tousjours dequoy se contenter en son interieur, tous les troubles qui viennent d'ailleurs n'ont aucun pouvoir de luy nuire, mais plustost ils servent à augmenter

ter sa joye, en ce que voyant qu'elle ne peut estre offensée par eux, cela luy fait connoistre sa perfection. Et afin que nostre ame ait ainsi de quoy estre contente, elle n'a besoin que de suivre exactement la vertu. Car quiconque a vescu en telle sorte, que sa conscience ne luy peut reprocher qu'il ait jamais manqué à faire, toutes les choses qu'il a jugées estre les meilleures (qui est ce que ie nomme icy suivre la vertu) il en reçoit une satisfaction, qui est si puissante pour le rendre heureux, que les plus violens efforts des Passions, n'ont iamais assez de pouvoir pour troubler la tranquillité de son ame.

LES

LES
PASSIONS
DE L'AME.

TROISIEME PARTIE,

Des Passions particulieres.

ARTICLE CXLIX.

De l'Estime & du Mespris.



PRES avoir expliqué les six Passions primitives, qui sont comme les genres dont toutes les autres sont des especes, je remarqueray icy succinctement ce qu'il y a de particulier en chacune de ces autres, & je retiendray le mesme ordre suivant lequel je les ay cy-dessus denombrees. Les deux premieres sont l'Estime & le Mespris. Car bien que ces noms ne signifient ordi-

ordinairement, que les opinions qu'on a sans passion de la valeur de chaque chose, toutefois à cause que de ces opinions il naist souvent des Passions, auxquelles on n'a point donné de noms particuliers, il me semble que ceux-cy leur peuvent estre attribuez. Et l'Estime, entant qu'elle est une Passion, est une inclination qu'a l'ame à se représenter la valeur de la chose estimée, laquelle inclination est causée par un mouvement particulier des esprits, tellement conduits dans le cerveau, qu'ils y fortifient les impressions qui servent à ce sujet. Comme au contraire la Passion du Mespris, est une inclination qu'a l'ame, à considérer la bassesse ou petitesse de ce qu'elle mesprise, causée par le mouvement des esprits, qui fortifie l'idée de cette petitesse.

ARTICLE CL.

Que ces deux Passions ne sont que des especes d'Admiration.

Ainsi ces deux Passions, ne sont que des especes d'Admiration. Car lors que nous n'admirons point la grandeur ny la petitesse d'un objet, nous n'en faisons ny plus ny moins d'estat que la raison nous dicte que nous en devons faire; de façon que nous l'estimons ou le mesprisons alors sans passion. Et bien que souvent l'Estime soit excitée en nous par l'Amour, & le Mespris par la Haine, cela n'est pas universel, & ne vient que de ce qu'on est plus ou moins enclin à considérer la grandeur ou la petitesse d'un objet, à raison de ce qu'on a plus ou moins d'affection pour luy.

ARTICLE CLI.

*Qu'on peut s'estimer ou mespriser
soy mesme.*

OR ces deux Passions se peuvent generalement rapporter à toutes sortes d'objets ; mais elles sont principalement remarquables, quand nous les rapportons à nous mesme, c'est à dire, quand c'est nostre propre merite que nous estimons ou mesprisons. Et le mouvement des esprits qui les cause, est alors si manifeste, qu'il change mesme la mine, les gestes, la demarche, & generalement toutes les actions de ceux, qui conçoivent une meilleure ou plus mauvaise opinion d'eux mesme qu'à l'ordinaire.

AR-

ARTICLE CLII.

Pour quelle cause on peut s'estimer.

ET pource que l'une des principales parties de la Sageste, est de sçavoir en quelle façon & pour quelle cause chacun se doit estimer ou mespriser, je tascheray icy d'en dire mon opinion. Je ne remarque en nous qu'une seule chose, qui nous puisse donner juste raison de nous estimer, à sçavoir l'usage de nostre libre arbitre, & l'empite que nous avons sur nos volontez. Car il n'y a que les seules actions qui dependent de ce libre arbitre, pour lesquelles nous puissions avec raison estre loués ou blasmez, & il nous rend en quelque façon semblables à Dieu, en nous faisant maistres de nous mesmes, pourvû que nous ne perdions point par lâcheté les droits qu'il nous donne.

O AR-

ARTICLE CLIII.

En quoy consiste la Generosité.

Ainsi je croy que la vraye Generosité, qui fait qu'un homme s'estime au plus haut point qu'il se peut legitiment estimer, consiste seulement, partie en ce qu'il connoist qu'il n'y a rien qui véritablement luy appartienne, que cette libre disposition de ses volontez, ny pourquoy il doive estre loué ou blasmé, sinon pource qu'il en use bien ou mal; & partie en ce qu'il sent en soy mesme vne ferme & constante resolution d'en bien user, c'est à dire de ne manquer jamais de volonté, pour entreprendre & executer toutes les choses qu'il jugera estre les meilleures. Ce qui est suivre parfaitement la vertu.

AR-

ARTICLE CLIV.

Qu'elle empesche qu'on ne mesprise les autres.

CEux qui ont cette connoissance & ce sentiment d'eux-mesmes, se persuadent facilement que chacun des autres hommes les peut aussi avoir de soy, pource qu'il n'y a rien en cela qui depende d'autrui. C'est pourquoy ils ne mesprisent jamais personne: & bien qu'ils voyent souvent que les autres commettent des fautes, qui font paroistre leur foiblesse, ils sont toutefois plus enclins à les excuser qu'à les blasmer, & à croire que c'est plustost par manque de connoissance, que par manque de bonne volonté, qu'il les commettent. Et comme ils ne pensent point estre de beaucoup inferieurs à ceux qui ont plus de biens, ou d'honneurs, ou mesme qui ont

O 2 plus

plus d'esprit, plus de sçavoir, plus de beauté, ou generalement qui les surpassent en quelques autres perfections; aussi ne s'estiment-ils point beaucoup au dessus de ceux qu'ils surpassent; à cause que toutes ces choses leur semblent estre fort peu considerables, à comparaison de la bonne volonté pour laquelle seule ils s'estiment, & laquelle ils supposent aussi estre, ou du moins pouvoir estre, en chacun des autres hommes.

ARTICLE CLV.

En quoy consiste l'Humilité vertueuse.

Ainsi les plus Generaux ont coutume d'estre les plus humbles, & l'Humilité vertueuse ne consiste qu'en ce que la reflexion que nous faisons sur l'infirmité de nostre nature, & sur les fautes que nous pouvons autrefois avoir commises, ou sommes capables de com-

commettre, qui ne sont pas moindres que celles qui peuvent estre commises par d'autres, est cause que nous ne nous preferons à personne, & que nous pensons que les autres ayant leur libre arbitre aussi bien que nous, ils en peuvent aussi bien user.

ARTICLE CLVI.

Quelles sont les proprieté de la Generosité; & comment elle sert de remede contre tous les dereglemens des Passions.

CEux qui sont Generaux en cette façon, sont naturellement portez à faire de grandes choses, & toutefois à ne rien entreprendre dont ils ne se sentent capables; Et pource qu'ils n'estiment rien de plus grand que de faire du bien aux autres hommes, & de mespriser son propre interest pour ce sujet, ils sont tousjours parfaitement

ment courtois , affables & officieux envers un chacun. Et avec cela ils sont entierement maistres de leurs Passions; particulièrement des Desirs , de la Ialousie , & de l'Envie , à cause qu'il n'y a aucune chose dont l'acquisition ne depende pas d'eux , qu'ils pensent valoir assez pour meriter d'estre beaucoup souhaitée; & de la Haine envers les hommes , à cause qu'ils les estiment tous; & de la Peur , à cause que la confiance qu'ils ont en leur vertu les assure; & en fin de la Colere, à cause que n'estimant que fort peu toutes les choses qui dependent d'autruy , jamais ils ne donnent tant d'avantage à leurs ennemis , que de reconnoistre qu'ils en sont offencez.

AR-

ARTICLE CLVII.

De l'Orgueil.

Tous ceux qui conçoivent bonne opinion d'eux mesmes pour quelque autre cause , telle qu'elle puisse estre , n'ont pas une vraye Generosité, mais seulement un Orgueil, qui est tousjours fort vitieux, encore qu'il le soit d'autant plus, que la cause pour laquelle on s'estime est plus injuste. Et la plus injuste de toutes est, lors qu'on est orgueilleux sans aucun sujet, c'est à dire sans qu'on pense pour cela qu'il y ait en soy aucun merite, pour lequel on doit estre prisé: mais seulement pource qu'on ne fait point d'estat du merite, & que s'imaginant que la gloire n'est autre chose qu'une usurpation , l'on croit que ceux qui s'en attribuent le plus en ont le plus. Ce vice est si deraisonnable & si absurd; que

O 4 j'au-

j'aurois de la peine à croire qu'il y eust des hommes qui s'y laissassent aller, si jamais personne n'estoit lotié injustement; mais la flatterie est si commune par tout, qu'il n'y a point d'homme si defectueux, qu'il ne se voye souvent estimer pour des choses qui ne meritent aucune louange, ou mesme qui meritent du blasme; ce qui donne occasion aux plus ignorans & aux plus stupides, de tomber en cette espece d'Orgueil.

ARTICLE CLVIII.

Que ces effets sont contraires à ceux de la Generosité.

MAis quelle que puisse estre la cause pour laquelle on s'estime, si elle est autre que la volonté qu'on sent en soy mesme, d'user tousjours bien de son libre arbitre, de laquelle j'ay dit que vient la Generosité, elle produit tousjours un
Or

Orgueil tres-blasnable, & qui est si different de cette vraye Generosité, qu'il a des effets entierement contraires. Car tous les autres biens, comme l'esprit, la beauté, les richesses, les honneurs, &c. ayant coustume d'estre d'autant plus estimez, qu'ils se trouvent en moins de personnes, & mesme estant pour la plus part de telle nature, qu'ils ne peuvent estre communiquez à plusieurs, cela fait que les Orgueilleux taschent d'abaisser tous les autres hommes, & qu'estant esclaves de leurs Desirs, ils ont l'ame incessamment agitée de Haine, d'Envie, de Jalousie, ou de Colere.

ARTICLE CLIX.

De l'Humilité vitiense.

POUR la Bassesse ou Humilité vitiense, elle consiste principalement en ce qu'on se sent foible ou
O s peu

peu resolu, & que, comme si on n'avoit pas l'usage entier de son libre arbitre, on ne se peut empêcher de faire des choses, dont on sçait qu'on se repentira par apres; Puis aussi en ce qu'on croit ne pouvoir subsister par soy mesme, ny se passer de plusieurs choses, dont l'acquisition depend d'autruy. Ainsi elle est directement opposée à la Generosité, & il arriue souvent que ceux qui ont l'esprit le plus bas, sont les plus arrogans & superbes, en mesme façon que les plus genereux sont les plus modestes & les plus humbles. Mais au lieu que ceux qui ont l'esprit fort & genereux, ne changent point d'humeur pour les prosperitez ou aduersitez qui leur arrivent, ceux qui l'ont foible & abjet ne sont conduits que par la fortune; & la prosperité ne les enfle pas moins que l'adversité les rend humbles. Mesme on void souvent qu'ils s'abaisent

TROISIÈSME PARTIE. 219
 baissent honteusement, aupres de ceux dont ils attendent quelque profit ou craignent quelque mal, & qu'au mesme temps ils s'eleuent insolemment, au dessus de ceux desquels ils n'esperent ny ne craignent aucune chose.

ARTICLE CLX.

Quel est le mouvement des esprits en ces Passions.

AV reste il est aysé à connoistre que l'Orgueil & la Bassesse ne sont pas seulement des vices, mais aussi des Passions, à cause que leur emotion paroist fort à l'exterieur, en ceux qui sont subitement enflés ou abatus par quelque nouvelle occasion. Mais on peut douter si la Generosité & l'Humilité, qui sont des vertus, peuvent aussi estre des Passions, pource que leurs mouvemens paroissent moins, & qu'il semble que la vertu ne symbolise

bolise pas tant avec la Passion, que fait le vice. Toutefois ie ne voy point de raison, qui empesche que le mesme mouvement des esprits, qui sert à fortifier une pensée, lors qu'elle a un fondement qui est mauuais, ne la puisse aussi fortifier, lors qu'elle en a vn qui est juste. Et pource que l'Orgueil & la Generosité, ne consistent qu'en la bonne opinion qu'on a de soy mesme, & ne different qu'en ce que cette opinion est injuste en l'un & juste en l'autre, il me semble qu'on les peut rapporter à une mesme Passion, laquelle est excitée par vn mouvement composé de ceux de l'Admiration, de la Joye, & de l'Amour, tant de celle qu'on a pour soy, que de celle qu'on a pour la chose qui fait qu'on s'estime. Comme au contraire le mouvement qui excite l'Humilité, soit vertueuse soit vicieuse, est composé de ceux de l'Admiration,
de

TROISIÈSME PARTIE. 221
de la Tristesse, & de l'Amour qu'on a pour soy mesme, meslée avec la Haine qu'on a pour les defauts, qui font qu'on se mesprise. Et toute la difference que je remarque en ces mouuemens, est que celui de l'Admiration a deux proprietés; la premiere que la surprise le rend fort dès son commencement; & l'autre, qu'il est egal en sa continuation, c'est à dire que les esprits continuent à se mouvoir d'une mesme teneur dans le cerveau. Desquelles proprietés la premiere se rencontre bien plus en l'Orgueil & en la Bassesse, qu'en la Generosité & en l'Humilité vertueuse; & au contraire la derniere se remarque mieux en celles-cy qu'aux deux autres. Dont la raison est, que le vice vient ordinairement de l'ignorance, & que ce sont ceux qui se connoissent le moins, qui sont les plus sujets à s'enorgueillir, & à s'humilier plus qu'ils

qu'ils ne doivent; à cause que tout ce qui leur arriue de nouveau les surprend, & fait que se l'attribuant à eux mesmes ils s'admirent, & qu'ils s'estiment ou se mesprisent, selon qu'ils jugent que ce qui leur arrive est à leur avantage ou n'y est pas. Mais pource que souvent apres une chose qui les a enorgueillis, il en survient une autre qui les humilie, le mouvement de leur Passion est variable. Au contraire il n'y a rien en la Generosité, qui ne soit compatible avec l'humilité vertueuse, ny rien ailleurs qui les puisse changer; ce qui fait que leurs mouvemens sont fermes, constants, & tousjours fort semblables à eux mesmes. Mais ils ne viennent pas tant de surprise, pource que ceux qui s'estiment en cette façon connoissent assez quelles sont les causes qui font qu'ils s'estiment. Toutefois on peut dire que ces causes sont si merueilleuses (à sçavoir

TROISIÈSME PARTIE. 223 voir la puissance d'user de son libre arbitre, qui fait qu'on se prise soy mesme, & les infirmités du sujet en qui est cette puissance, qui font qu'on ne s'estime pas trop) qu'à toutes les fois qu'on se les représente de nouveau, elles donnent tousjours vne nouvelle Admiration.

ARTICLE CLXI.

Comment la Generosité peut estre acquise.

ET il faut remarquer que ce qu'on nomme communement des vertus, sont des habitudes en l'ame qui la disposent à certaines pensées, en sorte qu'elles sont différentes de ces pensées, mais qu'elles les peuvent produire, & reciproquement estre produites par elles. Il faut remarquer aussi que ces pensées peuvent estre produites par l'ame seule, mais qu'il arrive souvent

vent que quelque mouvement des esprits les fortifie, & que pour lors elles sont des actions de vertu, & ensemble des Passions de l'ame. Ainsi encore qu'il n'y ait point de vertu, à laquelle il semble que la bonne naissance contribuë tant, qu'à celle qui fait qu'on ne s'estime que selon sa juste valeur; & qu'il soit aysé à croire, que toutes les ames que Dieu met en nos corps, ne sont pas également nobles & fortes, (ce qui est cause que j'ay nommé cette vertu Generosité, suiuant l'usage de nostre langue, plutost que Magnanimité, suiuant l'usage de l'escole, où elle n'est pas fort connue) il est certain neantmoins que la bonne institution sert beaucoup, pour corriger les defauts de la naissance; Et que si on s'occupe souvent à considerer ce que c'est que le libre arbitre, & combien sont grands les avantages qui viennent de ce qu'on a une

ferme

TROISIÈME PARTIE. 225
ferme resolution d'en bien user; comme aussi d'autre costé, combien sont vains & inutiles tous les soins qui travaillent les ambitieux; on peut exciter en soy la Passion, & en suite acquerir la vertu de Generosité, laquelle estant comme la clef de toutes les autres vertus, & un remede general contre tous les dereglemens des Passions, il me semble que cette consideration merite bien d'estre remarquée.

ARTICLE CLXII.

De la Veneration.

LA Veneration ou le Respect, est une inclination de l'ame, non seulement à estimer l'object qu'elle revere, mais aussi à se soumettre à luy avec quelque crainte, pour tascher de se le rendre favorable. De façon que nous n'avons de la Veneration que pour les causes libres, que nous jugeons capables

P bles

bles de nous faire du bien ou du mal, sans que nous sçachions lequel des deux elles feront. Car nous avons de l'Amour & de la devotion, plustost qu'une simple Veneration, pour celles de qui nous n'attendons que du bien, & nous avons de la Haine pour celles de qui nous n'attendons que du mal; & si nous ne jugeons point que la cause de ce bien ou de ce mal soit libre, nous ne nous soumetons point à elle pour tascher de l'avoir favorable. Ainsi quand les Payens avoient de la Veneration pour des bois, des fontaines, ou des montagnes, ce n'estoit pas proprement ces choses mortes qu'ils reveroient, mais les divinitez qu'ils pensoient y presider. Et le mouvement des esprits qui excite cette Passion, est composé de celuy qui excite l'Admiration, & de celuy qui excite la Crainte, de laquelle je parleray cy-apres.

AR-

ARTICLE CLXIII.

Du Dedain.

Tout de mesme ce que je nomme le Dedain, est l'inclination qu'à l'ame à mespriser une cause libre, en jugeant que bien que de sa nature elle soit capable de faire du bien & du mal, elle est neantmoins si fort au dessous de nous, qu'elle ne nous peut faire ny l'un ny l'autre. Et le mouvement des esprits qui l'excite, est composé de ceux qui excitent l'Admiration, & la Sécurité, ou la Hardiesse.

ARTICLE CLXIV.

De l'usage de ces deux Passions.

ET c'est la Generosité, & la Foiblesse de l'esprit ou la Bassesse, qui determinent le bon & le mauvais usage de ces deux Passions. Car d'autant qu'on a l'ame plus

P 2 noble

228 DES PASSIONS
noble & plus genereuse, d'autant
a t'on plus d'inclination à rendre à
chacun ce qui luy appartient; &
ainsi on n'a pas seulement une tres-
profonde Humilité au regard de
Dieu, mais aussi on rend sans re-
pugnance tout l'Honneur & le Re-
spect qui est deu aux hommes, à
chacun selon le rang & l'autorité
qu'il a dans le monde, & on ne
mesprise rien que les vices. Au
contraire ceux qui ont l'esprit bas
& foible, sont suiets à pecher par
exces, quelquefois en ce qu'ils re-
verent & craignent des choses qui
ne sont dignes que de mespris, &
quelquefois en ce qu'ils dedai-
gnent insolemment, celles qui me-
ritent le plus d'estre reverées. Et
ils passent souvent fort prompte-
ment, de l'extreme impieté à la
superstition, puis de la superstition
à l'impieté, en sorte qu'il n'y a au-
cun vice ny aucun dereglement
d'esprit dont ils ne soient capables.

A R.

ARTICLE CLXV.

De l'Esperance & de la Crainte.

L'Esperance est une disposition
de l'ame à se persuader que ce
qu'elle desire avindra, laquelle
est causée par un mouvement par-
ticulier des esprits, à sçavoir par
celuy de la Loye & du Desir meslez
ensemble. Et la Crainte est une
autre disposition de l'ame, qui luy
persuade qu'il n'avindra pas. Et
il est à remarquer que bien que ces
deux Passions soient contraires,
on les peut neantmoins avoir tou-
tes deux ensemble, à sçavoir lors
qu'on se represente en mesme
temps diverses raisons, dont les
unes font iuger que l'accomplisse-
ment du Desir est facile, les autres
le font paroistre difficile.

P 3

A R.

ARTICLE CLXVI.

De la Sécurité, & du Desespoir.

ET jamais l'une de ces Passions n'accompagne le Desir, qu'elle ne laisse quelque place à l'autre. Car lors que l'Espérance est si forte, qu'elle chasse entièrement la Crainte, elle change de nature, & se nomme Sécurité ou Assurance. Et quand on est assuré que ce qu'on desire ayiendra, bien qu'on continuë à vouloir qu'il ayienne, on cesse neantmoins d'estre agité de la passion du Desir, qui en faisoit rechercher l'evenement avec inquietude. Tout de mesme lors que la Crainte est si extreme, qu'elle oste tout lieu à l'Espérance, elle se convertit en Desespoir: & ce Desespoir representant la chose comme impossible, esteint entièrement le Desir, lequel ne se porte qu'aux choses possibles.

AR-

ARTICLE CLXVII.

De la Jalousie.

LA Jalousie est une espee de Crainte, qui se rapporte au Desir qu'on a de se conserver la possession de quelque bien; & elle ne vient pas tant de la force des raisons, qui font juger qu'on le peut perdre, que de la grande estime qu'on en fait, laquelle est cause qu'on examine julques aux moindres sujets de soupçon, & qu'on les prend pour des raisons fort considerables.

ARTICLE CLXVII.

En quoy cette Passion peut estre honneste.

ET pource qu'on doit avoir plus de soin de conserver les biens qui sont fort grands, que ceux qui sont moindres, cette Passion peut

P 4

estre

estre juste & honneste en quelques occasions. Ainsi par exemples un capitaine qui garde une place de grande importante, a droit d'en estre ialoux, c'est à dire de se defier de tous les moyens par lesquels elle pourroit estre surprise; & une honneste femme n'est pas blasmée d'estre ialouse de son honneur, c'est à dire de ne se garder pas seulement de mal faire, mais aussi d'eviter iufques aux moindres sujets de medifiance.

ARTICLE CLXIX.

En quoy elle est blasnable.

MAis on se mocque d'un avaricieux, lors qu'il est jaloux de son tresor, c'est à dire lors qu'il le couve des yeux, & ne s'en veut jamais éloigner, de peur qu'il luy soit derobé: car l'argent ne vaut pas la peine d'estre gardé avec tant de soin. Et on mesprise un homme qui

qui est jaloux de sa femme, pour ce que c'est un tesmoignage qu'il ne l'ayme pas de la bonne sorte, & qu'il a mauvaise opinion de soy ou d'elle. Je dis qu'il ne l'ayme pas de la bonne sorte; car s'il avoit une vraye Amour pour elle, il n'auroit aucune inclination à s'en defier. Mais ce n'est pas proprement elle qu'il ayme, c'est seulement le bien qu'il imagine consister à en avoir seul la possession; & il ne craindroit pas de perdre ce bien, s'il ne iugeoit qu'il en est indigne, ou bien que sa femme est infidelle. Au reste cette Passion ne se rapporte qu'aux soupçons & aux defiances: car ce n'est pas proprement estre jaloux, que de tascher d'eviter quelque mal, lors qu'on a juste sujet de le craindre.

ARTICLE CLXX.

De l'Irresolution.

L'Irresolution est aussi une espece de Crainte, qui retenant l'ame comme en balance, entre plusieurs actions qu'elle peut faire, est cause qu'elle n'en execute aucune, & ainsi qu'elle a du temps pour choisir avant que de se determiner. En quoy veritablement elle a quelque usage qui est bon. Mais lors qu'elle dure plus qu'il ne faut, & qu'elle fait employer à deliberer le temps qui est requis pour agir, elle est fort mauvaise. Or je dis qu'elle est une espece de Crainte, nonobstant qu'il puisse arriver, lors qu'on a le choix de plusieurs choses, dont la bonté paroist fort égale, qu'on demeure incertain & irresolu, sans qu'on ait pour cela aucune Crainte. Car cette sorte d'irresolution vient seulement du
sujet.

sujet qui se presente, & non point d'aucune emotion des esprits; c'est pourquoy elle n'est pas une Passion, si ce n'est que la Crainte qu'on a de manquer en son choix, en augmente l'incertitude. Mais cette Crainte est si ordinaire & si forte en quelques uns, que souvent encore qu'ils n'ayent point à choisir, & qu'ils ne voyent qu'une seule chose à prendre ou à laisser, elle les retient, & fait qu'ils s'arrestent inutilement à en chercher d'autres. Et alors c'est un excès d'Irresolution, qui vient d'un trop grand desir de bien faire, & d'une foiblesse de l'entendement, lequel n'ayant point de notions claires & distinctes, en a seulement beaucoup de confuses. C'est pourquoy le remede contre cet excès, est de s'accoustumer à former des jugemens certains & determinez, touchant toutes les choses qui se presentent, & à croire qu'on s'ac-
quite

236 DES PASSIONS
quite tousiours de son devoir, lors
qu'on fait ce qu'on iuge estre le
meilleur, encore que peut estre on
iuge tres-mal.

ARTICLE CLXXI.

Du Courage & de la Hardiesse.

LE Courage, lors que c'est une
Passion, & non point une ha-
bitude ou inclination naturelle, est
une certaine chaleur ou agitation,
qui dispose l'ame à se porter puis-
samment à l'execution des choses
qu'elle veut faire, de quelle nature
qu'elles soient. Et la Hardiesse est
une espece de Courage, qui dispose
l'ame à l'execution des choses qui
sont les plus dangereuses.

ARTICLE CLXXII.

De l'Emulation.

ET l'Emulation en est aussi une
espece, mais en un autre sens.
Car

TROISIEME PARTIE. 237
Car on peut considerer le Courage
comme vn genre, qui se divise en
autant d'especes qu'il y a d'objets
differens, & en autant d'autres
qu'il a de causes, en la premiere
façon la Hardiesse en est une espe-
ce, en l'autre l'Emulation. Et cet-
te derniere n'est autre chose qu'u-
ne chaleur, qui dispose l'ame à en-
treprendre des choses, qu'elle e-
spere luy pouvoir reüssir, pource
qu'elle les voit reüssir à d'autres;
& ainsi c'est une espece de coura-
ge, duquel la cause externe est
l'exemple. Je dis la cause externe,
pource qu'il doit outre cela y en
avoir tousiours une interne, qui
consiste en ce qu'on a le corps tel-
lement disposé, que le Desir &
l'Esperance ont plus de force à fai-
re aller quantité de sang vers le
cœur, que la Crainte ou le Dese-
spoir à l'empescher.

AR-

ARTICLE CLXXIII.

*Comment la Hardiesse depend de
l'Esperance.*

CAR il est à remarquer que bien que l'objet de la Hardiesse soit la difficulté, de laquelle suit ordinairement la Crainte, ou mesme le Desespoir, en sorte que c'est dans les affaires les plus dangereuses & les plus desesperées, qu'on employe le plus de Hardiesse & de Courage; Il est besoin neantmoins qu'on espere, ou mesme qu'on soit assuré, que la fin qu'on se propose réussira, pour s'opposer avec vigueur aux difficultez qu'on rencontre. Mais cette fin est differente de cet objet. Car on ne scauroit estre assuré & desesperé d'une mesme chose, en mesme temps. Ainsi quand les Decies se jettoient au travers des ennemis, & couroient à une mort certaine, l'objet de leur
Har-

Hardiesse estoit la difficulté de conserver leur vie pendant cette action pour laquelle difficulté ils n'avoient que du Desespoir, car ils estoient certains de mourir; mais leur fin estoit d'animer leurs soldats par leur exemple, & de leur faire gagner la victoire, pour laquelle ils avoient de l'Esperance; ou bien aussi leur fin estoit d'avoir de la gloire apres leur mort, de laquelle ils estoient assurez.

ARTICLE CLXXIV.

De la Lascheté & de la Peur.

LA Lascheté est directement opposée au Courage, & c'est une langueur ou froideur, qui empesche l'ame de se porter à l'execution des choses qu'elle feroit, si elle estoit exempte de cette Passion. Et la Peur ou l'Espouvante, qui est contraire à la Hardiesse, n'est pas seulement une froideur,
mais

mais aussi un trouble & un estonnement de l'ame, qui luy oste le pouvoir de resister aux maux qu'elle pense estre proches.

ARTICLE CLXXV.

De l'usage de la lascheté.

OR encore que ie ne me puisse persuader que la nature ait donné aux hommes quelque Passion qui soit toujours vitieuse, & n'ait aucun usage bon & louable, j'ay toutesfois bien de la peine à deviner à quoy ces deux peuvent servir. Il me semble seulement que la Lascheté a quelque usage lors qu'elle fait qu'on est exempt des peines, qu'on pourroit estre incité à prendre par des raisons vraysemblables, si d'autres raisons plus certaines, qui les ont fait juger inutiles, n'avoient excité cette Passion. Car outre qu'elle exempte l'ame de ces peines, elle sert aussi
alors

alors pour le corps, en ce que retardant le mouvement des esprits, elle empesche qu'on ne dissipe ses forces. Mais ordinairement elle est tres-nuisible, à cause qu'elle detourne la volonté des actions utiles. Et pource qu'elle ne vient que de ce qu'on n'a pas assez d'Espérance ou de Desir, il ne faut qu'augmenter en soy ces deux Passions, pour la corriger.

ARTICLE CLXXVI.

De l'usage de la Peur.

POUR ce qui est de la Peur ou de l'Espouvante, je ne voy point qu'elle puisse jamais estre louable ny utile. aussi n'est ce pas une Passion particuliere, c'est seulement un excès de Lascheté, d'Estonnement, & de Crainte, lequel est toujours vitieux; ainsi que la Hardiesse est un excès de Courage, qui est toujours bon, pourvû que la fin qu'on
Q se

242 **DÉS PASSIONS**
se propose soit bonne. Et pource
que la principale cause de la Peur
est la surprise, il n'y a rien de meil-
leur pour s'en exempter, que d'user
de premeditation, & de se preparer
à tous les evenemens, la crainte
desquels la peut causer.

ARTICLE CLXXVII.

Du Remors.

LE Remors de conscience est
une espece de Tristesse, qui
vient du doute qu'on a qu'une chose
se qu'on fait, ou qu'on a faite, n'est
pas bonne. Et il presuppose ne-
cessairement le doute. Car si on
estoit entierement assuré que ce
qu'on fait fust mauvais, on s'ab-
stiendroit de le faire; d'autant que
la volonté ne se porte qu'aux cho-
ses qui ont quelque apparence de
bonté. Et si on estoit assuré que
ce qu'on a desja fait fût mau-
vais, on en auroit du repentir, non
pas

TROISIÈME PARTIE. 243
pas seulement du Remors. Or l'u-
sage de cette Passion, est de faire
qu'on examine si la chose dont on
doute est bonne ou non, & d'empes-
cher qu'on ne la face une autre
fois, pendant qu'on n'est pas assuré
qu'elle soit bonne. Mais pource
qu'elle presuppose le mal, le meil-
leur seroit qu'on neust jamais sujet
de la sentir; & on la peut prevenir
par les mesmes moyens, par les-
quels on se peut exempter de l'Irre-
solution.

ARTICLE CLXXVIII.

De la Moquerie.

LA Derision ou Moquerie est
une espece de Ioye meslée de
Haine, qui vient de ce qu'on aper-
çoit quelque petit mal en vne per-
sonne, qu'on pense en estre digne.
On a de la Haine pour ce mal, &
on a de la Ioye de le voir en celuy
qui en est digne. & lors que cela

survient inopinément, la surprise de l'Admiration est cause qu'on s'esclate de rire, suivant ce qui a esté dit cy dessus de la nature du ris. Mais ce mal doit estre petit: car s'il est grand, on ne peut croire que celuy qui l'a en soit digne, si ce n'est qu'on soit de fort mauvais naturel, ou qu'on luy porte beaucoup de Haine.

ARTICLE CLXXIX.

Pourquoy les plus imparfaits ont coutume d'estre les plus moqueurs.

ET on voit que ceux qui ont des defauts fort apparens, par exemple qui sont boiteux, borgnes, bossus, ou qui ont receu quelque affront en public, sont particulièrement enclins à la moquerie. Car desirant voir tous les autres aussi disgraciez qu'eux, ils sont bien ayés des maux qui leur arrivent, & ils les en estiment dignes.

AR.

ARTICLE CLXXX.

De l'usage de la Raillerie.

Pour ce qui est de la Raillerie modeste, qui reprend utilement les vices en les faisant paroistre ridicules, sans toutefois qu'on en rie soy mesme, ny qu'on tesmoigne aucune haine contre les personnes, elle n'est pas une Passion, mais une qualité d'honneste homme, laquelle fait paroistre la gayeté de son humeur, & la tranquillité de son ame, qui sont des marques de vertu; & souvent aussi l'adresse de son esprit, en ce qu'il sçait donner une apparence agreable aux choses dont il se moque.

ARTICLE CLXXXI.

De l'usage du Ris en la raillerie.

ET il n'est pas deshonneste de rire lors qu'on entend les rail-

Q 3 leries

lerics d'un autre; mesme elles peuvent estre telles, que ce seroit estre chagrin de n'en rire pas. Mais lors qu'on raille soy mesme, il est plus feant de s'en abstenir, afin de ne sembler pas estre surpris par les choses qu'on dit, ny admirer l'adresse qu'on a de les inventer; Et cela fait qu'elles surprenent d'autant plus ceux qui les oyent.

ARTICLE CLXXXII.

De l'Envie.

CE qu'on nomme communément Envie, est un vice qui consiste en une perversité de nature, qui fait que certaines gens se faschent du bien qu'ils voyent arriver aux autres hommes. Mais je me fersicy de ce mot, pour signifier vne Passion qui n'est pas tousjours vicieuse. L'Envie donc entant qu'elle est une Passion, est une espece de Tristesse meslée de Haine,

ne, qui vient de ce qu'on voit arriver du bien à ceux qu'on pense en estre indignes. Ce qu'on ne peut penser avec raison, que des biens de fortune. Car pour ceux de l'ame, ou mesme du corps, entant qu'on les a de naissance, c'est assez en estre digne, que de les avoir receus de Dieu avant qu'on fust capable de commettre aucun mal.

ARTICLE CLXXXIII.

Comment elle peut estre juste ou injuste

MAis lors que la fortune envoie des biens à quelqu'un, dont il est véritablement indigne, & que l'Envie n'est excitée en nous, que pource qu'aymant naturellement la justice, nous sommes faschez qu'elle ne soit pas observée en la distribution de ces biens, c'est un zele qui peut estre excusable; principalement lors que le bien qu'on envie à d'autres, est de

telle nature qu'il se peut convertir en mal entre leurs mains : comme si c'est quelque charge ou office, en l'exercice duquel ils se puissent mal comporter. Mesme lors qu'on desire pour soy le mesme bien, & qu'on est empesché de l'avoir, par ce que d'autres qui en sont moins dignes le possèdent, cela rend cette passion plus violente; & elle ne laisse pas d'estre excusable, pourvû que la haine qu'elle contient, se rapporte seulement à la mauvaise distribution du bien qu'on envie, & non point aux personnes qui le possèdent, ou le distribuent. Mais il y en a peu qui soient si justes, & si genereux, que de n'avoir point de Haine pour ceux qui les previennent, en l'acquisition d'un bien qui n'est pas communicable à plusieurs, & qu'ils avoient desiré pour eux mesmes, bien que ceux qui l'ont acquis en soient autant ou plus dignes. Et ce qui est ordi-

nai-

nairement le plus envié, c'est la gloire. Car encore que celle des autres n'empesche pas que nous n'y puissions aspirer, elle en rend toute-fois l'accez plus difficile, & en rencherit le prix.

ARTICLE CLXXXIV.

D'où vient que les Envieux sont sujets à avoir le teint plombé.

AV reste il n'y a aucun vice qui nuise tant à la felicité des hommes, que celui de l'enuie. Car outre que ceux qui en sont entachez s'affligent eux mesmes, ils troublent aussi de tout leur pouvoir le plaisir des autres. Et ils ont ordinairement le teint plombé, c'est à dire pale, meslé de jaune & de noir, & comme de sang meurtri. d'où vient que l'Envie est nommée *livore* en latin. Ce qui s'accorde fort bien avec ce qui a esté dit cy dessus, des mouvemens du sang

Q 5 en

en la Tristesse & en la Haine. Car celle cy fait que la bile jaune qui vient de la partie inferieure du foye & la noire qui vient de la rate, se respandent du cœur par les arteres en toutes les venes; & celle la fait que le sang des venes a moins de chaleur, & coule plus lentement qu'à l'ordinaire, ce qui suffit pour rendre la couleur livide. Mais pource que la bile tant jaune que noire, peut aussi estre envoyée dans les venes par plusieurs autres causes, & que l'Enuiene les y pousse pas en assez grande quantité pour changer la couleur du teint, si ce n'est qu'elle soit fort grande & de longue durée, on ne doit pas penser que tous ceux en qui on voit cette couleur y soient enclins.

AR.

ARTICLE CLXXXV.

De la Pitié.

LA Pitié est une espee de Tristesse, meslée d'Amour ou de bonne volonté envers ceux à qui nous voyons souffrir quelque mal, duquel nous les estimons indignes. Ainsi elle est contraire à l'Envie à raison de son objet, & à la Moquerie, à cause qu'elle le considere d'autre façon.

ARTICLE CLXXXVI.

Qui sont les plus pitoyables.

CEUX qui se sentent fort foibles, & fort sujets aux adversitez de la fortune, semblent estre plus enclins à cette passion que les autres, à cause qu'ils se representent le mal d'autrui comme leur pouvant arriver; & ainsi ils sont emeus à la pitié, plustost par l'Amour qu'ils se

252 DES PASSIONS
se portent à eux mesmes, que par
celle qu'ils ont pour les autres.

ARTICLE CLXXXVII.

*Comment les plus genereux sont
touchez de cette Passion.*

MAis neantmoins ceux qui sont
les plus genereux, & qui ont
l'esprit le plus fort, en sorte qu'ils
ne craignent aucun mal pour eux,
& se tiennent au dela du pouvoir de
la fortune, ne sont pas exemts de
Compassion, lors qu'ils voyent l'in-
firmité des autres hommes, &
qu'ils entendent leurs plaintes.
Car c'est vne partie de la Gene-
rosité, que d'auoir de la bonne vo-
lonté pour un chacun. Mais la
Tristesse de cette Pitié n'est pas
amere; & comme celle que cau-
sent les actions funestes qu'on voit
representer sur un theatre, elle est
plus dans l'exterieur & dans le sens,
que dans l'interieur de l'ame, la-
quelle

TROISIEME PARTIE. 253
quelle a cependant la satisfaction
de penser, qu'elle fait ce qui est de
son devoir, en ce qu'elle compatit
avec des affligez. Et il y a en cela
de la difference, qu'au lieu que le
vulgaire a compassion de ceux qui
se plaignent, à cause qu'il pense que
les maux qu'ils souffrent sont fort
fascheux, le principal objet de la
Pitié des plus grands hommes, est
la foiblesse de ceux qu'ils voyent
se plaindre: à cause qu'ils n'estiment
point qu'aucun accident qui puisse
arriuer, soit un si grand mal, qu'est
la Lascheté de ceux qui ne le peu-
vent souffrir avec constance. & bien
qu'ils haïssent les vices, ils ne haï-
sent point pour cela ceux qu'ils y
voyent sujets; ils ont seulement
pour eux de la Pitié.

ARTICLE CLXXXVIII.

*Qui sont ceux qui n'en sont
point touchés.*

MAIS il n'y a que les esprits malins & envieux, qui haïssent naturellement tous les hommes, ou bien ceux qui sont si brutaux, & tellement aveuglez par la bonne fortune, ou desesperez par la mauvaise, qu'ils ne pensent point qu'aucun mal leur puisse plus arriver, qui soient insensibles à la Pitié.

ARTICLE CLXXXIX.

Pourquoy cette passion excite à pleurer.

AVreste on pleure fort aysement en cette Passion, à cause que l'amour envoyant beaucoup de sang vers le cœur, fait qu'il sort beaucoup de vapeurs par les yeux; & que la froideur de la Tristesse, retardant l'agitation de ces vapeurs,

TROISIÈME PARTIE. 255
peurs, fait qu'elles se changent en larmes, suivant ce qui a esté dit cy dessus.

ARTICLE CXC.

De la satisfaction de soy-mesme.

LA Satisfaction, qu'ont tousjours ceux qui suivent constamment la vertu, est une habitude en leur ame, qui se nomme tranquillité & repos de conscience. Mais celle qu'on acquiert de nouveau, lors qu'on a fraichement fait quelque action qu'on pense bonne, est vne Passion à sçavoir une espece de Joye, laquelle je croy estre la plus douce de toutes, pource que sa cause ne depend que de nous mesmes. Toutesfois lors que cette cause n'est pas juste, c'est à dire lors que les actions dont on tire beaucoup de satisfaction, ne sont pas de grande importance, ou mesme qu'elles sont vicieuses, elle

elle est ridicule, & ne sert qu'à produire un orgueil & une arrogance impertinente. Ce qu'on peut particulièrement remarquer en ceux, qui croyant estre Devots, sont seulement Bigots & superstitieux, c'est à dire qui sous ombre qu'ils vont souvent à l'Eglise, qu'ils recitent force prieres, qu'ils portent les cheveux courts, qu'ils jeusnent, qu'ils donnent l'aumosne, pensent estre entierement parfaits, & s'imaginent qu'ils sont si grands amis de Dieu, qu'ils ne sçauroient rien faire qui luy deplaise, & que tout ce que leur dicte leur Passion est vn bon zele; bien qu'elle leur dicte quelquefois les plus grans crimes qui puissent estre commis par des hommes, comme de trahir des villes, de tuër des Princes, d'exterminer des peuples entiers, pour cela seul qu'ils ne suivent pas leurs opinions.

A R.

ARTICLE CXCI.

Du Repentir.

LE Repentir est directement contraire à la Satisfaction de soy mesme; & c'est une espece de Tristesse, qui vient de ce qu'on croit auoir fait quelque mauvaise action; & elle est tres amere, pour ce que sa cause ne vient que de nous. Ce qui n'empesche pas neantmoins quelle ne soit fort utile, lors qu'il est vray que l'action dont nous nous repentons est mauvaise, & que nous en avons une connoissance certaine, pour ce qu'elle nous incite à mieux faire une autrefois. Mais il arriue souvent, que les esprits foibles se repentent des choses qu'ils ont faites, sans sçavoir assurement qu'elles soient mauuaïses; ils se le persuadent seulement à cause qu'ils le craignent, & s'ils avoient fait le

R con-

258 DES PASSIONS
contraire, ils s'en repentiroyent en
mesme façon : ce qui est en eux
une imperfection digne de Pitié.
Et les remedes contre ce defect,
sont les mesmes qui servent à oster
l'Irresolution.

ARTICLE CXCII.

De la Faveur.

LA Faveur est proprement un
Desir de voir arriver du bien
à quelqu'un, pour qui on a de la
bonne volonté : mais je me sers
icy de ce mot, pour signifier cette
volonté, entant qu'elle est excitée
en nous, par quelque bõne action
de celuy pour qui nous l'avons.
Car nous sommes naturellement
portez à aymer ceux qui font des
choses que nous estimons bonnes,
encore qu'il ne nous en revienne
aucun bien. La Faveur en cette si-
gnification est vne espece d'A-
mour, non point de Desir, encore
que

TROISIÈSME PARTIE. 259
que le Desir de voir arriver du
bien à celuy qu'on favorise, l'ac-
compagne toujours. Et elle est or-
dinairement jointe à la Pitié, à
cause que les disgraces que nous
voyons arriuer aux malheureux,
sont cause que nous faisons plus
de reflexion sur leurs merites.

ARTICLE CXCIII.

De la Reconnoissance.

LA Reconnoissance est aussi
une espece d'Amour, excitée
en nous par quelque action de ce-
luy pour qui nous l'avons, & par la-
quelle nous croyons qu'il nous a
fait quelque bien, ou du moins
qu'il en a eu intention. Ainsi elle
contient tout le mesme que la Fa-
veur, & cela de plus qu'elle est
fondée sur une action qui nous
touche, & dont nous avons Desir
de nous revancher. C'est pour-
quoy elle a beaucoup plus de for-

260 DES PASSIONS
ce, principalement dans les ames
tant soit peu nobles & genereuses.

ARTICLE CXCIV.

De l'Ingratitude.

Pour l'Ingratitude, elle n'est pas
une Passion ; car la nature n'a
mis en nous aucun mouvement
des esprits qui l'excite : mais elle
est seulement un vice directement
opposé à la reconnoissance , en
tant que celle-cy est tousjours ver-
tueuse, & l'un des principaux liens
de la société humaine. C'est pour-
quoy ce vice n'appartient qu'aux
hommes brutaux, & sottement ar-
rogans , qui pensent que toutes
choses leur sont deuës ; ou aux stu-
pides , qui ne font aucune reflex-
ion sur les bienfaits qu'ils reçoivent ;
ou aux foibles & abjets, qui
sentant leur infirmité & leur be-
soin , recherchent bassement le
secours des autres, & apres qu'ils
l'ont

TROISIEME PARTIE. 261
l'ont receu, ils les haïssent ; pour-
ce que n'ayant pas la volonté de
leur rendre la pareille, ou desespe-
rant de le pouvoir, & s'imaginant
que tout le monde est mercenaire
comme eux, & qu'on ne fait au-
cun bien qu'avec esperance d'en
estre recompensé , ils pensent les
auoir trompez.

ARTICLE CXCV.

De l'Indignation.

L'Indignation est une espece de
Haine ou d'aversion qu'on a
naturellement contre ceux qui
font quelque mal, de quelle natu-
re qu'il soit. Et elle est souvent
mellée avec l'envie, ou avec la pi-
tié, mais elle a neantmoins un ob-
jet tout different. Car on n'est in-
digné que contre ceux qui font
du bien ou du mal aux personnes
qui n'en sont pas dignes ; mais on
porte envie à ceux qui reçoivent

ce bien, & on a Pitié de ceux qui reçoivent ce mal. Il est vray que c'est en quelque façon faire du mal, que de posséder un bien dont on n'est pas digne. Ce qui peut estre la cause pourquoy Aristote & ses suivans, supposent que l'Enuie est tousjours vn vice, ont appellé du nom d'indignation celle qui n'est pas vitieuse.

ARTICLE CXCVI.

Pourquoy elle est quelquefois jointe à la Pitié, & quelquefois à la Moquerie.

C'Est aussi en quelque façon recevoir du mal, que d'en faire: d'où vient que quelques-vns ioignent à leur Indignation la Pitié, & quelques autres la Moquerie; selon qu'ils sont portez de bonne ou de mauuaise volonté, envers ceux auxquels ils voyent commettre des fautes. Et c'est ainsi que le

TROISIÈSME PARTIE. 263
ris de Democrite, & les pleurs d'Heraclite, ont pû proceder de mesme cause.

ARTICLE CXCVII.

Qu'elle est souvent accompagnée d'Admiration, & n'est pas incompatible avec la Ioye.

L'Indignation est souvent aussi accompagnée d'Admiration. Car nous avons coustume de supposer que toutes choses seront faites, en la façon que nous jugeons qu'elles doivent estre, c'est à dire en la façon que nous estimons bonne; c'est pourquoy lors qu'il en arrive autrement, cela nous surprend, & nous l'admirons. Elle n'est pas incompatible aussi avec la Ioye, bien qu'elle soit plus ordinairement jointe à la Tristesse. Car lors que le mal dont nous sommes indignez ne nous peut nuire, & que nous considerons que nous

264 DES PASSIONS
n'en voudrions pas faire de semblable, cela nous donne quelque plaisir; & c'est peut-estre l'une des causes du ris, qui accompagne quelquefois cette Passion.

ARTICLE CXCVIII.

De son usage.

AV restel'Indignation se remarque bien plus en ceux qui veulent paroistre vertueux, qu'en ceux qui le sont veritablemēt. Car bien que ceux qui aymēt la vertu, ne puissent voir sans quelque averfion les vices des autres, ils ne se passionnent que contre les plus grands & extraordinaires. C'est estre difficile & chagrin, que d'avoir beaucoup d'indignatiō pour des choses de peu d'importance; c'est estre injuste, que d'en avoir pour celles qui ne sont point blasmables; & c'est estre impertinent & absurd, de ne restreindre pas
cette

TROISIÈSME PARTIE. 265
cette Passion aux actions des hommes, & de l'estendre jusques aux œuvres de Dieu, ou de la Nature: ainsi que font ceux, qui n'estant jamais contans de leur condition ny de leur fortune, osent trouver à redire en la conduite du mōde, & aux secrets de la Prouidence.

ARTICLE CXCIIX.

De la Colere.

LA Colere est aussi une espece de Haine ou d'averfion, que nous avons contre ceux qui ont fait quelque mal, ou qui ont tâché de nuire, non pas indifferemment à qui que ce soit, mais particulièrement à nous. Ainsi elle contient tout le mesme que l'Indignation, & cela de plus qu'elle est fondée sur une action qui nous touche, & dont nous avons Desir de nous vanger. Car ce Desir l'accompagne presque tousjours, & elle est
R 5 dire-

directement opposée à la Reconnoissance, comme l'Indignation à la Faveur. Mais elle est incomparablement plus violente que ces trois autres Passions, à cause que le Desir de repousser les choses nuisibles, & de se vanger, est le plus pressant de tous. C'est le Desir, joint à l'Amour qu'on a pour soy-mesme, qui fournit à la Colere toute l'agitation du sang, que le Courage & la Hardiesse peuvent causer; & la Haine fait que c'est principalement le sang bilieux qui vient de la rate, & des petites venes du foye, qui reçoit cette agitation, & entre dans le cœur; où à cause de son abondance, & de la nature de la bile dont il est meslé, il excite une chaleur plus aspre & plus ardente, que n'est celle qui peut y estre excitée par l'Amour, ou par la Loye.

AR-

ARTICLE CC.

Pourquoy ceux qu'elle fait rougir, sont moins à craindre, que ceux qu'elle fait pâlir.

ET les signes extérieurs de cette Passion sont differens, selon les divers temperamens des personnes, & la diversité des autres Passions, qui la composent ou se joignent à elle. Ainsi on en voit qui pâlissent, ou qui tremblent, lorsqu'ils se mettent en colere; & on en voit d'autres qui rougissent, ou mesme qui pleurent. Et on juge ordinairement que la Colere de ceux qui pâlissent est plus à craindre, que n'est la Colere de ceux qui rougissent. Dont la raison est, que lors qu'on ne veut, ou qu'on ne peut, se vanger autrement que de mine & de paroles, on employe toute sa chaleur & toute sa force dès le commencement

ment qu'on est emeu; ce qui est cause qu'on devient rouge: outre que quelquefois le regret & la pitié qu'on a de soy-mesme, pour ce qu'on ne peut se venger d'autre façon, est cause qu'on pleure. Et au contraire ceux qui se réservent & se determinent à une plus grande vengeance, deviennent tristes, de ce qu'ils pensent y estre obligez par l'action qui les met en colere; & ils ont aussi quelquefois de la crainte, des maux qui peuvent suivre de la resolution qu'ils ont prise; ce qui les rend d'abord pales, froids, & tremblans. Mais quand ils viennent apres à executer leur vengeance, ils se rechauffent d'autant plus, qu'ils ont esté plus froids au commencement; ainsi qu'on voit que les fievres qui commencent par froid, ont coustume d'estre les plus fortes.

AR-

ARTICLE CCI.

Qu'il y a deux sortes de Colere, & que ceux qui ont le plus de bonté sont les plus sujets à la premiere.

CEcy nous avertit qu'on peut distinguer deux especes de Colere; l'une qui est fort prompte, & se manifeste fort à l'exterieur, mais neantmoins qui a peu d'effect, & peut facilement estre appaisée; l'autre qui ne paroist pas tant à l'abord, mais qui ronge davantage le cœur & qui a des effets plus dangereux. Ceux qui ont beaucoup de bonté & beaucoup d'Amour, sont les plus sujets à la premiere. Car elle ne vient pas d'une profonde Haine, mais d'une prompte aversion qui les surprend, à cause qu'estât portez à imaginer, que toutes choses doivent aller en la façon qu'ils iugét estre la meilleure,

leure, si tost qu'il en arrive autrement ils l'admirent, & s'en offensent, souvent mesme sans que la chose les touche en leur particulier, à cause qu'ayant beaucoup d'affection, ils s'interessent pour ceux qu'ils ayment, en mesme façon que pour eux mesmes. Ainsi ce qui ne seroit qu'un sujet d'Indignation pour un autre, est pour eux un sujet de Colere. Et pour ce que l'inclination qu'ils ont à aimer, fait qu'ils ont tousiours beaucoup de chaleur & beaucoup de sang dans le cœur, l'aversiõ qui les surprend ne peut y pousser si peu de bile, que cela ne cause d'abord une grande emotion dans ce sang. Mais cette emotion ne dure gueres; à cause que la force de la surprise ne continuë pas, & que si tost qu'ils s'apperçoivent, que le sujet qui les a faschez ne les devoit pas tant emouvoir, ils s'en repentent.

AR-

ARTICLE CCII.

*Que ce sont les ames foibles & basses,
qui se laissent le plus emporter
à l'autre.*

L'Autre espece de Colere; en laquelle predomine la Haine & la Tristesse, n'est pas si apparente d'abord, sinon peut-estre en ce qu'elle fait palir le visage. Mais sa force est augmentée peu à peu, par l'agitatiõ qu'un ardent Desir de se vanger excite dans le sang, lequel estant meslé avec la bile qui est poussée vers le cœur, de la partie inferieure du foye & de la rate, y excite une chaleur fort aspre & fort piquante. Et comme ce sont les ames les plus genereuses qui ont le plus de reconnoissance, ainsi ce sont celles qui ont le plus d'orgueil, & qui sont les plus basses & les plus infirmes, qui se laissent le plus emporter à cette espece de

Co-

Colere. Car les iniures paroissent d'autant plus grandes, que l'orgueil fait qu'on s'estime davantage; & aussi d'autant qu'on estime davantage les biens qu'elles ostent, lesquels on estime d'autant plus qu'on a l'ame plus foible & plus basse, à cause qu'ils dependent d'autrui.

ARTICLE CCIII.

*Que la Generosité sert de remede
contre ses excès.*

AV reste encore que cette Passion soit utile, pour nous donner de la vigueur à repousser les iniures, il n'y en a toutefois aucune, d'ôt on doive éviter les excès avec plus de soin; pource que troublant le jugement, ils font souvent commettre des fautes, dont on a par apres du repentir, & mesme que quelquefois ils empeschent qu'on ne repousse si bien ces iniures, qu'on

qu'on pourroit faire, si on avoit moins d'emotion. Mais comme il n'y a rien qui la rende plus excessive que l'orgueil, ainsi je croy que la Generosité est le meilleur remede qu'on puisse trouver contre ses excès: pource que faisant qu'on estime fort peu tous les biens qui peuvent estre ostez, & qu'au contraire on estime beaucoup la liberté, & l'empire absolu sur soy mesme, qu'on cesse d'avoir lors qu'on peut estre offensé par quelcun, elle fait qu'on a que du mespris, ou tout au plus de l'indignation, pour les injures dont les autres ont coustume de s'offenser.

ARTICLE CCIV.

De la Gloire.

CE que j'appelle icy du nom de Gloire, est une espece de loye; fondée sur l'Amour qu'on a pour soy mesme, & qui vient de l'opinion

S nion

nion ou de l'esperance qu'on a d'estre loué par quelques autres. Ainsi elle est differente de la satisfaction interieure, qui vient de l'opinion qu'on a d'auoir fait quelque bonne action. Car on est quelquefois loué pour des choses qu'on ne croit point estre bonnes, & blasmé pour celles qu'on croit estre meilleures. Mais elles sont l'une & l'autre des especes de l'estime qu'on fait de soy mesme, aussi bien que des especes de loye. Car c'est un sujet pour s'estimer, que de voir qu'on est estimé par les autres.

ARTICLE CCV.

De la Honte.

LA Honte au contraire est une espece de Tristesse, fondée aussi sur l'Amour de soy mesme, & qui vient de l'opinion ou de la crainte qu'on a d'estre blasmé. Elle est outre cela une espece de modestie

destie ou d'Humilité, & de fiance de soy mesme. Car lors qu'on s'estime si fort, qu'on ne se peut imaginer d'estre mesprisé par personne, on ne peut pas aysement estre honteux.

ARTICLE CCVI.

De l'usage de ces deux Passions.

OR la Gloire & la Honte ont mesme usage, en se qu'elles nous incitent à la vertu, l'une par l'esperance, l'autre par la crainte. Il est seulement besoin d'instruire son iugement, touchant ce qui est veritablement digne de blâme ou de louange, afin de n'estre pas honteux de bien faire, & ne tirer point de vanité de ses vices, ainsi qu'il arrive à plusieurs. Mais il n'est pas bon de se depouiller entierement de ces Passions, ainsi que faisoient autrefois les Cyniques. Car encore que le peuple iuge

tres-mal : toutefois à cause que nous ne pouvons viure sans luy, & qu'il nous importe d'en estre estimez, nous devons souvent suivre ses opinions; plustost que les nostres, touchant l'exterieur de nos actions,

ARTICLE CCVII.

De l'Impudence.

L'Impudence ou l'Effronterie, qui est un mespris de honte, & souvent aussi de gloire, n'est pas une Passion, pource qu'il n'y a en nous aucun mouuement particulier des esprits qui l'excite: mais c'est un vice opposé à la Honte, & aussi à la Gloire, entant que l'une & l'autre sont bonnes: ainsi que l'Ingratitude est opposée à la reconnoissance; & la cruauté à la Pieté. Et la principale cause de l'effronterie, vient de ce qu'on a receu plusieurs fois de grans affrons.

frons. Car il n'y a personne qui ne s' imagine estant ieune, que la louange est un bien, & l'infamie un mal, beaucoup plus important à la vie qu'on ne trouve par experience qu'ils sont, lors qu'ayant receu quelques affrons signalez, on se voit entierement privé d'honneur, & mesprisé par un chacun. C'est pourquoy ceux-là deviennent effrontez, qui ne mesurant le bien & le mal que par les commoditez du corps, voyent qu'ils en iouissent apres ces affrons, tout aussi bien qu'auparavant, ou mesme quelquefois beaucoup mieux, à cause qu'ils sont dechargez de plusieurs contraintes, auxquelles l'honneur les obligeoit; & que si la perte des biens est iointe à leur disgrace, il se trouve des personnes charitables qui leur donnent.

ARTICLE CCVIII.

Du Degoust.

LE Degoust est une espece de Tristesse, qui vient de la mesme cause dont la loye est venuë auparavant. Car nous sommes tellement composez, que la plus part des choses dont nous iouissons, ne sont bonnes à nostre egard que pour un temps, & devient par apres incommodés. Ce qui paroist principalement au boire & au manger, qui ne sont utiles que pendant que l'on a de l'appetit, & qui sont nuisibles lors qu'on n'en a plus; & pource qu'elles cessent alors d'estre agreables au goust, on a nommé cette Passion de Degoust.

A R.

ARTICLE CCIX.

Du Regret.

LE Regret est aussi une espece de Tristesse, laquelle a une particuliere amertume, en ce qu'elle est tousiours iointe à quelque Desespoir, & à la memoire du plaisir que nous a donné la Iouissance. Car nous ne regretons iamais que les biens dont nous avons ioüy, & qui sont tellement perdus, que nous n'avons aucune esperance de les recouvrer au temps & en la façon que nous les regretons.

ARTICLE CCX.

De l'Allegresse.

ENfin ce que ie nomme Allegresse, est une espece de loye, en laquelle il y a cela de particulier, que sa douceur est augmentée par la souvenance de maux qu'on

S 4 a souf-

a soufferts, & desquels on se sent allegé, en mesme façon que si on se sentoit déchargé de quelque pesant fardeau, qu'on eust longtemps porté sur ses espauls. Et ie ne voy rien de fort remarquable en ces trois passions: aussi ne les ay-ie mises icy, que pour suivre l'ordre du denombrement que j'ay fait cy dessus. Mais il me semble que ce denombrement a esté utile, pour faire voir que nous n'en ometions aucune qui fust digne de quelque particuliere consideration.

ARTICLE CCXI.

Vn remede general contre les Passions.

ET maintenant que nous les connoissons toutes, nous avons beaucoup moins de suiet de les craindre, que nous n'avions auparavant. Car nous voyons qu'elles sont toutes bonnes de leur nature, & que nous n'avons rien à
eviter

eviter que leurs mauuais usages, ou leurs excés, contre lesquels les remedes que j'ay expliquez pourroient suffire, si chacun auoit assez de soin de les pratiquer. Mais pource que j'ay mis entre ces remedes la premeditation, & l'industrie par laquelle on peut corriger les defauts de son naturel, en s'exerçant à separer en soy les mouvemens du sang & des esprits, d'avec les pensées auxquelles ils ont coustume d'estre joints. L'avoüe qu'il y a peu de personnes qui se soient assez preparez en cette façon, contre toutes sortes de rencontres; & que ces mouvemens excitez dans le sang, par les objets des Passions, suivent d'abord si promptement des seules impressions qui se font dans le cerveau, & de la disposition des organes, encore que l'ame n'y contribuë en aucune façon, qu'il n'y a point de sagesse humaine qui soit capable

de leur resister, lors qu'on n'y est pas assez preparé. Ainsi plusieurs ne scauroient s'abstenir de rire estant chatouillez, encore qu'ils n'y prennent point de plaisir. Car l'impression de la ioye & de la surprise, qui les a fait rire autrefois pour mesme sujet, estant reveillée en leur fantaisie, fait que leur poulmon est subitement enflé malgré eux, par le sang que le cœur luy envoie. Ainsi ceux qui sont fort portez de leur naturel aux emotions de la Ioye & de la Pitié, ou de la Peur, ou de la Colere, ne peuvent s'empescher de pasmer, ou de pleurer, ou de trembler, ou d'avoir le sang tout emeu, en mesme façon que s'ils avoient la fièvre, lors que leur phantaisie est fortement touchée par l'objet de quelqu'une de ces Passions. Mais ce qu'on peut tousjours faire en telle occasion. & que ie pense pouvoir mettre icy comme le remede
le

le plus general, & le plus aysé à pratiquer; contre tous les excez des Passions, c'est que lors qu'on se sent le sang ainsi émeu, on doit estre averty, & se souvenir que tout ce qui se presente à l'imagination, tend à tromper l'ame, & à luy faire paroistre les raisons qui servent à persuader l'obiet de sa passion, beaucoup plus fortes qu'elles ne sont, & celles qui servent à la dissuader, beaucoup plus foibles. Et lors que la Passion ne persuade que des choses, dont l'execution souffre quelque delay, il faut s'abstenir d'en porter sur l'heure aucun jugement, & se divertir par d'autres pensées, iusqu'à ce que le temps & le repos ait entierement appaisé l'emotion qui est dans le sang. Et enfin lors qu'elle incite à des actions, touchant lesquelles il est necessaire qu'on prene resolution sur le champ, il faut que la volonté se porte principalement à consi-
derer

derer & à suivre les raisons qui sont contraires à celles que la Passion représente, encore qu'elles paroissent moins fortes. Comme lors qu'on est inopinément attaqué par quelque ennemi, l'occasion ne permet pas qu'on employe aucun temps à deliberer; mais ce qu'il me semble que ceux qui sont accoustumez à faire reflexion sur leurs actions peuvent tousjours, c'est que lors qu'ils se sentiront saisis de la Peur, ils tascheront à destourner leur pensée de la consideration du danger, en se representant les raisons pour lesquelles il y a beaucoup plus de seureté & plus d'honneur en la resistance qu'en la fuite; Et au contraire lors qu'ils sentiront que le Desir de vengeance & la colere les incite à courir inconsiderément vers ceux qui les attaquent, ils se souviendront de penser, que c'est imprudence de se perdre, quand on peut sans des-
hon-

honneur se sauver; & que si la partie est fort inegale, il vaut mieux faire une honneste retraite ou prendre quartier, que s'exposer brutalement à une mort certaine.

ARTICLE CCXII.

*Que c'est d'elles seules que depend
tout le bien & le mal de
cette vie.*

AVreste l'ame peut avoir ses plaisirs à part: Mais pour ceux qui luy sont communs avec le corps, ils dependent entierement des Passions, en sorte que les hommes qu'elles peuvent le plus emouvoir, sont capables de gouter le plus de douceur en cette vie. Il est vray qu'ils y peuvēt aussi trouver le plus d'amertume, lors qu'ils ne les sçauent pas bien employer, & que la fortune leur est contraire. Mais la Sageffe est principalement utile en ce point, qu'elle enseigne à
s'en

286 DES PASS. TROIS. PART.
s'en rendre tellement maistre, &
à les mesnager avec tant d'adres-
se, que les maux qu'elles causent
sont fort supportables, & mesme
qu'ont tire de la Ioye de tous.

F I N.



~~144778.~~

H-72028

НБ ОНУ імені І.І.Мечникова

НБ ОНУ імені І.І.Мечникова